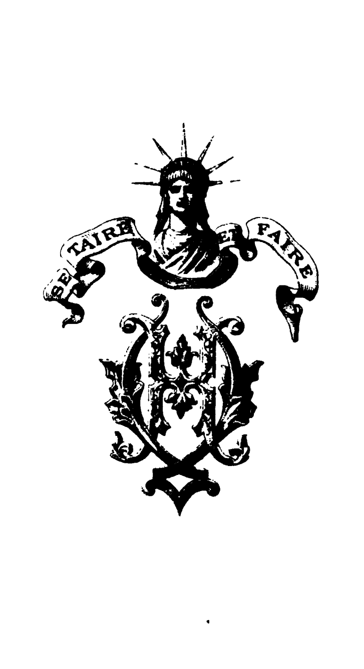

SE TAIRE ET FAIRE

SINGULARITÉS

PHYSIOLOGIQUES

II

SINGULARITÉS PHYSIOLOGIQUES

II

Est-ce là ce Rayon de l'Essence suprême,
Que l'on nous peint si lumineux?
Est-ce là cet Esprit survivant à nous-même?
Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux.
Hélas! il périra de même.

VOLTAIRE.

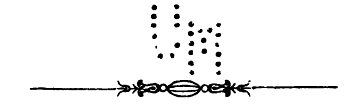
L'HOMME MACHINE

Julien Offray de

PAR LA METTRIE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES DE

J. ASSÉZAT

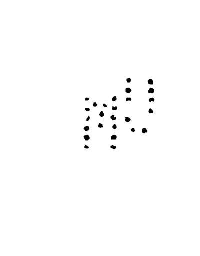


PARIS

FRÉDÉRIC HENRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE D'ORLÉANS, 12

1865



ÉLOGE DE LA METTRIE

PAR

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE

Julien Offray de La Mettrie[1] naquit à Saint-Malo, le 25 décembre 1709, de Julien Offray de La Mettrie et de Marie Gaudron, qui vivaient d'un commerce assez considérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyèrent au collége de Coutances pour faire ses humanités, d'où il passa à Paris dans le collége du Plessis; il fit sa rhétorique à Caen, et comme il avait beaucoup de génie et d'imagination, il remporta tous les prix d'éloquence : il était né orateur; il aimait passionnément la poésie et les belles lettres; mais son père, qui crut qu'il y avait plus à gagner pour un ecclésiastique que pour un poëte, le destina à l'Église; il l'envoya l'année

[1] Cet Eloge fut lu en séance publique de l'Académie de Berlin, par Darget, secrétaire des commandements du Roi. Il donna lieu à de nombreuses observations dont on trouvera l'écho dans la Correspondance de Voltaire, années 1751 et 1752.

suivante au collége du Plessis, où il fit sa logique sous M. Cordier, qui était plus janséniste que logicien.

C'est le caractère d'une ardente imagination de saisir avec force les objets qu'on lui présente ; comme c'est le caractère de la jeunesse d'être prévenue des premières opinions qu'on lui inculque : tout autre disciple aurait adopté les sentiments de son maître ; ce n'en fut pas assez pour le jeune La Mettrie, il devint janséniste et composa un ouvrage qui eut vogue dans le parti [1].

En 1725, il étudia la physique au collége d'Harcourt, et y fit de grands progrès. De retour en sa patrie, le sieur Hunauld, médecin de Saint-Malo, lui conseilla d'embrasser cette profession : on persuada le père ; on l'assura que les remèdes d'un médecin médiocre rapporteraient plus que les absolutions d'un bon prêtre [2]. D'abord, le jeune La Mettrie s'appliqua à l'anatomie ; il disséqua pendant deux hivers ; après quoi il prit, en 1728, à Reims, le bonnet de docteur et y fut reçu médecin.

En 1733, il fut étudier à Leyde sous le fameux Boerhaave. Le maître était digne de l'écolier, et l'écolier se rendit bientôt digne du maître. M. La Mettrie appliqua toute la force de son esprit à la connaissance et à la cure des infirmités humaines, et il devint un grand médecin dès qu'il voulut l'être.

[1] Cet ouvrage s'est perdu si tant est qu'il ait jamais vu le jour.

[2] La Mettrie, médecin après avoir été destiné à la profession de prêtre, se vantait de cette conformité de sa fortune avec celle de son maître Boerhaave.

En 1734, il traduisit, dans ses moments de loisir, le traité de feu M. Boerhaave, son Aphrodisiacus, et y joignit une dissertation sur les maladies vénériennes, dont lui-même était l'auteur. Les vieux médecins s'élevèrent en France contre un écolier qui leur faisait l'affront d'en savoir autant qu'eux. Un des plus célèbres médecins de Paris [1] lui fit l'honneur de critiquer son ouvrage (marque certaine qu'il était bon). La Mettrie répliqua, et pour confondre d'autant plus son adversaire, en 1736, il composa un Traité du vertige, estimé de tous les médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine basse jalousie est devenue un des attributs des gens de lettres ; elle irrite l'esprit de ceux qui sont en possession des réputations contre le progrès des génies naissants : cette rouille s'attache aux talents sans les détruire, mais elle leur nuit quelquefois. M. La Mettrie, qui avançait à pas de géant dans la carrière des sciences, souffrit de cette jalousie, et sa vivacité l'y rendit trop sensible.

Il traduisit à Saint-Malo les Aphorismes de Boerhaave, la Matière médicale, les Procédés chimiques, la Théorie chimique, et les Institutions du même auteur. Il publia presque en même temps un abrégé de Sydenham. Le jeune médecin avait appris, par une expérience prématurée, que pour vivre tranquille, il vaut mieux traduire que composer ; mais c'est le caractère du génie de

[1] Astruc, que La Mettrie a poursuivi depuis de ses sarcasmes dans tous ses ouvrages.

s'échapper à la réflexion. Fort de ses propres forces, si je puis m'exprimer ainsi, et rempli des recherches de la nature qu'il faisait avec une dextérité infinie, il voulut communiquer au public les découvertes qu'il avait faites. Il donna son Traité sur la petite vérole, sa Médecine pratique, et six volumes de Commentaires sur la physiologie de Boerhaave : tous ces ouvrages parurent à Paris, quoique l'auteur les eût composés à Saint-Malo. Il joignait à la théorie de son art une pratique toujours heureuse ; ce qui n'est pas un petit éloge pour un médecin.

En 1742, M. La Mettrie vint à Paris, attiré par la mort de M. Hunauld, son ancien maître : les fameux Morand et Sidobre le placèrent auprès du duc de Grammont, et peu de jours après ce seigneur lui obtint le brevet de médecin des gardes ; il accompagna le duc à la guerre, et fut avec lui à la bataille de Dettingue, au siége de Fribourg et à la bataille de Fontenoy, où il perdit son protecteur, qui y fut tué d'un coup de canon.

M. La Mettrie ressentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même temps l'écueil de sa fortune. Voici ce qui y donna lieu : Pendant la campagne de Fribourg, M. La Mettrie fut attaqué d'une fièvre chaude : une maladie est pour un philosophe une école de physique ; il crut s'apercevoir que la faculté de penser n'était qu'une suite de l'organisation de la machine, et que le dérangement des ressorts influait considérablement sur cette partie de nous-même, que les métaphysiciens appellent l'âme. Rempli de ces idées pendant sa convalescence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les

ténèbres de la métaphysique ; il tenta d'expliquer, à l'aide de l'anatomie, la texture déliée de l'entendement, et il ne trouva que de la mécanique où d'autres avaient supposé une essence supérieure à la matière. Il fit imprimer ses conjectures philosophiques, sous le titre d'Histoire naturelle de l'âme. L'aumônier du régiment sonna le tocsin contre lui, et d'abord tous les dévots crièrent.

Le vulgaire des ecclésiastiques est comme Don Quichotte, qui trouvait des aventures merveilleuses dans des événements ordinaires ; ou comme ce fameux militaire[1], qui, trop rempli de son système, trouvait des colonnes dans tous les livres qu'il lisait. La plupart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature comme si c'étaient des traités de théologie ; remplis de ce seul objet, ils voient des hérésies partout : de là viennent tant de faux jugements et tant d'accusations formées, pour la plupart, mal à propos contre les auteurs. Un livre de physique doit être lu avec l'esprit d'un physicien ; la nature, la vérité est son juge ; c'est elle qui doit l'absoudre ou le condamner : un livre d'astronomie veut être lu dans un même sens. Si un pauvre médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué sur le crâne dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire ou se taire. Si un astronome habile démontre, malgré Josué, que la terre et tous les globes célestes tournent autour du soleil, il faut, ou mieux calculer que lui, ou souffrir que la terre tourne.

[1] Le chevalier de Folard.

Mais les théologiens, qui, par leurs appréhensions continuelles, pourraient faire croire aux faibles que leur cause est mauvaise, ne s'embarrassent pas de si peu de chose. Ils s'obstinèrent à trouver des semences d'hérésie dans un ouvrage qui traitait de physique ; l'auteur essuya une persécution affreuse, et les prêtres soutinrent qu'un médecin, accusé d'hérésie, ne pouvait pas guérir les gardes-françaises.

A la haine des dévots se joignit celle de ses rivaux de gloire : celle-ci se ralluma sur un ouvrage de M. La Mettrie, intitulé la Politique des médecins[1]. Un homme, plein d'artifice et dévoré d'ambition [2], aspirait à la place vacante de premier médecin du roi de France ; il crut, pour y parvenir, qu'il suffisait d'accabler de ridicule ceux de ses confrères qui pouvaient prétendre à cette charge. Il fit un libelle contre eux, et abusant de la facile amitié de M. La Mettrie, il le séduisit à lui prêter la volubilité de sa plume et la fécondité de son imagination ; il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étaient toutes les apparences, et qui n'avait de protection que son mérite.

M. La Mettrie, pour avoir été trop sincère comme philosophe et trop officieux comme ami, fut obligé de renoncer à sa patrie. Le duc de Duras et le vicomte du Chaila lui conseillèrent de se soustraire à la

[1] Mieux: Politique du médecin de Machiavel ou le Chemin de la fortune ouvert aux médecins. Ce livret fut condamné au feu. La Mettrie l'a, en grande partie, fait passer dans sa Pénélope.

[2] Nous ne savons quel est ce confrère ou pour mieux dire, nous ne croyons pas à son existence.

haine des prêtres et à la vengeance des médecins. Il quitta donc, en 1746, les hôpitaux de l'armée, où M. de Séchelles l'avait placé, et vint philosopher tranquillement à Leyde. Il y composa sa Pénélope, ouvrage polémique contre les médecins, où à l'exemple de Démocrite, il plaisantait sur la vanité de sa profession : ce qu'il y eut de singulier, c'est que les médecins, dont la charlatanerie y est peinte au vrai, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant : ce qui marque bien qu'il y avait dans l'ouvrage plus de gaîté que de malice.

M. La Mettrie ayant perdu de vue ses hôpitaux et ses malades, s'adonna entièrement à la philosophie spéculative ; il fit son Homme machine, ou plutôt il jeta sur le papier quelques pensées fortes sur le matérialisme, qu'il s'était sans doute proposé de rédiger. Cet ouvrage, qui devait déplaire à des gens qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine, révolta tous les prêtres de Leyde contre l'auteur : calvinistes, catholiques et luthériens, oublièrent en ce moment que la consubstantiation, le libre arbitre, la messe des morts et l'infaillibilité du pape les divisaient ; ils se réunirent tous pour persécuter un philosophe, qui avait de plus le malheur d'être français, dans un temps où cette monarchie faisait une guerre heureuse à leurs Hautes Puissances.

Le titre de philosophe et de malheureux fut suffisant pour procurer à M. La Mettrie un asile en Prusse, avec une pension du roi. Il se rendit à Berlin au mois de février de l'année 1748 ; il y fut reçu membre de l'Académie royale des sciences. La méde-

cine le revendiqua à la métaphysique, et il fit un traité de la Dyssenterie[1] et un autre de l'Asthme, les meilleurs qui aient été écrits sur ces cruelles maladies. Il ébaucha différents ouvrages sur des matières de philosophie abstraite qu'il s'était proposé d'examiner ; et par une suite des fatalités qu'il avait éprouvées, ces ouvrages lui furent dérobés : mais il en demanda la suppression aussitôt qu'ils parurent.

M. La Mettrie mourut dans la maison de milord Tirconnel, ministre plénipotentiaire de France, auquel il avait rendu la vie. Il semble que la maladie, connaissant à qui elle avait affaire, ait eu l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau, pour le terrasser plus sûrement : il prit une fièvre chaude avec un délire violent : le malade fut obligé d'avoir recours à la science de ses collègues, et il n'y trouva pas la ressource qu'il avait si souvent, et pour lui et pour le public, trouvées dans la sienne propre [2].

[1] Ce traité est intitulé Mémoire sur la Dyssenterie, Leyde 1750. Il contient de nouveaux détails sur le choléra (sporadique), dont La Mettrie avait été atteint et qu'il a décrit longuement dans ses Observations de médecine. Il y préconise l'emploi de la saignée, et prétend avoir ressenti de mauvais effets de l'usage de l'opium. Il a des observations concluantes de guérison, comme tous les médecins et quoique Broussais n'ait obtenu que des insuccès par cette méthode dans le traitement du choléra épidémique, elle a une apparence de raison qui fait qu'elle n'est pas entièrement abandonnée, du moins à ce qu'il nous semble avoir vu dans c es dernierstemps.

[2] Tous ceux qui ont parlé de cette fin accusent La Mettrie de s'être tué lui-même en se faisant saigner huit

Il mourut le 11 de novembre 1751, âgé de 43 ans. Il avait épousé Louise-Charlotte Dréauno, dont il ne laissa qu'une fille[1], âgée de cinq ans et quelques mois.

M. La Mettrie était né avec un fond de gaîté naturelle intarissable ; il avait l'esprit vif et l'imagination si féconde, qu'elle faisait croître des fleurs dans le terrain aride de la médecine. La nature l'avait fait orateur et philosophe ; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une âme pure et un cœur serviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures des théologiens n'en imposent pas, regrettent en M. La Mettrie un honnête homme et un savant médecin.

fois et en prenant des bains lors d'une fièvre d'indigestion.

[1] Le fils auquel il adresse ses conseils dans sa Politique et dans sa Pénélope serait donc un être de raison.

INTRODUCTION

Voici le second volume d'une collection entreprise avec bien de la défiance et, aussi, bien de la modestie. Si la défiance a dû s'atténuer quelque peu devant l'accueil sympathique fait à notre première publication, il n'en est pas de même de la modestie : elle est, aujourd'hui, plus que jamais de saison, et c'est en nous faisant encore plus humble que nous abordons le public.

Il s'agit, en effet, de redonner la vie, non plus à un pamphlet dont l'esprit de paradoxe et de satire faisait tous les frais[1], mais à un ouvrage repoussé dès son apparition avec grande clameur et qui n'a pu, depuis lors, retrouver des juges assez indépendants pour infirmer l'arrêt des premiers. Il nous faudrait beaucoup d'habileté, beaucoup d'esprit et beaucoup

1 Voir l'Introduction de notre précédent volume : Lucina sine concubitu ou la Génération solitaire.

de science pour rendre cette résurrection intéressante et profitable et nous n'avons de tout cela qu'un peu, pas assez certainement. Notre tâche est donc ardue et mérite l'attention des curieux autant que l'indulgence des savants auxquels surtout nous avons crainte de déplaire. Sur cette attention et sur cette indulgence, avons-nous tort de compter? nous aurons tant d'autres adversaires!

Sans parler de ceux dont l'opposition nous est acquise à l'avance et qui ne peuvent que retourner contre nous les vieilles armes usées en d'autres temps contre La Mettrie, des sages dont nous respectons la sagesse nous diront : Pourquoi réimprimer un livre qui a le tort considérable de s'être laissé brûler au dernier siècle, non pas à Paris, où l'on a tant brûlé de livres que cette particularité ne prouve plus rien ni pour ni contre leur valeur, mais en Hollande, où « la liberté moins gênée n'obtenait cette distinction qu'à force de vrai mérite scandaleux[1]? » Ignorez-vous ce que ce livre a valu à son auteur d'injures et de calomnies, sans compter l'exil, les persécutions et une si mauvaise renommée que d'Holbach lui-même s'est cru obligé, tout en prêchant à très-peu près les mêmes doctrines, de le traiter de « frénétique[2]? »

[1] Clément, les Cinq années littéraires, lettre XXIIe.
[2] Système de la nature; Londres, 1770; seconde partie, p. 348.

La Biographie universelle[1] ne qualifie-t-elle pas l'HOMME MACHINE de « production infâme » et n'avez-vous pas entendu prononcer ce mot dans une chaire très-entourée, comme l'expression du résultat le plus effrayant où puissent atteindre les imaginations perverties de nos philosophes modernes[2] ?

Je sais tout cela et plus encore, mais, le dirai-je, c'est précisement tout cela qui m'a attiré vers La Mettrie et qui m'a donné l'envie de connaître plus à fond ce « vil mortel[3]. » Il m'a paru que l'horreur était trop exagérée pour être justice. J'ai cru comprendre que, comme notre auteur avait eu le malheur de se mettre à dos deux classes puissantes, les prêtres et les médecins, l'opinion à son sujet n'avait été faite que par ces deux classes. J'ai senti tout ce que cette opinion pouvait avoir d'excusable, alors que les blessures faites par l'Histoire naturelle de l'âme et l'Ouvrage de Pénélope étaient encore saignantes, mais j'ai cru qu'aujourd'hui, après un

[1] Article de M. Weiss.
[2] Le P. Félix, Conférences du Carême de 1865.
[3] « Un vil mortel, un nouvel Erostrate,
Ose abuser du grand art d'Hippocrate.... »

Epitre du comte de Tressan à un de ses amis qu s'était laissé toucher par les arguments de La Mettrie. Nous ne savons si Damon fut converti : mais nous savons que les vers sont bien fades et les raisons bien pauvres.

siècle passé sur ces blessures, elles devaient être fermées, qu'il était temps d'oublier les vieilles rancunes et de refaire une nouvelle instruction. Certes, il est commode de n'avoir pas ces penchants curieux et il est beau d'être assez bien élevé pour ne pas fréquenter les gens qui vous sont indiqués comme de mauvaise compagnie. Certes, la croyance à la tradition est chose louable, et s'incliner devant les vieillards est conduite digne des prix de sagesse et de vertu dans toutes les écoles et dans tous les temps, mais je crois plus satisfaisante pour l'esprit la marche opposée. Si l'heure du : « le maître l'a dit » n'est pas encore finie elle s'avance. Celle où chacun doit se faire à soi-même sa science et ses croyances est proche. Un petit monde d'investigateurs consciencieux et détachés de toutes chaînes s'élève, si ce n'était pas à ce monde l'avenir, il faudrait désespérer de l'avenir. Pour mon compte, très-décidé à marcher toujours ainsi, presque seul, je me sens satisfait, surtout lorsque j'ai vaincu chez moi-même un préjugé, déraciné une erreur. Ai-je tort de signaler tout bas à quelques-uns les résultats que j'ai acquis? Peut-être ! Tant pis!

En tout cas, nous pouvons dès maintenant dire que l'HOMME MACHINE ne serait plus aujourd'hui brûlé... en Hollande; que d'Holbach dans son for intérieur devait le trouver timide plutôt que frénétique; que la Biographie universelle, à côté de l'épithète malsonnante consignée plus haut, avoue que les opinions de La Mettrie sont « plus téméraires que dangereuses »

et que le P. Félix, qui se sert du titre comme d'un épouvantail, juge le livre sur le titre, et se garderait bien de l'ouvrir.

Œuvre de science pure, quoique sous les allures vives, enthousiastes et un peu désordonnées propres à son auteur, l'HOMME MACHINE ne relève que de la science. Elle seule peut le condamner comme scientifiquement insuffisant. Si La Mettrie doit être noté comme un casuiste de morale relâchée, ce n'est pas là qu'il en faut chercher les preuves. Si l'on veut le classer parmi les athées, il peut répondre qu'il lui semble au contraire « que le plus grand degré de probabilité est pour l'existence d'un Etre suprême[1]. » Si, écoutant Voltaire lorsqu'il écrit au duc de Richelieu, on veut le faire passer pour un « fou[2] » il faut aussi

[1] Voir p. 97 de cette édition.

[2] Ici Voltaire joue un jeu double, comme cela lui arrive trop souvent. La Mettrie, malgré sa gaîté, sa folie si l'on veut, souhaitait fort revenir en France ; Voltaire s'était chargé de négocier cette affaire et d'en écrire au duc de Richelieu ; il se vante, dans ses lettres à sa nièce, de le faire avec beaucoup d'insistance, et cependant, c'est quand il parle au duc de Richelieu qu'il maltraite le plus La Mettrie ; partout ailleurs, il atténue les torts qu'il pouvait avoir, et ne le traite de fou que comme les femmes traitent les hommes trop entreprenants de scélérats, avec un sourire. C'est ce double jeu qui nous déplaît dans Voltaire. Nous admirons plus que personne et son talent et l'importance qu'il avait su acquérir par son moyen. Nous regrettons son habileté. Quant à sa philosophie, nous aurons quelque jour l'occasion d'en dire un mot.

écouter Voltaire lorsqu'il écrit à Mme Denis, et tenir note non-seulement des nombreux passages où il loue La Mettrie de sa gaîté et de sa santé, où il témoigne d'une familiarité qui lui était agréable et souvent utile[1], mais aussi de ceux où il rend justice à la sûreté de son commerce et à la beauté de son âme[2]. La courte épître suivante qu'il lui adressait un jour nous sera un témoignage en même temps qu'un portrait assez léger, mais cependant assez fidèle.

Je ne suis point inquiété
Si notre joyeux La Mettrie
Perd quelquefois cette santé
Qui rend sa face si fleurie,
Quelque peu de gloutonnerie
Avec beaucoup de volupté
Sont les doux emplois de sa vie.
Il se conduit comme il écrit;
A la nature il s'abandonne
Et chez lui le plaisir guérit
Tous les maux que le plaisir donne[3].

[1] C'est à La Mettrie que Voltaire doit l'avertissement qui a empoisonné la fin de son séjour à Potsdam. L'image de « l'orange » ne lui laissait plus la cervelle en repos.

[2] Lettre du 24 décembre 1751, à Madame Denis.

[3] Voici la réponse de La Mettrie à cette épître, elle est peu connue :

Moi, je suis fort inquiété
Quand, des auteurs le plus illustre,
A peine à son onzième lustre,
Jouit d'une faible santé;
Je crains que de ses heureux jours
Le flambeau brillant ne s'éteigne.

Faut-il citer un autre poète, un poète couronné, celui-là, le « Salomon du Nord » comme on l'appelait, le « philosophe de Sans-Souci, » comme il s'appelait lui-même, Frédéric « le Grand » comme le dénomme la postérité? Frédéric qui avait vu La Mettrie de près, qui l'avait accueilli et défendu quand tout l'accablait, qui en avait fait son lecteur et le plus familier de ses commensaux[1], qui a écrit son Eloge et l'a fait lire publiquement devant son Académie, Frédéric conclut comme Voltaire, comme Maupertuis, en lui reconnaissant « une âme pure et un cœur serviable » et en le présentant aux regrets comme « un honnête homme et un savant médecin[2]. »

Honnête homme, cela n'est pas douteux, savant médecin ce n'est point à nous à en juger, quoique sa traduction de sept ouvrages de Boerhaave et la liste de

Muses, grâces, tendres amours,
Avec lui finit votre règne!
Mais pourquoi faut-il que je craigne
La mort pour qui vivra toujours;
Pour qui, dans sa douleur profonde,
Le plus célèbre roi du monde
Fera dresser à Sans-Souci
Un monument éternel comme lui?

1 « En tout temps, il se jetait et se couchait sur les canapés. Quand il faisait chaud, il ôtait son col, déboutonnait sa veste et jetait sa perruque sur le parquet. En un mot, La Mettrie agissait en tout avec Frédéric comme envers un camarade. » Mes souvenirs, par Dieudonné Thibault; 3e édition, t. IV, p. 371.

2 Voir : Eloge de La Mettrie, ci-dessus.

ses propres travaux en son art permettent au moins d'affirmer que ce n'était pas un médecin paresseux et routinier. Jusqu'en 1744, année où commence sa veine batailleuse et satirique pour ne plus s'interrompre, il travaille sérieusement, entassant, avec une facilité qu'on n'a pas manqué de traiter de légèreté, volumes sur volumes. Il pratique à Saint-Malo, il pratique à Paris, il traite ses gardes-françaises avec un peu de brutalité peut-être, mais avec succès. Il se sent un instant piqué du démon littéraire et écrit ses Essais sur l'esprit et sur les beaux esprits (1740) il revient bien vite aux Observations de médecine pratique et à un Traité de la petite vérole. Ce n'est qu'en 1744 qu'il entre vraiment en lice et saisit Astruc corps à corps.

C'est à Astruc que nous devons le La Mettrie pamphlétaire. La Mettrie, avec sa franchise ordinaire, l'avoue dans sa Pénélope[1] et cet aveu donne en

[1] « Il faut laisser ce pauvre Astruc en paix; je crois m'être acquitté avec lui et avoir rendu au centuple, en français badin, ce qu'il m'avait prêté en pesant latin. Hæc est prima mali labes et origo. Oui, le bourreau est cause de tout le grabuge; je lui ai l'obligation d'être ici; et les médecins d'être montrés au doigt avec les pestes de noms dont je les ai gratifiés. Voilà, messieurs de la Faculté, pour vous le dire en passant, ce que vous devez à un pédant que vous avez reçu gratis * dans

* Astruc était docteur de Montpellier. La Faculté de Paris voulut se l'attacher. Grâce à sa renommée et à la valeur de ses

même temps la plus juste idée de son caractère. Voici les faits.

En 1735, La Mettrie avait traduit l'Aphrodisiacus de Boerhaave et y avait ajouté des notes et une dissertation de son crû. En 1736, Astruc fait paraître son grand ouvrage De morbis venereis et dans la seconde partie, consacrée à l'historique de la question et à l'examen bibliographique des ouvrages qui avaient précédé le sien, il cite La Mettrie et lui reproche diverses erreurs[1]. En 1737, La Mettrie écrit son Traité du vertige et profite de l'occasion pour y joindre une Lettre à Astruc dans laquelle il se défend assez bien des erreurs qui lui étaient attribuées par son critique. Il est poli. Il est même louangeur dans son Nouveau traité des maladies vénériennes. Il confesse naïvement plus tard[2] que ses éloges n'étaient pas absolument

votre écurie. Je jure que, sans lui, il ne serait pas plus question de la femme d'Ulysse, que si ce héros n'eût jamais été cocu. » Supplément à l'Ouvrage de Pénélope, p. 76.

[1] Voir p. 1102, II[e] volume de l'édition de 1740.

[2] « Le jeune écrivain a beaucoup loué le vieux pédant pour en être loué à son tour, à ce qu'on croit (car un tel souvenir public immortalise et, par conséquent, vaut bien la peine d'être acheté aux dépens d'une petite honte particulière et qui passe vite). » St. Cosme vengé, p. 35.

travaux, on passa, pour lui, par-dessus les règles : il soutint une thèse sans président et prononça une dissertation sur son art au lieu des examens habituels.

désintéressés et qu'il espérait, en échange, un peu plus de justice de la part d'Astruc à son égard, donnant, donnant. Astruc ne répondit pas à cette attente. Il ne s'était pas trouvé satisfait de la Lettre qui semblait indiquer qu'il avait lu légèrement ce dont il parlait, les flatteries du Nouveau traité le laissèrent froid. Dans l'édition nouvelle de son livre (1740), il reconnut il est vrai que le jeune médecin de Saint-Malo avait de l'esprit et de la littérature, que son élocution était facile et ornée, mais il termina son article par un coup de poignard. Il reprocha à La Mettrie le trop de précipitation qui nuisait à ses ouvrages, « nam, concluait-il, verum illud verbum est, vulgò quod dici solet: Canem festinantem cæcos parere catulos[1]. »

La Mettrie ainsi récompensé du sacrifice qu'il avait fait de sa « mauvaise petite honte » (sacrifice qui avait dû lui coûter plus cher qu'il ne le dit), fut profondément blessé. Il ne pardonna pas ce rapprochement avec une chienne qui, pour se trop presser, fait des petits borgnes, et attendit l'occasion de rendre à Astruc la monnaie de sa pièce. Elle vint tardivement. La Mettrie était alors à Saint-Malo et probablement, dans l'espoir d'obtenir d'Astruc ces louanges « qui donnent l'immortalité, » il avait laissé s'assoupir sans y prendre part la querelle élevée entre les médecins et les chi-

[1] De morbis venereis, 1740, IIe vol., p. 1125.

rurgiens au sujet du traitement de la vérole. Astruc, dans cinq Lettres (1738-39) dirigées surtout contre Petit, avait défendu la suprématie jusqu'alors inattaquée des médecins sur les chirurgiens, suprématie qu'allait bientôt changer en égalité la création de l'Académie de chirurgie par M. de la Peyronie et son coadjuteur Quesnay [1]. Sur ces entrefaites, le maître de La Mettrie, Hunauld [2], mourut (1742). La Mettrie vint à Paris, puis alla faire campagne avec le duc de Grammont et dut attendre, jusqu'en 1744, une recrudescence de la lutte intestine qui divisait les fils d'Hippocrate. Ce fut alors que prenant le parti des chirurgiens, il satisfit sa rancune contre Astruc dans une brochure intitulée Saint Cosme vengé, où il ne mit aucun frein à sa verve ironique et provocatrice. Astruc ne répondit plus, mais il est à supposer qu'il ne fut pas tout à fait mécontent lorsque, l'année suivante, son adversaire, en publiant l'Histoire de l'âme, commença à ameuter contre lui un parti nouveau.

[1] C'est Quesnay, l'économiste, dont il est ici question ; il n'était alors que chirurgien, et sa renommée, comme tel, quoique elle soit oubliée, valait bien celle qu'il a acquise depuis comme économiste.

[2] Hunauld fut un des plus fameux anatomistes du dix-huitième siècle. Il avait, comme son compatriote La Mettrie, la tête près du bonnet ; et, dans son intimité, ce dernier a pu apprendre, outre l'art des dissections, celui de ne pas ménager ses confrères : Il a surtout combattu très-vivement Petit et Andry auquel La Mettrie a conservé le nom de Verminosus que lui avait donné Hunauld.

J'ai insisté sur ces détails parce qu'ils font date dans la vie de La Mettrie et qu'ils ne se trouvent nulle part, je dois aller maintenant plus vite et arriver promptement au but même de ce travail. Je ne fais pas une biographie serrée et complète de mon auteur, je me borne à quelques annotations destinées à compléter ou à rectifier les autres biographies, je passerai donc légèrement sur l'époque pendant laquelle La Mettrie, médecin en chef des hôpitaux de Lille, Gand, Bruxelles, Anvers et Worms [1] prenait le temps de se faire quelques ennemis de plus avec sa *Politique du médecin de Machiavèl* et je le retrouverai, expatrié de son plein gré [2], à Leyde, où il se livre sans entraves à son goût pour la médecine philosophique et à son penchant pour la farce satirique.

J'en suis au moment où il me faut expliquer ce que

[1] Suivant les uns, La Mettrie aurait été contraint de quitter le régiment des gardes. Il n'en est rien. La Mettrie le quitta de son plein gré, accompagné des regrets des officiers et du régiment, lequel lui fit même toucher, à Gand, une gratification de 800 livres. Il fut nommé alors par le ministère médecin des hôpitaux militaires. — Voir: *Réponse à un libelle* et *Bibliothèque Raisonnée.*

[2] « Je me suis expatrié quand j'ai vu que je courais risque d'être arrêté. » *Réponse à un libelle.*—Il y a là une distinction un peu subtile. Ce qui est sûr, c'est que La Mettrie, une fois dehors, se vit dans l'impossibilité de rentrer en France. Il avait devancé son arrêt; l'expatriation fut maintenue administrativement à l'état d'exil.

j'appellerai l'originalité de La Mettrie, cause à la fois de sa renommée et de ses malheurs.

Le tempérament de l'homme nous le connaissons. Les contemporains et lui-même ne nous ont rien laissé ignorer sur ce point. Qu'on se figure un gros garçon réjoui et plein d'entrain, gourmand et voluptueux [1], le nez au vent, le verbe haut, le rire sonore, bavardant un peu à tort et à travers et ne prenant pas toujours, comme le lui reprochait Astruc, le temps de réfléchir. Méchant, il ne l'est pas, mais il s'efforce d'être plaisant. Il y arrive sans se douter qu'une plaisanterie qui atteint son but change tout d'un coup l'homme qui l'a lancée en un être dangereux. Il n'y a de permise, dans la société, que la plaisanterie qui ne touche à rien; la flèche doit voler dans un vide rassurant pour tout le monde. Personnes, castes, affaires, préjugés, croyances, tout cela doit rester sacré. Oh! que l'ingénieuse coutume des Polynésiens est plus générale qu'on ne croit. Tabou tout cela! ce qui n'est pas tabou, c'est le pauvre diable qui a de l'esprit et

[1] N'exagérons pas cependant cette tendance chez La Mettrie. Il a fait tout ce qu'il a pu pour que l'amour de la volupté ne fût plus taxé de crime par de trop rigoureux jansénistes; mais, comme un franc épicurien qu'il était, il ne comprenait pas la volupté assaisonnée de remords. C'est dire que l'auteur d'une Vie de Frédéric II, imprimée à Strasbourg, chez Treuttel, en impose lorsqu'il prétend que La Mettrie avouait lui-même qu'il avait été obligé de quitter la France, par suite d'un viol commis sur une de ses malades.

qui s'en sert, qui voit et dit, qui sait et enseigne ce que les intérêts et les passions voudraient tenir secret. La Mettrie est de cette race, et sans forcer sa valeur, sans le grossir et l'enfler, il faut l'y classer à son rang.

Les gens de Saint-Malo, ne sont-ce pas là les vrais Bretons? N'est-ce pas de ce coin de terre que sont sortis les plus formidables entêtés que la France ait connus? Maupertuis, Broussais, Lamennais, Chateaubriand, pour ne parler que des écrivains, ne sont-ils pas des types superbes de cette confiance en soi, de ce mécontentement des autres et de cette ardeur belliqueuse qui distinguent aussi La Mettrie? Race puissante qui embrasses avec tant de force tout ce que tu embrasses, et qui as tant de peine à être sceptique, c'était bien de toi que devait sortir à un jour donné, la grande réaction physiologique qu'un siècle d'existence n'a pas encore faite victorieuse! Car, nous pouvons le dire maintenant, c'est là que nous voulons placer La Mettrie, en tête de cette réaction, non pas comme chef de file, au moins comme éclaireur.

La maladie qui l'avait incité en 1745 à écrire l'Histoire de l'âme, est une étape plus importante encore pour lui que ses démêlés avec Astruc. Il n'y a pas perdu sa vivacité et sa drôlerie, il y a gagné de n'être plus un médecin simplement praticien. Elle lui a ouvert le stade philosophique et il aurait pu se donner très-convenablement comme un exemple de

l'influence des commotions du physique sur le moral[1]. C'est à ce moment qu'il a senti pleinement la force de cette idée : la matière suffit à tout. Pourquoi, dès lors, la rendre l'instrument d'une puissance directrice qu'on fait immatérielle pour expliquer l'impossibilité où l'on a toujours été de la représenter à l'intelligence humaine? Que signifient ces efforts pour donner une apparence de certitude à une liaison aussi improbable qu'inutile? La Mettrie avec sa fougue et son ardeur à courir droit au but, n'a pas hésité. Il s'est d'abord avoué à lui-même que l'âme telle qu'on faisait semblant de la comprendre, était incompréhensible et il a aussitôt tendu tous ses efforts vers la destruction d'une notion qui lui paraissait fausse. C'est de ce moment que datent ses expériences sur les propriétés des muscles et les conclusions qu'il en tire dans tous ceux de ses ouvrages qui ont suivi l'Histoire de l'âme.

Est-ce à dire qu'il ait été le premier à énoncer cette règle que la matière suffit à tout? Il serait absurde de le prétendre. C'est là, au contraire, une des plus vieilles idées philosophiques qui soient. Elle est née avec le sentiment de l'observation et le raisonnement. Démocrite, Epicure, Lucrèce l'avaient enseignée dans l'antiquité après Thalès et l'Ecole ionique. Au moyen âge Roscelin et les nominalistes avaient repris la partie abandonnée pendant de longs jours d'obscurité

[1] Voir plus loin, page 32.

et de barbarie; Hobbes, Gassendi étaient venus, puis Locke, puis Condillac que La Mettrie se vante d'avoir eu pour ami[1]; Bayle avait popularisé des idées fort nettes déguisées sous un scepticisme transparent et La Mettrie avait fait une lecture assidue de Bayle, on le sent à chaque page de ses écrits[2]. Mais tout cela s'appuyait plus encore sur le raisonnement que sur l'expérience directe. On répondait au raisonnement par des raisonnements et, à ce jeu, la meilleure cause n'a pas de chances, tant il y a d'esprits faux pour qui la subtilité, le ton doctoral ou sentimental d'un argument sont les preuves de sa justesse! Un fait n'a pas cet inconvénient. On peut le nier quelquefois, mais pas pour longtemps. On en peut aussi tirer des conséquences erronnées ou accommodées à son propre goût, mais d'autres faits ne tardent pas à venir rétablir l'ordre réel des choses. C'était donc à l'observation directe qu'il fallait se prendre pour donner une base certaine à l'étude de la science de l'homme considérée comme une science naturelle. Là seulement était le joint pour désarçonner la science surnaturelle qu'on en avait fait jusqu'alors et qui malheureusement a encore un pied dans l'étrier. C'est à quoi a travaillé La Mettrie.

Il a mis, à son tour, avec un retentissement qui a

[1] Ouvrage de Pénélope, p. 59 du supplément.

[2] Malheureusement, il se croit trop autorisé par Bayle au cynisme dans les mots. La langue française, avant tout, est prude.

duré, la philosophie en tutelle. Il a fallu bientôt trouver un mot pour la façon d'étudier qu'il inaugurait, en en indiquant trop tôt les conséquences extrêmes et le mot physiologie a commencé la fortune qu'il doit courir jusqu'au jour où il aura formellement anéanti cet autre mot vide : psychologie.

Par malheur, l'homme ne répondait pas à l'œuvre. Une grande partie des reproches qu'on a faits à La Mettrie sont fondés. Il est poursuivi par une idée dominante et il s'y livre tout entier, mais il n'a pas la mesure nécessaire, il n'a surtout pas la patience dans les recherches préliminaires. Il se croit arrivé avant d'être parti. Il conclut précipitamment, recommence à prouver, s'arrête, va de ça, de là, avec une brusquerie et une pétulance qui fatiguent[1]. La Mettrie n'a pas le cerveau calme et ordonné ; la langue qu'il emploie est tantôt languissante, tantôt confuse, ici elliptique à l'extrême. Ses paragraphes sont superposés sans être liés. C'est écrit comme c'est pensé, à la diable, et cela nuit toujours dans notre pays artiste. Il faut se monter à un certain diapason pour n'être pas vite las de sa société et se rappeler que les choses qu'il nous dit et qui sont aujourd'hui en grande partie des lieux communs ont été à son époque de graves hardiesses.

[1] Ses livres, sauf l'Histoire de l'âme qui a une apparence de plan, sont l'image même de sa conversation telle que la peignait Voltaire à son arrivée à Potsdam. Il était né orateur, dit Frédéric, il en abusait.

Ses idées que Cabanis devait reprendre et compléter cinquante ans plus tard, que Broussais devait faire pénétrer plus avant dans la pratique médicale, que, de nos jours, les Brown-Sequard, les Claude Bernard, les Vulpian (peut-on dire aussi les Flourens ?) devaient asseoir définitivement en les purgeant de ses erreurs, ses idées sont un des premiers balbutiements de la vérité. Elle n'ont été hardies que parce qu'il les a poussées trop tôt hors des régions de la science pure et qu'il a trouvé de prime abord l'expression imagée qui en désigne la synthèse.

Certes, on n'a pas ménagé à Cabanis et à Broussais les épithètes prétendues injurieuses. On n'a pas laissé passer leurs opinions sans les flétrir. Aujourd'hui encore on ne se refuse pas, quand on parle de la science, les gros mots et les pronostics fâcheux, mais jamais homme n'a été plus mal traité que La Mettrie et, aussi, plus oublié par ceux qui l'ont continué.

Cabanis ne le cite nulle part et pourtant, selon nous, Cabanis n'a fait qu'achever le tableau dont La Mettrie avait fourni l'ébauche. C'est La Mettrie qui, le premier, dans les temps modernes, a rejoint ces deux choses depuis si longtemps éloignées, la médecine et la philosophie en donnant le pas à la médecine. Cabanis a repris cette donnée avec beaucoup de supériorité, mais il ne l'a pas créée. Nous avons, dans le cours de cette réimpression, renvoyé quelquefois à son livre : *Rapports du physique et du moral de l'homme*, nous aurions pu multiplier beaucoup

ces renvois. Non pour prouver que Cabanis a copié La Mettrie, mais pour bien appuyer sur l'identité parfaite des points de vue, identité qui se traduit par une similitude frappante dans la marche même et le développement de la pensée. Après cela, que Cabanis, à son langage digne et élevé, quoique parfois un peu trop tendu, ait joint une coordination parfaite des faits, et que, par suite, La Mettrie soit pâle à côté de lui, nous ne le nions pas. Le membre de l'Institut a pu dédaigner de se rappeler le jeune docteur si mal noté, mais on ne nous fera pas admettre qu'il ne l'ait pas lu et que cette lecture n'ait été pour lui, à un jour donné, comme l'éclair qui illumine soudain la campagne et indique le sentier.

La Mettrie a de ces façons d'éclair, si l'on veut qu'il n'ait que cela, et Voltaire l'a bien senti[1].

Broussais, disciple de Cabanis, comme Cabanis l'était de Condillac, Broussais, compatriote de La Mettrie, ne se souvient pas de lui davantage. Que de rapports pourtant entre ces deux hommes! Même colère en face de l'ontologie, même puissance de sarcasme, avec plus de sérieux chez Broussais, envers les doctrines et les hommes; même affirmation, mêmes croyances, et ne pourrait-on pas dire aussi même méthode thérapeutique? Mais ici je dois me taire et laisser à de plus

[1] « La Mettrie a fait des imprudences et de méchants livres, mais dans ses fumées il y avait des traits de flamme. » Lettre à Kœnig.

versés que moi dans ces questions, l'examen de ce qu'un rapprochement de lectures tout personnel me fait entrevoir. Je ne puis que regretter, qu'un mot n'ait pas rappelé, dans l'œuvre de Broussais, les travaux de son devancier.

Mais Broussais a son excuse comme Cabanis. Laissant de côté les critiques tout de sentiment que j'ai rapportées plus haut, on ajoutera cette critique suprême : La Mettrie n'était pas sérieux. Il s'en vante et c'est bien fait si on ne le prend pas au sérieux. Un homme qui par métier doit être grave et qui se moque de la gravité comme du masque habituel de la sottise et du vide! Un médecin qui, un jour de carnaval, va, en domino, guérir un malade[1]! Un philosophe qui ne disserte pas, ne syllogise pas, oublie toutes les formules habituelles de la discussion et veut que la métaphysique soit l'humble esclave de l'anatomie! Et par dessus tout, un faiseur de libelles contre ses confrères, qui provoque le rire à leurs dépens et qu'on ne peut pas brûler comme ses livres! haro sur le baudet! Jusqu'au jugement dernier les Biographies médicales en agiront avec lui tout autrement qu'avec les autres. Les autres seront de petits saints. On en puisera la démonstration dans les panégyriques et les discours académiques dont ils auront été honorés; lui, on ramassera toutes les injures de ses ennemis, on lui reprochera le peu de science qu'il pouvait

[1] Ouvrage de Pénélope, p. 27 du supplément.

avoir [1]. On mêlera sans remords les horripilations des théologastres avec les injustices plus excusables de ceux de ses confrères qu'il a blessés et on en tirera, sans qu'aucune protestation s'élève, la figure d'un monstre d'orgueil et de déraison! Tout le monde se taira : l'homme n'était pas sérieux!

*L'*homme, mais la doctrine?

Essayons de la présenter d'une façon moins provocante qu'il ne l'a fait lui-même. Il nous faut toujours rencontrer les mêmes préjugés et nous frotter aux mêmes ignorances. Espérons que nous saurons le faire sans égratigner personne.

L'homme, comme l'animal est un composé d'organes qui tous ont, avec des fonctions diverses, une vie propre, mais qui, tous, réagissent les uns sur les autres à la façon des rouages d'une machine bien construite. Cela a été admis même par les pères de l'Eglise et la « machine humaine » est une expression qui a conquis droit de cité dans les livres les mieux pensés aussi bien que dans les sermons. Jusque-là aucune dissidence n'est possible entre la physiologie et la théologie. Elles ne s'écartent qu'à partir de ce point. Comment agissent les uns sur les autres les différents organes pour que le résultat produit ait une

[1] « Il vint à Paris faire parade des connaissances qu'il avait acquises auprès de Boerhaave. » Biographie médicale de MM. Bayle et Thillaye.

apparence de spontanéité? De quelle façon les sensations parviennent-elles au sensorium commune[1] sous forme d'impressions? De quelle façon le sensorium commune les renvoie-t-il à l'extérieur sous forme d'expressions et de mouvements? Faut-il lui adjoindre un motorium commune? En un mot qui met en marche et anime tous nos ressorts?

La détermination de ce problème a été de tout temps le champ le plus vaste ouvert aux réflexions de l'homme et à ses hypothèses. Et cependant ces hypothèses peuvent se réduire à deux fondamentales. Ou bien la vie résulte de l'action d'une puissance extérieure à la matière et différente d'elle, ou bien elle est la conséquence naturelle de l'existence même de cette matière organisée. Ou la machine a un mécanicien emprisonné dans son sein, ou elle marche parce que sa construction est telle qu'elle doit marcher un temps plus ou moins long, suivant l'excellence, la perfection et l'équilibre de ses parties. La première de ces hypothèses est corrélative à celle d'un principe supérieur, organisateur de l'univers, la seconde s'arrête devant les mystères, refuse de les sonder et se borne à l'étude des phénomènes et de leurs causes

[1] La croyance en un centre commun où aboutiraient toutes les sensations perd chaque jour du terrain. On place en général ce centre dans un organe dont on n'a pas encore bien compris la fonction. Le dernier point choisi est la protubérance annulaire.

prochaines. Les partisans des causes premières se sont donné le nom de spiritualistes et ont donné celui de matérialistes aux timides qui cherchent avant de rien affirmer. Les deux mots se valent et il n'y aurait pas d'injure dans l'un plus que dans l'autre si, depuis longtemps, les spiritualistes n'étaient en majorité [1], et s'ils n'avaient pas abusé de leur possession d'état pour s'apothéoser mutuellement, mépriser leurs concurrents et les égorgiller quelquefois. En fait, on ne doit considérer ces deux mots que comme représentant deux tempéraments distincts dans l'espèce humaine et, si l'on se sent incité à prendre l'un des deux partis, il faut les étudier successivement avec l'intention bien arrêtée de s'en tenir à celui des deux qui satisfera le mieux la raison.

Je dis la raison et pas autre chose. L'homme n'est homme que par là, il apporte en naissant la raison et la foi; mais il ne conserve la foi, c'est-à-dire la croyance irraisonnée, que par paresse et ignorance. Toute curiosité, toute recherche est une conquête de la raison et une défaite pour la foi. Celle-ci ne peut

[1] Le pourquoi de la domination du spiritualisme est dans son essence même. Comme il est non pas raisonné mais affirmatif (quand il cherche à s'appuyer sur des raisons, c'est que son influence est en baisse), il est intolérant et conquérant. Comme il se croit supérieur à la matière, il ne se fait pas scrupule de la rendre esclave et de la martyriser. C'est lui qui a vraiment créé le droit de la force, et il ne se fait pas faute d'en user.

avoir pour objet que les choses éloignées, et qu'on ne peut immédiatement étudier. C'est la dernière forteresse du spiritualisme que ces choses vagues, pour lesquelles au moins le doute devrait être le droit commun et la sagesse vulgaire. Un père qui exige une obéissance passive ne l'obtient qu'à deux conditions, celle de ne commander que des actes raisonnables ou celle d'imposer ses volontés par la force. On comprend ce que devient l'enfant mis à ce dernier régime, c'est l'état où tombent les hommes esclaves de la foi et qui n'ont plus que le nom d'hommes. Il n'est possible de faire produire à ce mobile que des fanatiques ou des simples.

Si c'est la raison seule qui doit décider du parti qu'il faut choisir, c'est elle aussi qui nous enseignera les meilleurs moyens d'élucider la question. Une grâce d'état permettra peut-être à quelques-uns de comprendre comment un principe peut manœuvrer des muscles parfaitement matériels. Ceux-là seront les spiritualistes de la haute école. Ils seront rares. La plupart d'entre ceux qui croiront comprendre en seront réduits à matérialiser ce fameux principe. S'ils réfléchissent un peu, ils seront tourmentés du désir de lui trouver un lieu d'élection, une place d'armes d'où il dirigera le microcosme. Il y aura dans le corps humain des parties nobles et des parties honteuses, selon que ces parties paraîtront plus ou moins dociles au principe recteur. On n'a pas d'idée des gentillesses débitées à ce sujet par les spiritualistes, à commencer par le divin

Platon, en passant par Van Helmont, Descartes, Leibniz, Stahl, pour finir à Barthez, aux lauréats de l'Institut et aux professeurs de Facultés de notre époque. Nous colligerons tout cela quelque jour [1], mais nous pouvons affirmer dès aujourd'hui que malgré les mots, rien n'est plus matériel que la façon dont les spiritualistes (toujours à l'exception des quelques privilégiés dont nous avons parlé et qui sont plus à plaindre qu'à blâmer) comprennent et se représentent leur principe immatériel. C'est miracle de voir comment les contradictions les plus flagrantes peuvent habiter une même cervelle sans s'entredévorer. Le fluide vital, les esprits animaux, traits-d'union entre l'âme et le corps n'ont fait, je le crains bien, que préparer les voies au succès du périsprit [2] des spiritualistes-frappeurs [3] et n'ont servi qu'à démontrer une fois de plus la répugnance invincible de l'esprit humain à se payer de mots, malgré sa meilleure volonté, et cela au grand désespoir des amateurs de mystères.

Quant aux matérialistes ils perdent de grandes

[1] Dans un prochain volume spécialement consacré aux Recherches sur l'âme et son siége.

[2] Voir les évangiles et les catéchismes de M. Allan Kardec.

[3] Je ne trouve pas d'autre mot pour distinguer les adeptes du spiritisme qui s'intitulent aussi spiritualistes, des spiritualistes de la vieille roche, si tant est qu'il soit nécessaire de les distinguer.

phrases, mais ils évitent aussi de grosses erreurs en s'occupant seulement de l'observation des phénomènes et de la recherche de leur déterminisme. Voilà l'objet spécial de la physiologie expérimentale dont les conquêtes sont déjà si merveilleuses quoique bien incomplètes encore. Ce n'est pas le lieu d'énumérer ces conquêtes, qu'il nous suffise de dire que la découverte de l'irritabilité, par Haller a été l'une des plus fécondes. La Mettrie nous l'exposera ci-après [1], avant Haller lui-même, comme il sera l'un des premiers à tirer de l'examen des mouvements réflexes des conclusions générales [2], que nous demandons la permission de généraliser plus encore.

Si les mouvements qui sont le mode le plus ordinaire de traduction externe des sensations étaient sous la dépendance d'un principe vital, quel qu'il fût, ils obéiraient d'abord à ce principe et ce principe, si on veut lui reconnaître une existence propre, si on en fait une entité, pourra en certains cas se trouver en contradiction avec les organes, refuser de les diriger convenablement et amener le désordre dans l'organisme entier. C'est là en effet la conclusion des vitalistes et des animistes. La maladie, ou trouble des fonctions, dépend pour eux de la résistance du principe vital ou de l'âme aux sollicitations des organes : ils n'en administrent pas moins quelque tisane au principe vital. En

[1] Voir p. 112.
[2] Voir p. 119.

prouvant que les organes sont parfaitement indépendants et jouissent au moins d'une parcelle de vie propre, ne ferait-on pas un grand pas vers la solution du problème? En prouvant que le mouvement, par exemple, n'obéit pas à un commandement moral, mais à une incitation physique, qu'il n'est pas volontaire, mais mécanique dans son action et sa réaction, ne sera-t-on pas tout près de la preuve définitive qu'on veut faire de la suffisance de la matière? C'est à quoi se sont évertués les physiologistes, c'est ce qu'avait tenté La Mettrie avant Prochaska. Il est démontré, aujourd'hui, qu'un muscle conserve son irritabilité longtemps après avoir été séparé du corps, c'est-à-dire parfaitement soustrait à l'influence du principe vital [1], qu'un nerf conserve sa motricité pendant quatre jours et ne la perd que par suite de l'altération de sa substance, altération qui est la conséquence naturelle du manque de nutrition du nerf coupé [2]. Il est démontré que l'encéphale peut être débité en tranches et que chacune de ces tranches emporte avec elle une des propriétés du prétendu principe vital, qui la vue, qui l'intelligence, qui la régularité des mouvements [3].

[1] Irritabilité hallerienne, aujourd'hui contractilité.

[2] Vulpian, Physiologie comparée du système nerveux.

[3] Flourens, De la vie et de l'intelligence. — Cette localisation des facultés ne doit pas être prise dans un sens trop absolu. Quelques-uns des points ci-dessus

Voilà un principe immatériel qui ne se conduit pas mieux qu'un corps purement matériel et se laisse bien mal à propos diviser. Il est démontré encore que l'absence totale du cerveau n'est pas incompatible avec la vie dans les autres parties du corps, vie au moins momentanée chez les animaux supérieurs, très-prolongée chez ceux qui respirent par la peau et enfin que l'on peut reproduire tous les mouvements prétendus volontaires alors que le siége de la volonté est absent.

Nous voyons un enfant dont le crâne a été broyé par le céphalotribe pousser quelques minutes après, des cris et mouvoir les bras et les jambes[1]; nous voyons une grenouille décapitée, nager, repousser de ses pattes l'instrument qui la pique. frotter la partie piquée, revenir à son attitude normale; nous voyons l'homme reproduire, par l'application de certaines excitations électriques à la racine des nerfs, les caractères extérieurs ordinaires des passions les plus diverses[2]. En un mot nous pouvons, en examinant une à une toutes les actions de l'animal et en les reproduisant toutes sans l'intermédiaire de sa volonté et même en opposition avec elle, conclure que ce mot

sont encore en litige, entre autres la localisation du sens de la parole dans le lobe antérieur droit du cerveau, qui a donné lieu à de longues discussions, cette année même.

[1] Fait observé par Beyer.

[2] Electrisation localisée de M. Duchenne (de Boulogne).

de volonté est abusif et qu'il n'existe pas d'autres mouvements, d'autres actions que des mouvements automatiques, que des actions réflexes.

C'est bien ce que Descartes avait enseigné à l'égard des animaux. Aussi La Mettrie ne se fait-il pas faute de ranger Descartes au nombre de ses autorités. Cette malice est permise. Il n'y a qu'un moyen de répondre à Descartes, c'est de lui remontrer que rien, absolument rien, ne différencie l'homme de l'animal. Je ne dirai pas qu'il faille exhausser l'animal jusqu'à l'homme[1], ni, comme parlent les théologiens, ravaler l'homme jusqu'à la brute : ces formules préjugent la question ; je dirai seulement que la supériorité de l'homme vis à vis des bêtes ne le rend pas d'une nature différente, et qu'elle suffit à peine à faire de lui une espèce parfaitement distincte et déterminée.

Je pourrais ici renvoyer à l'HOMME MACHINE et à la comparaison que La Mettrie fait entre l'homme et le singe; quelles que soient les raisons qui militent en faveur de l'opinion qui fait de l'homme et du singe deux proches parents, je n'insisterai pas sur ce point. Il est aussi possible que l'homme vienne du singe et réciproquement, qu'il est possible que l'homme vienne d'une espèce différente et perdue, contemporaine des grands enfantements de notre globe. Darwin après Lamarck peut conduire à la première de ces deux

[1] La Fontaine a réagi à sa façon contre l'automatisme de Descartes. Il relève l'animal.

hypothèses, non par des voies assez sûres pour qu'on s'y engage sans hésitation ; mais c'est une hypothèse aussi que la seconde de ces deux opinions, et il faut réserver notre jugement pour autre chose que des hypothèses.

J'aime mieux m'arrêter sur un autre objet et chicaner La Mettrie sur l'usage qu'il croit devoir faire du τὸ ἐνορμῶν d'Hippocrate[1]. Kaau Boerhaave[2] venait de faire paraître une dissertation sur ce mot[3] qui peut se rendre par mouvement impulsif. La Mettrie s'empara de l'idée et la souda aux siennes sans s'apercevoir qu'il s'égarait et qu'il ne faisait par là que se rattacher au stahlianisme. Cette inconséquence est compréhensible quand on sait combien il est difficile de se débarrasser à point nommé de tous les germes reçus dans une éducation purement spiritualiste, il en reste toujours des traces, alors même qu'on fait tous ses efforts pour les extirper. Ou bien par faiblesse on se bornera à remplacer une entité par une autre qui paraîtra plus satisfaisante ; ou bien par excès de réaction, on matérialisera cette même entité, Ces deux erreurs se trouvent réunies chez La Mettrie, alors qu'il lui faut le mouvement impulsif d'Hippocrate

[1] Voir pages 120 et 128 ci-après.
[2] Neveu du célèbre professeur de Leyde.
[3] Impetum faciens dictum Hippocrati per corpus consentiens, philologice et physiologice illustratum : Lugduni Batavorum, 1745. — Il y en a une analyse étendue dans la Bibliothèque Raisonnée, vol. XXXVI, p. 126.

pour mettre en mouvement tous les rouages de sa machine, comme alors qu'il s'évertue à faire de l'âme. un de ces rouages même et qu'il veut, à son tour, lui trouver un logis.

Il lui manquait d'avoir pu étudier la vie à son début, d'avoir pu la considérer dans sa manifestation la plus simple. Il s'appuie quelque part sur la singulière reproduction du polype ; il fallait descendre plus bas que le polype et ne pas craindre de trouver au dernier degré de l'échelle, autre chose que ce que nous voyons au sommet. La vie est la même partout, et c'est par la comparaison des êtres les plus distants de formes comme d'aptitudes, qu'on en peut deviner l'essence. Qu'est-ce que cette goutte d'eau où rien ne paraît et qui va s'épuisant? Laissez-là caresser doucement par l'air : elle abandonnera des cristaux dont la régularité vous frappera. Qu'est-ce que ce grain informe de mucilage? Humectez-le, il sera bientôt peuplé d'une multitude immense d'habitants? L'air a-t-il apporté au cristal la forme qu'il revêt, l'eau a-t-elle apporté dans le mucilage le souffle de vie, le mouvement impulsif qui crée le monde? Ils ont, chacun, par leur présence complété les conditions nécessaires, l'un à la cristallisation, l'autre à l'apparition de la vie. La vie naît comme le cristal. Elle est une conséquence avant de devenir une cause. Mais, de même que cette cause ne produit pas d'effets différents de ceux que la physique, la chimie et la mécanique nous apprennent à connaître, de même, elle n'est la conséquence que de

conditions physiques, mécaniques ou chimiques particulières, qui seront un jour enfin complétement dévoilées. Le besoin d'une force biotique ne se fait donc pas sentir, et le mouvement impulsif disparaît avec elle.

Cette inconséquence n'est pas la seule qu'on puisse reprocher à La Mettrie. On peut aussi ranger sous ce chef le déisme dont il fait profession à l'égal de presque tous les philosophes de son temps. Ce déisme, très-mitigé, il est vrai, est-il ce que Schelling appelait de l'athéisme poltron? Non, c'était celui de Voltaire, et il est convenu que celui de Voltaire était sérieux. Prenons donc que celui de La Mettrie l'était aussi. Dans le fait, il se rapproche davantage du panthéisme. C'était le panthéisme la forme de transition la plus naturelle entre la théologie et la philosophie. Elle était commandée par les anciens philosophes que l'on remettait en honneur. Elle était commandée surtout par l'obligation où l'on est toujours de se rattacher un peu à ce qui est. On n'innove jamais complétement et d'un seul coup. Chez La Mettrie comme chez d'Holbach, on sent ces points d'attache. Le plus important est celui qui fait de la Nature quelque chose comme une divinité infiniment bonne, infiniment raisonnable, qui a établi le monde d'après un plan bien tracé, et l'homme d'après les mêmes errements. Je ne passerai pas de temps à examiner cette opinion qui n'est, comme je l'ai dit, qu'un système de transition dont le temps est bientôt fini ; je ferai remarquer seu-

lement qu'il n'a pu sauver ceux qui l'ont adopté des haines des serviteurs du Dieu qu'ils essayaient de déposséder. A quoi bon changer de Dieu?

Malgré ces observations, il ne s'ensuit pas que La Mettrie ne soit qu'inconséquences. Diderot, qui en a fait un portrait peu flatté, s'évertue surtout à le montrer sous ce jour[1]. J'aurais pourtant aimé à voir ces deux hommes, d'Holbach et Diderot, mieux comprendre La Mettrie. Je ne m'étonne pas de l'identité de leur opinion à son sujet, elle a été certainement discutée aux dîners du baron et a dû se répandre dans la société encyclopédique. La Mettrie, séparé de toute coterie, écrivait sans prendre de mot d'ordre nulle part. Il allait dès lors plus vite et plus loin, ne laissant rien de sous-entendu, et se moquant un peu des sesquipedalia verba et des enthousiasmes ingénus de Diderot. Il sentait le faible de cette religion nouvelle qui s'avançait et devait se traduire un jour par des statues élevées à la Nature et à la Raison. Il échappait quelquefois à ces influences pour aller son droit chemin d'expérimentateur, cela devait paraître gênant aux nouveaux philosophes et il leur était dur de voir que leurs ennemis ne manquaient pas de les rapprocher de cet enfant terrible qui, à chaque instant, rejetait tous voiles et parlait cru. C'est là surtout la raison qu'on sent pousser Diderot dans sa diatribe. Il a

[1] Essai sur les règnes de Claude et de Néron. Vol I, p. 345, Ed. Brière.

AVERTISSEMENT

DE L'IMPRIMEUR

On sera peut-être surpris que j'aie osé mettre mon nom à un livre aussi hardi que celui-ci [1]. Je ne l'aurais certainement pas fait, si je n'avais cru la religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverser, et si j'eusse pu me persuader qu'un

[1] Cet avertissement n'est pas, comme cela s'est vu trop souvent, un subterfuge de l'auteur. Il appartient bien réellement à l'imprimeur de l'édition originale (Leyde, 1748) ; Elie Luzac, auquel on doit divers ouvrages. Cet imprimeur savait séparer son métier de sa conscience. Il prêtait son officine aux gens de lettres en tant que commerçant et combattait les idées qui lui déplaisaient en tant que citoyen. C'est ainsi qu'après

autre imprimeur n'eût pas fait très-volontiers ce que j'aurais refusé par principe de conscience. Je sais que la prudence veut qu'on ne donne pas occasion aux esprits faibles d'être séduits. Mais en les supposant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avait rien à craindre pour eux. Pourquoi être si attentif et si alerte à supprimer les arguments contraires aux idées de la divinité et de la religion? Cela ne peut-il pas faire croire au peuple qu'on le leurre? et dès qu'il commence à douter, adieu la conviction et par conséquent la religion! Quel moyen, quelle espérance, de confondre jamais les irréligionnaires, si on semble les

avoir imprimé l'Homme machine, il a écrit l'Homme plus que machine, dont nous aurions donné des extraits à l'occasion, si, dans ce livre, fort bien composé du reste, il y avait quelque argument qu'on ne pût retrouver sans peine dans Platon, l'Anti-Lucrèce et M. Paul Janet. La manière de voir et d'agir de Luzac est la seule raisonnable dans un pays de liberté comme était déjà alors la Belgique.

redouter? Comment les ramener, si en leur défendant de se servir de leur raison, on se contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hasard, sans s'informer si elles méritent la même censure que leur façon de penser.

Une telle conduite donne gain de cause aux incrédules; ils se moquent d'une religion que notre ignorance voudrait ne pouvoir être conciliée avec la philosophie : ils chantent victoire dans leurs retranchements, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la religion n'est pas victorieuse, c'est la faute des mauvais auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume, qu'ils se montrent bien armés, et la théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi faible rivale. Je compare les athées à ces géans qui voulurent escalader les cieux : ils auront toujours le même sort.

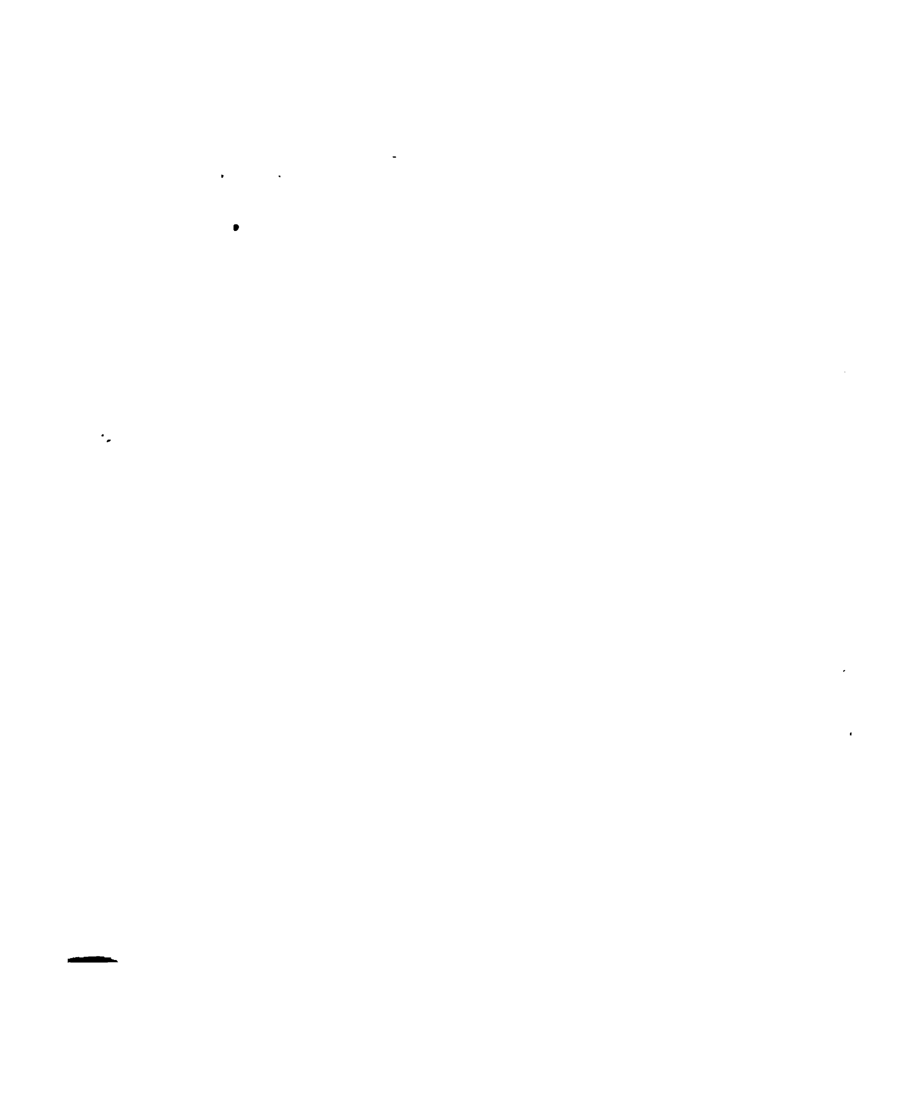
Voilà ce que j'ai cru devoir mettre à la

tête de cette petite brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime, ni même de dire mon sentiment sur les raisonnements qu'on trouvera dans cet écrit. Les connaisseurs verront aisément que ce ne sont que des difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'âme avec le corps. Si les conséquences que l'auteur en tire sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une hypothèse pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire? Mais s'il m'est permis de supposer ce que je ne crois pas, quand même ces conséquences seraient difficiles à renverser, on n'en aurait qu'une plus belle occasion de briller. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

L'auteur, que je ne connais point, m'a envoyé son ouvrage de Berlin, en me priant seulement d'en envoyer six exemplaires à l'adresse de M. le marquis d'Ar-

gens. Assurément, on ne peut mieux s'y prendre pour garder l'incognito, car je suis persuadé que cette adresse même n'est qu'un persiflage [1].

[1] Le marquis d'Argens, le très-fécond auteur d'ouvrages philosophiques et satiriques peu lus aujourd'hui quoiqu'ils ne soient pas absolument illisibles, habitait en effet Berlin à cette époque, en qualité de chambellan de Frédéric II. La Mettrie ne s'y rendit que plus tard, après la mésaventure que lui attira la publication de l'Homme machine.



A MONSIEUR HALLER

PROFESSEUR EN MÉDECINE, A GOTTINGUE

Ce *n'est point ici une dédicace*[1] *; vous êtes fort au-dessus de tous les éloges que je pourrais vous donner; et je ne connais rien de si inutile, ni de si fade, si ce n'est un* discours académique. *Ce n'est point une exposition de la nouvelle méthode que j'ai suivie pour relever un sujet*

[1] A propos de cette dédicace, voici ce qu'on lit dans le Discours préliminaire qui précède les Œuvres philosophiques de La Mettrie dans toutes les éditions :

« C'est la nécessité de me cacher qui m'a fait imaginer la dédicace à M. Haller. Je sens que c'est une double extravagance de dédier amicalement un livre aussi hardi que l'Homme machine à un savant que je n'ai jamais vu, et que cinquante ans n'ont pu délivrer de tous les préjugés de l'enfance; mais je ne croyais pas que mon style m'eût trahi.

usé et rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite, et vous jugerez au reste si votre disciple et votre ami a bien rempli sa carrière. C'est le plaisir que j'ai eu à composer cet ouvrage, dont je veux parler; c'est moi-même, et non mon livre que je vous adresse, pour m'éclairer sur la nature de cette sublime volupté de l'étude. Tel est le sujet de ce discours. Je ne serais pas le premier écrivain qui, n'ayant rien à dire pour réparer la stérilité de son imagination, aurait pris un texte où il n'y en eut jamais. Dites-moi donc, double enfant d'Apollon, Suisse illustre, Fracastor moderne, vous qui savez tout à la fois connaître, mesurer la nature, qui plus est la sentir, qui plus est encore l'exprimer : savant médecin, encore plus grand poëte, dites-moi par quels charmes l'étude peut changer les heures en moments, quelle est la

Je devrais peut-être supprimer une pièce qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle est adressée; mais elle a reçu de si grands éloges publics d'écrivains dont le suffrage est infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage. Je prends la liberté de la faire reparaître, telle qu'on l'a déjà vue dans toutes les éditions de l'Homme machine, cum bonâ veniâ celeberrimi, SAVANTISSIMI, PEDANTISSIMI professoris. » — Voir : Pièces justificatives, I. Lettre de Maupertuis à Haller.

nature de ces plaisirs de l'esprit, si différents des plaisirs vulgaires.,.. Mais la lecture de vos charmantes poësies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'essaie pas de dire ce qu'elles m'ont inspiré. L'homme, considéré dans ce point de vue, n'a rien d'étranger à mon sujet.

La volupté des sens, quelque aimable et chérie qu'elle soit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment aussi reconnaissante que délicate d'un jeune médecin français [1]*, n'a qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si le plaisir parfait ne la tue point sans retour, il lui faut un certain temps pour ressusciter. Que les ressources des plaisirs de l'esprit sont différentes! plus on s'approche de la vérité, plus on la trouve charmante. Non seulement sa jouissance augmente les désirs, mais on jouit ici dès qu'on cherche à jouir. On jouit longtemps, et cependant plus vite que l'éclair*

[1] La Mettrie, suivant une habitude qu'il avait, se désigne lui-même ici d'une façon transparente. Il veut parler de son opuscule sur la Volupté (par M. le chevalier de M***, capitaine au régiment Dauphin), qui est le germe et la première ébauche de son Art de jouir.

ne parcourt. Faut-il s'étonner si la volupté de l'esprit est aussi supérieure à celle des sens que l'esprit est au-dessus du corps? L'esprit n'est-il pas le premier des sens, et comme le rendez-vous de toutes les sensations? N'y aboutissent-elles pas toutes comme autant de rayons à un centre qui les produit? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'amour de la vérité enflamme, se trouve tout-à-coup transporté, pour ainsi dire, dans un monde plus beau, où il goûte des plaisirs dignes des dieux. De toutes les attractions de la nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, est celle de la philosophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à son temple par la raison et la sagesse! quelle conquête plus flatteuse que de se soumettre tous les esprits!

Passons en revue tous les objets de ces plaisirs inconnus aux âmes vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne sont-ils pas? Le temps, l'espace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les éléments, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un mil-

lion[1]*. La nature entière est son aliment, et l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.*

Tantôt c'est la poésie et la peinture, tantôt c'est la musique ou l'architecture, le chant, la danse, etc., qui font goûter aux connaisseurs des plaisirs ravissants. Voyez la Delbar[2] *(femme de Piron) dans une loge d'Opéra, pâle et rouge tour à tour, elle bat la mesure avec Rebel*[3]*, s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland, etc. Toutes les impressions de l'orchestre passent sur son visage comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échappent.*

[1] Allusion à la Pluralité des Mondes, de Fonnelle.

[2] Mlle de Bar. — Voir : Œuvres inédites de Piron. Ce morceau complète le portrait de l'amie de Piron et s'accorde on ne peut mieux avec les lettres qu'en a publiées M. Honoré Bonhomme.

[3] Batteur de mesure à l'Opéra. Ce que nous appelons chef d'orchestre.

Voltaire ne peut refuser des pleurs à sa Mérope; c'est qu'il sent le prix et de l'ouvrage et de l'actrice. Vous avez lu ses écrits, et malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne sont-ils pas? et quel cœur assez dur pour ne point en être attendri! comment tous ses goûts ne se communiqueraient-ils pas? Il en parle avec transport.

Qu'un grand peintre (je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la préface de Richardson), parle de la peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas? il adore son art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être peintre, tant il est enchanté de sa profession!

Qui n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le Père Malebranche, en lisant ou quelques belles tirades des poëtes tragiques, grecs, anglais, français, ou certains ouvrages philosophiques? Jamais Mme Dacier n'eût compté sur ce que son mari lui promettait, et elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une sorte d'enthousiasme à traduire et développer les pensées d'autrui, qu'est-ce donc si l'on pense soi-même? qu'est-ce que cette génération, cet enfantement d'idées que produit le

goût de la nature et la recherche du vrai? Comment peindre cet acte de la volonté ou de la mémoire, par lequel l'âme se reproduit en quelque sorte, en joignant une idée à une autre trace semblable, pour que, de leur ressemblance et comme de leur union, il en naisse une troisième? Car admirez les productions de la nature : telle est son uniformité, qu'elles se font presque toutes de la même manière.

Les plaisirs des sens mal réglés perdent toute leur vivacité et ne sont plus des plaisirs. Ceux de l'esprit leur ressemblent jusqu'à un certain point. Il faut les suspendre pour les aiguiser. Enfin l'étude a ses extases comme l'amour. S'il m'est permis de le dire, c'est une catalepsie ou immobilité de l'esprit si délicieusement enivré de l'objet qui le fixe et l'enchante, qu'il semble détaché par abstraction de son propre corps et de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il poursuit. Il ne sent rien à force de sentir. Tel est le plaisir qu'on goûte, et en cherchant et en trouvant la vérité. Jugez de la puissance de ses charmes par l'extase d'Archimède : vous savez qu'elle lui coûta la vie.

Que les autres hommes se jettent dans la foule pour ne pas se connaître ou plutôt se haïr, le sage fuit le grand monde et cherche la solitude. Pourquoi ne se plaît-il qu'avec lui-même ou avec ses semblables? C'est que son âme est un miroir fidèle, dans lequel son juste amour-propre trouve son compte à se regarder. Qui est vertueux n'a rien à craindre de sa propre connaissance, si ce n'est l'agréable danger de s'aimer.

Comme aux yeux d'un homme qui regarderait la terre du haut des cieux, toute la grandeur des autres hommes s'évanouirait, les plus superbes palais se changeraient en cabanes, et les plus nombreuses armées ressembleraient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainsi paraissent les choses à un sage tel que vous. Il rit des vaines agitations des hommes quand leur multitude embarrasse la terre et se pousse pour rien, dont il est juste qu'aucun d'eux ne soit content.

Que Pope débute d'une manière sublime dans son Essai sur l'Homme! *Que les grands et les rois sont petits devant lui. O vous, moins mon maître que mon ami, qui aviez reçu de la nature la*

même force de génie que lui, dont vous avez abusé, ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller dans les sciences, vous m'avez appris à rire comme ce grand poëte, ou plutôt à gémir des jouets et des bagatelles qui occupent sérieusement les monarques! C'est à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête du monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un philosophe goûte dans son cabinet, entouré d'amis muets, qui lui disent cependant tout ce qu'il désire d'entendre. Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire et la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé, mon cœur sans dégoût aimera la vie. Avec le nécessaire, mon esprit content cultivera toujours la sagesse.

Oui, l'étude est un plaisir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons et de tous les moments. A qui Cicéron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience? Amusement dans la jeunesse dont il tempère les passions fougueuses : pour le bien goûter, j'ai quelquefois été forcé de me livrer à l'amour. L'amour ne fait point peur à un sage : il sait tout allier et tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement ne le rendent point paresseux ; ils ne

lui indiquent que le remède qui doit les dissiper. Il est vrai que le soleil n'écarte pas plus vite ceux de l'atmosphère.

Dans la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre ni à donner ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la prière et la méditation! Quel plaisir de voir tous les jours sous ses yeux et par ses mains croître et se former un ouvrage qui charmera les siècles à venir et même ses contemporains! Je voudrais, me disait un jour un homme dont la vanité commençait à sentir le plaisir d'être auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'imprimeur. Avait-il tort? et lorsqu'on est applaudi, quelle mère tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable?

Paurquoi tant vanter les plaisirs de l'étude? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégoût ou les inquiétudes des autres biens? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui, qui se promène et voyage avec nous et en un mot nous suit partout? Heureux qui a brisé la chaîne de ses préjugés! celui-là seul goûtera ce plaisir dans toute sa pureté. Celui-là seul jouira de cette douce tranquillité d'esprit, de ce parfait

contentement d'une âme forte et sans ambition, qui est le père du bonheur, s'il n'est le bonheur lui-même.

Arrêtons-nous un moment à jeter des fleurs sur les pas de ces grands hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linnæus à monter par de nouveaux sentiers au sommet glacé des Alpes, pour y admirer, sous une autre montagne de neige, un jardin planté par les mains de la nature : jardin qui fut jadis tout l'héritage du célèbre professeur suédois. De là, vous descendez dans ces prairies dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre qu'elles semblaient avoir jusqu'alors dédaigné.

Là, je vois Maupertuis, l'honneur de la nation française, dont une autre a mérité de jouir. Il sort de la table d'un ami qui est le plus grand des rois. Où va-t-il? dans le conseil de la nature, où l'attend Newton.

Que dirai-je du chimiste, du géomètre, du physicien, du mécanicien, de l'anatomiste, etc? Celui-ci a presque autant de plaisir à examiner l'homme mort qu'on en a eu à lui donner la vie.

Mais tout cède au grand art de guérir. Le médecin est le seul philosophe qui mérite de sa patrie, on l'a dit avant moi; il paraît comme les frères d'Hélène dans les tempêtes de la vie [1]. *Quelle magie, quel enchantement! sa seule vue calme le sang, rend la paix à une âme agitée et fait renaître la douce espérance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie et la mort, comme un astronome prédit une éclipse. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe (vous en faites tous les jours l'heureuse expérience), quel triomphe, quand l'événement en a justifié la hardiesse!*

La première utilité des sciences est donc de les cultiver; c'est déjà un bien réel et solide. Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réussit à délivrer par elle son esprit de ses illusions et son cœur de sa vanité; but désirable où vous avez

[1] Les matelots appellent feu saint Elme des vapeurs enflammées analogues aux feux follets et qui paraissent ordinairement après une tempête. Les anciens nommaient ces vapeurs du nom des frères d'Hélène : Castor et Pollux.

été conduit dans un âge encore tendre, par les mains de la sagesse; tandis que tant de pédants, après un demi siècle de veilles et de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés que sous celui du temps, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, surtout dans les savants, et qui cependant devrait être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez, Monsieur, si j'ai réussi; et que cet hommage de mon amitié soit éternellement chéri de la vôtre.

L'HOMME MACHINE

Il ne suffit pas à un sage d'étudier la nature et la vérité ; il doit oser la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent et peuvent penser : car pour les autres, qui sont volontairement esclaves des préjugés, il ne leur est pas plus possible d'atteindre la vérité, qu'aux grenouilles de voler.

Je réduis à deux les systèmes des philosophes sur l'âme de l'homme. Le premier, et le plus ancien, est le système du matérialisme; le second est celui du spiritualisme.

Les métaphysiciens, qui ont insinué que la matière pourrait bien avoir la faculté de

penser, n'ont pas déshonoré leur raison. Pourquoi ? C'est qu'ils ont un avantage (car ici c'en est un), de s'être mal exprimés. En effet, demander si la matière peut penser, sans la considérer autrement qu'en elle-même, c'est demander si la matière peut marquer les heures. On voit d'avance que nous éviterons cet écueil, où M. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les leibniziens, avec leurs monades, ont élevé une hypothèse inintelligible. Ils ont plutôt spiritualisé la matière que matérialisé l'âme. Comment peut-on définir un être dont la nature nous est absolument inconnue ?

Descartes et tous les cartésiens, parmi lesquels il y a longtemps qu'on a compté les malebranchistes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux substances distinctes dans l'homme, comme s'ils les avaient vues et bien comptées.

Les plus sages ont dit que l'âme ne pou-

vait se connaître que par les seules lumières de la foi : cependant, en qualité d'êtres raisonnables, ils ont cru pouvoir se réserver le droit d'examiner ce que l'Écriture a voulu dire par le mot esprit, dont elle se sert en parlant de l'âme humaine; et dans leurs recherches, s'ils ne sont pas d'accord sur ce point avec les théologiens, ceux-ci le sont-ils davantage entre eux sur tous les autres?

Voici en peu de mots le résultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un Dieu, il est auteur de la nature comme de la révélation; il nous a donné l'une pour expliquer l'autre, et la raison pour les accorder ensemble.

Se défier des connaissances qu'on peut puiser dans les corps animés, c'est regarder la nature et la révélation comme deux contraires qui se détruisent et, par conséquent, c'est oser soutenir cette absurdité : que Dieu se contredit dans ses divers ouvrages et nous trompe.

S'il y a une révélation, elle ne peut donc démentir la nature. Par la nature seule, on peut découvrir le sens des paroles de l'Évangile, dont l'expérience seule est le véritable interprète. En effet, les autres commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la vérité. Nous allons en juger par l'auteur du *Spectacle de la Nature*[1]. « Il est éton-« nant, dit-il (au sujet de M. Locke), qu'un « homme qui dégrade notre âme jusqu'à la

[1] Pluche, que La Mettrie peint ainsi ailleurs : « Sans esprit, sans goût, c'est le pédant de Rollin. Homme superficiel, il avait besoin du travail de M. de Réaumur, dont il n'a été qu'un compendiaire fade et ennuyeux par les plates galanteries et gentillesses semées dans ses dialogues. Il en est des ouvrages de Rollin comme du *Spectacle de la nature*; l'un a fait la fortune à l'autre : Gacon a loué Person, Person a loué Gacon, et le public les a loués tous deux*. » *Essais sur l'esprit et les beaux esprits* (1747).

* *Voir* l'épigramme de Rousseau.

Gacon, rimailleur subalterne,
Vante Person le barbouilleur.
. . . .

« croire une âme de boue, ose établir la rai-
« son pour juge et souveraine arbitre des
« mystères de la foi; car, ajoute-t-il, quelle
« idée étonnante aurait-on du christianisme
« si l'on voulait suivre la raison? »

Outre que ces réflexions n'éclaircissent rien par rapport à la foi, elles forment de si frivoles objections contre la méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les livres saints, que j'ai presque honte de perdre le temps à les réfuter.

L'excellence de la raison ne dépend pas d'un grand mot vide de sens (l'immatérialité), mais de sa force, de son étendue, ou de sa clairvoyance. Ainsi une âme de boue qui découvrirait, comme d'un coup d'œil, les rapports et les suites d'une infinité d'idées difficiles à saisir, serait évidemment préférable à une âme sotte et stupide, qui serait faite des éléments les plus précieux. Ce n'est pas être philosophe que de rougir avec Pline de la misère de notre origine. Ce

qui paraît vil est ici la chose la plus précieuse, et pour laquelle la nature semble avoir mis le plus d'art et le plus d'appareil. Mais comme l'homme, quand même il viendrait d'une source encore plus vile en apparence, n'en serait pas moins le plus parfait de tous les êtres, quelle que soit l'origine de son âme, si elle est pure, noble, sublime, c'est une belle âme, qui rend respectable quiconque en est doué.

La seconde manière de raisonner de M. Pluche me paraît vicieuse, même dans son système, qui tient un peu du fanatisme; car si nous avons une idée de la foi, qui soit contraire aux principes les plus clairs, aux vérités les plus incontestables, il faut croire, pour l'honneur de la révélation et de son auteur, que cette idée est fausse, et que nous ne connaissons point encore le sens des paroles de l'Évangile.

De deux choses l'une : ou tout est illusion, tant la nature même que la révélation,

ou l'expérience seule peut rendre raison de la foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre auteur? Je m'imagine entendre un péripatéticien qui dirait : « Il ne « faut pas croire l'expérience de Toricelli, « car si nous la croyions, si nous allions ban- « nir l'horreur du vide, quelle étonnante « philosophie aurions-nous? »

J'ai fait voir combien le raisonnement de M. Pluche est vicieux[1], afin de prouver premièrement que s'il y a une révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'Église et sans aucun examen de la raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent; secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la méthode de ceux qui voudraient suivre la voie que je leur ouvre d'interpréter les choses surnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lu-

[1] Il pèche évidemment par une pétition de principe. — Note de La Mettrie.

mières que chacun a reçues de la nature.

L'expérience et l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les fastes des médecins qui ont été philosophes, et non dans les philosophes qui n'ont pas été médecins [1]. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le labyrinthe de l'homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des enveloppes qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre âme, l'ont mille fois surprise, et dans sa misère et dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diraient les autres, et surtout les théo-

[1] « Il faut observer que Locke était médecin ; et c'est par l'étude de l'homme physique qu'il avait préludé à ses découvertes dans la métaphysique, la morale et l'art social. » Cabanis. Des rapports du physique et du moral; 1er mémoire, III.

logiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connaître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des études obscures qui les ont conduits à mille préjugés et, pour tout dire en un mot, au fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le mécanisme des corps.

Mais quoique nous ayons choisi les meilleurs guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines et d'obstacles dans cette carrière.

L'homme est une machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, et conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands philosophes ont faites a priori, c'est-à-dire en voulant se servir en quelque sorte des ailes de l'esprit, ont été vaines. Ainsi ce n'est qu'a posteriori, ou en cherchant à démêler l'âme, comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis

pas découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité possible sur ce sujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience [1], et laissons là l'histoire de toutes les vaines opinions des philosophes. Etre aveugle et croire pouvoir se passer de ce bâton, c'est le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raison de dire qu'il n'y a que la vanité seule qui ne tire pas des causes secondes le même parti que des premières! On peut et on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles, les Descartes les Malebranche, les Leibniz, les Wolf, etc.; mais quel fruit, je vous prie, a-t-on re-

[1] Expression empruntée à M[me] la marquise du Châtelet, la « docte Uranie » qui donna un instant à Voltaire un certain vernis scientifique.

Luzac conclut ainsi dans l'Homme plus que machine :

« Sans l'art de raisonner, Newton, Boyle, S'Gravesande n'auraient pas fait grand'chose de leurs expériences. Celui qui n'a que le bâton de l'expérience pour guide, ne peut qu'être un misérable boiteux. »

tiré de leurs profondes méditations et de tous leurs ouvrages? Commençons donc et voyons, non ce qu'on a pensé, mais ce qu'il faut penser pour le repos de la vie.

Autant de tempéraments, autant d'esprits, de caractères et de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes, et non Hippocrate, comme le dit l'auteur de l'Histoire de l'Ame[1], a poussée loin, jusqu'à dire que la médecine seule pouvait changer les esprits et les mœurs avec le corps[2]. Il est vrai que la mélancolie, la bile, le flegme, le sang, etc., suivant la nature, l'abondance et la diverse combinaison de ces humeurs, de chaque homme font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'âme s'éclipse et ne montre aucun signe d'elle-même; tan-

[1] La Mettrie.

[2] « Si l'espèce humaine peut être perfectionnée, dit Descartes, c'est dans la médecine qu'il faut en chercher les moyens. »

tôt on dirait qu'elle est double, tant la fureur la transporte ; tantôt l'imbécillité se dissipe, et la convalescence d'un sot fait un homme d'esprit. Tantôt le plus beau génie, devenu stupide, ne se reconnaît plus. Adieu toutes ces belles connaissances acquises à si grands frais et avec tant de peine [1] !

Ici c'est un paralytique qui demande si sa jambe est dans son lit ; là c'est un soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ses anciennes sensations et du lieu où son âme les rapportait, fait son illusion et son espèce de délire. Il suffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeler et faire sentir tous les mouvements ;

[1] « Les recueils de médecine abondent en observations de folie, de coups sur la tête, de congestions, d'apoplexies, de fièvres typhoïdes, etc., qui ont transformé un lourdaud en un savant, un homme doux en emporté, une femme rangée en une personne dissipée, un individu hardi, audacieux en un être craintif et timide. » Brierre de Boismont, Du Suicide, p. 5. —Voir aussi Cabanis, 1er mémoire, III.

ce qui se fait avec je ne sais quel déplaisir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure comme un enfant aux approches de la mort, que celui-là badine. Que fallait-il à Canus Julius, à Sénèque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité en pusillanimité ou en poltronnerie? Une obstruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine porte. Pourquoi? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères; et de là naissent tous ces singuliers phénomènes de l'affection hystérique et hypocondriaque.

Que dirais-je de nouveau sur ceux qui s'imaginent être transformés en loups-garous, en coqs, en vampires, qui croient que les morts les sucent? Pourquoi m'arrêterais-je à ceux qui voient leur nez ou autres membres de verre, et à qui il faut conseiller de coucher sur la paille de peur qu'ils ne se cassent; afin qu'ils en retrouvent l'usage et la véritable chair, lorsque mettant le feu à

la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la paralysie. Je dois légèrement passer sur des choses connues de tout le monde [1].

Je ne serai pas plus long sur le détail des effets du sommeil. Voyez ce soldat fatigué ; il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canons! Son âme n'entend rien, son sommeil est une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraser : il sentira peut-être moins ce coup qu'un insecte qui se trouve sous le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalousie, la haine, l'avarice ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boissons les plus fraîches et les plus calmantes, tout est inutile à qui n'a

[1] On trouvera quelques détails sur ces hallucinations et sur d'autres analogues dans les *Anecdotes de médecine* de Barbeu du Bourg. Ces sortes d'imaginations sont rangées par Pinel sous le titre de *mélancolie ou délire exclusif*, et par Esquirol sous celui de *lypémanie*.

pas délivré son cœur du tourment des passions.

L'âme et le corps s'endorment ensemble, A mesure que le mouvement du sang se calme, un doux sentiment de paix et de tranquillité se répand dans toute la machine; l'âme se sent mollement s'appesantir avec les paupières et s'affaisser avec les fibres du cerveau : elle devient ainsi peu à peu comme paralytique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête; celle-là ne peut plus soutenir le fardeau de la pensée; elle est dans le sommeil comme n'étant point.

La circulation se fait-elle avec trop de vitesse? l'âme ne peut dormir. L'âme est-elle trop agitée, le sang ne peut se calmer; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles sont les deux causes réciproques de l'insomnie. Une seule frayeur dans les songes fait battre le cœur à coups redoublés et nous arrache à la nécessité ou à

la douceur du repos, comme feraient une vive douleur ou des besoins urgents. Enfin comme la seule cessation des fonctions de l'âme procure le sommeil, il est, même pendant la veille (qui n'est alors qu'une demi-veille), des sortes de petits sommeils d'âme très-fréquents, des rêves à la Suisse, qui prouvent que l'âme n'attend pas toujours le corps pour dormir ; car si elle ne dort pas tout-à-fait, combien peu s'en faut-il! puisqu'il lui est impossible d'assigner un seul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule innombrable d'idées confuses, qui, comme autant de nuages, remplissent pour ainsi dire l'atmosphère de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remède enivre, ainsi que le vin, le café, etc., chacun à sa manière, et suivant sa dose. Il rend l'homme heureux dans un état qui semblerait devoir être le tombeau du

sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie! L'âme n'en voudrait jamais sortir. Elle était en proie aux plus grandes douleurs; elle ne sent plus que le seul plaisir de ne plus souffrir et de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change jusqu'à la volonté; il force l'âme qui voulait veiller et se divertir d'aller se mettre au lit malgré elle. Je passe sous silence l'histoire des poisons.

C'est en fouettant l'imagination que le café, cet antidote du vin, dissipe nos maux de tête et nos chagrins, sans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'âme dans ses autres besoins.

Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts; vivante image du mouvement perpétuel. Les aliments entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux, l'âme languit, entre en fureur et

meurt abattue. C'est une bougie dont la lumière se ranime au moment de s'éteindre. Mais nourrissez le corps [1], versez dans ses tuyaux des sucs vigoureux, des liqueurs fortes : alors l'âme, généreuse comme elles, s'arme d'un fier courage, et le soldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'est ainsi que l'eau chaude agite un sang que l'eau froide eut calmé.

Quelle puissance d'un repas! La joie renaît dans un cœur triste; elle passe dans l'âme des convives qui l'expriment par d'aimables chansons, où le Français excelle. Le mélancolique seul est accablé, et l'homme d'étude n'y est plus propre.

La viande crue rend les animaux féroces; les hommes le deviendraient par la même

[1] Scilicet et nisi nos cibus aridus, et tener humor
Adjuvet, amisso jam corpore, vita quoque omnis
Omnibus e nervis atque ossibus exsolvatur.

De natura rerum. L. 1, v. 809.

nourriture; cela est si vrai, que la nation anglaise, qui ne mange pas la chair si cuite que nous, mais rouge et sanglante, paraît participer de cette férocité plus ou moins grande, qui vient en partie de tels aliments et d'autres causes, que l'éducation peut seule rendre impuissantes. Cette férocité produit dans l'âme l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations, l'indocilité et autres sentiments qui dépravent le caractère, comme des aliments grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse et l'indolence sont les attributs favoris.

M. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandise, lorsqu'il dit : « Le grave Cas-
« sius parle toujours de vertu et croit que,
« qui souffre les vicieux, est vicieux lui-
« même. Ces beaux sentiments durent jus-
« qu'à l'heure du dîner; alors il préfère un
« scélérat qui a une table délicate à un saint
« frugal.

« Considérez, dit-il ailleurs, le même

« homme en santé ou en maladie, possé-
« dant une belle charge ou l'ayant perdue;
« vous le verrez chérir la vie ou la détester,
« fou à la chasse, ivrogne dans une assem-
« blée de province, poli au bal, bon ami en
« ville, sans foi à la cour [1]. »

Nous avons eu en Suisse un baillif nommé M. Steiguer de Wittighofen; il était à jeun le plus intègre et même le plus indulgent des juges; mais malheur au misérable qui se trouvait sur la sellette lorsqu'il avait fait un grand dîner! Il était homme à faire pendre l'innocent comme le coupable.

Nous pensons, et même nous ne sommes honnêtes gens, que comme nous sommes

[1] Avant Pope, La Mothe le Vayer (De la philosophie sceptique) avait dit la même chose; avant La Mothe le Vayer, les poëtes, les philosophes, les naturalistes avaient remarqué ces mêmes effets dus à l'influence du physique sur le moral, tant il est vrai que cette influence était un fait d'observation vulgaire et inattaquable bien avant Cabanis. Mais, en tout temps, il a été plus facile d'en tirer des conséquences raisonnables que de les faire accepter.

gais ou braves; tout dépend de la manière dont notre machine est montée. On dirait en certains moments que l'âme habite dans l'estomac, et que Van Helmont, en mettant son siége dans le pylore, ne se serait trompé qu'en prenant la partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins; et, dans la fureur dont on est transporté, le plus faible est toujours la proie du plus fort.

La grossesse, cette émule désirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états : elle a quelquefois fait exécuter à l'âme les plus affreux complots, effets d'une manie subite qui étouffe jusqu'à la loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette matrice de l'esprit, se pervertit à sa manière avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme, dans ceux que la continence et la santé poursuivent! C'est peu pour cette fille timide et modeste d'avoir perdu toute honte et toute pudeur; elle ne regarde plus l'inceste que comme une femme galante regarde l'adultère. Si ses besoins ne trouvent pas de prompts soulagements, ils ne se borneront point aux simples accidents d'une passion utérine, à la manie, etc.; cette malheureuse mourra d'un mal dont il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence nécessaire de l'âge sur la raison. L'âme suit les progrès du corps comme ceux de l'éducation. Dans le beau sexe, l'âme suit encore la délicatesse du tempérament : de là cette tendresse, cette affection, ces sentiments vifs, plutôt fondés sur la passion que sur la raison; ces préjugés, ces superstitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer, etc. L'homme, au contraire, dont le cerveau et les nerfs participent de la fer-

meté de tous les solides, a l'esprit, ainsi que les traits du visage, plus nerveux : l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à son âme. Avec de tels secours de la nature et de l'art, comment ne serait-il pas plus reconnaissant, plus généreux, plus constant en amitié, plus ferme dans l'adversité, etc. ? Mais, suivant à peu près la pensée de l'auteur des Lettres sur les Physionomies [1] : qui joint les grâces de l'esprit et du corps à presque tous les sentiments du cœur les plus tendres et les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui ne semble avoir été donnée à l'homme, l'une, que pour se mieux pénétrer des attraits de la beauté, l'autre, que pour mieux servir à ses plaisirs.

Il n'est pas plus nécessaire d'être aussi grand physionomiste que cet auteur, pour deviner la qualité de l'esprit par la figure ou

[1] l'abbé Jacques Pernety.

la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point, qu'il ne l'est d'être grand médecin, pour connaître un mal accompagné de tous ses symptômes évidents. Examinez les portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, etc., vous ne serez pas surpris de leur trouver des physionomies fortes, des yeux d'aigles. Parcourez-en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand génie, et même souvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un poëte célèbre réunit (dans son portrait) l'air d'un filou avec le feu de Prométhée.

L'histoire nous offre un mémorable exemple de la puissance de l'air. Le fameux duc de Guise était si fort convaincu que Henri III, qui l'avait eu tant de fois en son pouvoir, n'oserait jamais l'assassiner, qu'il partit pour Blois. Le chancelier Chiverny apprenant son départ, s'écria : V o i l à u n h o m m e p e r d u. Lorsque sa fatale prédic-

tion fut justifiée par l'événement, on lui en demanda la raison. Il y a vingt ans, dit-il, que je connais le roi; il est naturellement bon et même faible; mais j'ai observé qu'un rien l'impatiente et le met en fureur, lorsqu'il fait froid [1].

Tel peuple a l'esprit lourd et stupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il, si ce n'est en partie, et de la nourriture qu'il prend, et de la semence de ses pères [2], et de ce chaos de divers éléments qui nagent dans l'immensité de l'air? L'esprit a, comme le corps, ses maladies épidémiques et son scorbut.

Tel est l'empire du climat, qu'un homme qui en change, se ressent malgré lui de ce changement. C'est une plante ambulante qui s'est elle-même transplantée; si le climat

[1] L'assassinat du Balafré eut lieu le 23 décembre.

[2] L'histoire des animaux et des hommes prouve l'empire de la semence des pères sur l'esprit et le corps des enfants. Note de La Mettrie. — Cet empire est connu sous le nom de loi d'hérédité.

n'est plus le même, il est juste qu'elle dégénère ou s'améliore [1].

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs gestes, leurs accents, etc., comme la paupière se baisse à la menace du coup dont on est prévenu, ou par la même raison que le corps du spectateur imite machinalement, et malgré lui, tous les mouvements d'un bon pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure compagnie pour un homme d'esprit, est la sienne, s'il n'en trouve une semblable. L'esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé : à la paume, on renvoie mal la balle à qui la sert mal. J'aimerais mieux un homme intelligent, qui n'aurait reçu aucune éducation, que s'il en

[1] Hippocrate est le premier auteur connu de cette doctrine de l'influence du climat. Reprise par Montesquieu au point de vue politique, étudiée à fond par Cabanis au point de vue physiologique, elle vient de trouver un nouveau défenseur en M. Trémaux, qui la renforce en la circonscrivant.

eût reçu une mauvaise, pourvu qu'il fût encore assez jeune. Un esprit mal conduit est un acteur que la province a gâté.

Les divers états de l'âme sont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance et ses causes, servons-nous ici de l'anatomie comparée ; ouvrons les entrailles de l'homme et des animaux. Le moyen de connaître la nature humaine, si l'on n'est éclairé par un juste parallèle de la structure des uns et des autres !

En général, la forme et la composition du cerveau des quadrupèdes est à peu près la même que dans l'homme. Même figure, même disposition partout ; avec cette différence essentielle, que l'homme est de tous les animaux celui qui a le plus de cerveau, et le cerveau le plus tortueux, en raison de la masse de son corps [1] : ensuite le singe, le cas-

[1] On a cherché de bien des façons à distinguer le quel-

tor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, etc., voilà les animaux qui ressemblent le plus à l'homme; car on remarque aussi chez eux la même analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lancisi avait établi le siége de l'âme, avant feu M. de la Peyronie, qui cependant a illustré cette opinion par une foule d'expériences [1].

que chose qui fait la différence entre le cerveau de l'homme de génie, celui du fou, celui de l'idiot et celui du singe. La dimension absolue, la dimension relative, les circonvolutions plus ou moins nombreuses ou profondes, le poids, la proportion de phosphore ou d'iode ont été successivement étudiés. On n'est pas arrivé encore à un résultat satisfaisant : mais il faut avouer qu'on a fortement embrouillé la question, grâce à une hiérarchie faite d'avance entre les différents cerveaux étudiés. Il est cependant certain qu'il doit y avoir quelque chose, soit dans le cerveau même, soit dans les autres organes dont l'action sur le cerveau est connue, les organes épigastriques et hypogastriques, par exemple. — Voir à ce propos, et comme essai dans le sens vrai à donner aux recherches : Etude sur le délire aigu sans lésions, par le docteur Thulié.

[1] Voir ses Recherches sur le siége de

Après tous les quadrupèdes, ce sont les oiseaux qui ont le plus de cerveau. Les poissons ont la tête grosse, mais elle est vide de sens, comme celle de bien des hommes. Ils n'ont point de corps calleux et fort peu de cerveau, lequel manque aux insectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la nature, ni en conjectures, car les unes et les autres sont infinies, comme on en peut juger en lisant les seuls traités de Willis de Cerebro et de Anima Brutorum.

Je conclurai seulement ce qui s'ensuit clairement de ces incontestables observations : 1° Que plus les animaux sont farouches, moins ils ont de cerveau; 2° que ce viscère semble s'agrandir en quelque sorte, à proportion de leur docilité; 3° qu'il y a ici une singulière condition imposée

l'âme, dans les Mémoires de l'Académie des sciences (1741).

éternellement par la nature, qui est que plus on gagnera du côté de l'esprit, plus on perdra du côté de l'instinct. Lequel l'emporte de la perte ou du gain?

Ne croyez pas au reste que je veuille prétendre par là que le seul volume du cerveau suffise pour faire juger du degré de docilité des animaux; il faut que la qualité réponde encore à la quantité, et que les solides et les fluides soient dans cet équilibre convenable qui fait la santé.

Si l'imbécile ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viscère péchera par une mauvaise consistance, par trop de mollesse, par exemple [1]. Il en est de même des fous; les vices de leur cerveau ne se dérobent pas toujours à nos recherches; mais si les causes de l'imbécillité, de la folie, etc., ne sont pas sensibles, où aller chercher celles de la variété de tous

Voir : Cabanis, 1er mémoire, VI.

les esprits? Elles échappent aux yeux des lynx et des Argus. Un rien, une petite fibre, quelque chose que la plus subtile anatomie ne peut découvrir, eût fait deux sots d'Erasme et de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ses meilleurs dialogues [1].

Outre la mollesse de la moelle du cerveau dans les enfants, dans les petits chiens et dans les oiseaux, Willis a remarqué que les corps cannelés sont effacés et comme décolorés dans tous ces animaux, et que leurs stries sont aussi imparfaitement formées que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui est vrai, que l'homme a la protubérance annulaire fort grosse; et ensuite, toujours diminutivement par degrés, le singe et les

[1] Dialogues des morts. Dialogue entre Charles-Quint et Erasme. La citation est textuelle. Charles-Quint prouve à Erasme que l'homme n'a pas plus le droit de s'enorgueillir de son esprit que de sa naissance.

autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon, etc., qui ont cette partie d'un très-petit volume, ont les nates et testes fort gros.

On a beau être discret et réservé sur les conséquences qu'on peut tirer de ces observations et de tant d'autres sur l'espèce d'inconstance des vaisseaux et des nerfs, etc. : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la nature. Elles prouvent du moins la nécessité d'une bonne et abondante organisation, puisque, dans tout le règne animal, l'âme se raffermissant avec le corps, acquiert de la sagacité à mesure qu'il prend des forces.

Arrêtons-nous à contempler la différente docilité des animaux. Sans doute, l'analogie la mieux entendue conduit l'esprit à croire que les causes dont nous avons fait mention, produisent toute la diversité qui se trouve entre eux et nous, quoiqu'il faille avouer que

notre faible entendement, borné aux observations les plus grossières, ue puisse voir les liens qui règnent entre la cause et les effets. C'est une espèce d'*harmonie* que les philosophes ne connaîtront jamais.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler et à chanter; ils retiennent des airs et prennent tous les tons aussi exactement qu'un musicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'esprit, tels que le singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, si ce n'est par un vice des organes de la parole?

Mais ce vice est-il tellement de conformation qu'on n'y puisse apporter aucun remède? En un mot, serait-il absolument impossible d'apprendre une langue à cet animal? Je ne le crois pas.

Je prendrais le grand singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hasard nous eût fait découvrir quelque autre espèce plus semblable à la nôtre, car rien ne ré-

pugne qu'il y en ait dans des régions qui nous sont inconnues. Cet animal nous ressemble si fort, que les naturalistes l'ont appelé homme sauvage ou homme des bois. Je le prendrais aux mêmes conditions des écoliers d'Amman [1]; c'est-à-dire que je voudrais qu'il ne fût ni trop jeune ni trop vieux, car ceux qu'on nous apporte en Europe sont communément trop âgés. Je choisirais celui qui aurait la physionomie la plus spirituelle, et qui tiendrait le mieux dans mille petites opérations ce qu'elle m'aurait promis [2]. Enfin, ne me trouvant pas digne

[1] Amman (Jean-Conrad), médecin suisse, né en 1669, à Schaffouse, mort en 1724, en Hollande, enseignait à parler aux sourds de naissance. Il écrivit deux traités sur son art : Surdus loquens (Harlem, 1692; in-8°) et De loquelâ (Amsterdan, 1700; in-8°; et Leyde, 1740).

[2] Celui, par exemple, dont parle M. Flourens dans son traité De l'instinct et de l'intelligence des animaux :

« Il savait très bien prendre la clef de la chambre, l'enfoncer dans la serrure, ouvrir la porte. On mettait quelque-

d'être son gouverneur, je le mettrais à l'école de l'excellent maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le livre d'Amman, et par tous ceux [1] qui ont traduit sa méthode, tous les prodiges qu'il a su opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles, et en combien peu de temps

fois cette clef sur la cheminée, il grimpait alors sur la cheminée au moyen d'une corde suspendue au plancher et qui lui servait ordinairement pour se balancer. On fit un nœud à cette corde pour la rendre plus courte ; il défit ce nœud. Je fus, un jour, le visiter avec un illustre vieillard, observateur fin et profond. Un costume un peu singulier, une démarche lente et débile, un corps voûté, fixèrent, dès notre arrivée, l'attention du jeune animal. Il se prêta, avec complaisance, à tout ce qu'on exigea de lui, l'œil toujours attaché sur l'objet de sa curiosité. Nous allions nous retirer, lorsqu'il s'approcha de son nouveau visiteur, prit, avec douceur et malice, le bâton qu'il tenait à la main, et feignant de s'appuyer dessus, courbant son dos, ralentissant son pas, il fit ainsi le tour de la pièce où nous étions, imitant la pose et la marche de mon vieil ami. Il rapporta ensuite le bâton de lui-même, et nous le quittâmes, convaincus que lui aussi savait observer. »

[1] L'auteur de l'Histoire naturelle de l'âme (La Mettrie), etc. Note de La Mettrie. — On trouvera dans l'Histoire de l'âme une exposition étendue du système d'Amman.

enfin il leur a appris à entendre, parler, lire et écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair et soient plus intelligents que s'il ne l'était pas, par la raison que la perte d'un membre ou d'un sens peut augmenter la force ou la pénétration d'un autre : mais le singe voit et entend; il comprend ce qu'il entend et ce qu'il voit : il conçoit si parfaitement les signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des singes serait-elle impossible? Pourquoi ne pourrait-il enfin, à force de soins, imiter à l'exemple des sourds, les mouvements nécessaires pour prononcer? Je n'ose décider si les organes de la parole du singe ne peuvent, quoiqu'on fasse, rien articuler; mais cette impossibilité absolue me surprendrait, à cause de la grande analogie du singe et de l'homme, et qu'il n'est point d'animal connu jusqu'à présent dont le dedans et le dehors

lui ressemblent d'une manière si frappante. M. Locke, qui certainement n'a jamais été suspect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'histoire que le chevalier Temple fait dans ses Mémoires [1], d'un perroquet qui répondait à propos et avait appris, comme nous, à avoir une espèce de conversation suivie. Je sais qu'on s'est moqué [2] de ce grand métaphysicien; mais qui aurait annoncé à l'univers qu'il y a des générations qui se font sans œufs et sans femmes, aurait-il trouvé beaucoup de partisans? Cependant M. Trembley en a découvert qui se font sans accouplement et par la seule section [3]. Amman n'eut-il pas aussi passé pour un fou s'il se fût vanté, avant d'en faire l'heureuse expérience, d'instruire, et en aussi peu de temps, des écoliers tels que les siens? Ce

[1] Voir : Pièces justificatives, II.
[2] L'auteur de l'Histoire de l'Âme.
[3] Trembley, un des fondateurs de la science micrographique, venait de faire paraître son Mémoire sur les polypes d'eau douce (1744).

pendant ses succès ont étonné l'univers, et comme l'auteur de l'Histoire des Polypes, il a passé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à son génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré sur qui doit les siens au hasard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des règnes et de lui donner des perfections qu'il n'avait pas, doit être mis au-dessus d'un faiseur oisif de systèmes frivoles ou d'un auteur laborieux de stériles découvertes. Celles d'Amman sont bien d'un autre prix ; il a tiré les hommes de l'instinct auquel ils semblaient condamnés ; il leur a donné des idées, de l'esprit, une âme en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir !

Ne bornons point les ressources de la nature ; elles sont infinies, surtout aidées d'un grand art.

La même mécanique, qui ouvre le canal d'Eustachi dans les sourds, ne pourrait-il le déboucher dans les singes ? Une heureuse

envie d'imiter la prononciation du maître ne pourrait-elle mettre en liberté les organes de la parole dans des animaux qui imitent tant d'autres signes avec tant d'adresse et d'intelligence? Non-seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante qui décide mon projet impossible et ridicule, mais la similitude de la structure[1] et des opérations du singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçait parfaitement cet animal, qu'on ne vînt enfin à bout de lui apprendre à prononcer et par conséquent à savoir une langue. Alors ce ne serait plus ni un homme sauvage, ni un homme manqué : ce serait un homme parfait, un petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous-mêmes, pour penser et profiter de son éducation.

[1] M. Gratiolet, tout en en tirant des conclusions différentes, a constaté scientifiquement cette analogie entre l'homme et le singe dans sa première conférence à la Sorbonne. « Les différences, dit-il, portent sur des points secondaires. »

Des animaux à l'homme, la transition n'est pas violente; les vrais philosophes en conviendront. Qu'était l'homme, avant l'invention des mots et la connaissance des langues? Un animal de son espèce qui, avec beaucoup moins d'instinct naturel que les autres, dont alors il ne se croyait pas roi, n'était distingué du singe et des autres animaux que comme le singe l'est lui-même; je veux dire par une physionomie qui annonçait plus de discernement. Réduit à la seule connaissance intuitive des leibniziens, il ne voyait que des figures et des couleurs, sans pouvoir rien distinguer entre elles; vieux comme jeune, enfant à tout âge, il bégayait ses sensations et ses besoins, comme un chien affamé ou ennuyé du repos demande à manger ou à se promener.

Les mots, les langues, les lois, les sciences, les beaux arts sont venus; et par eux enfin, le diamant brut de notre esprit a été poli. On a dressé un homme comme un animal;

on est devenu auteur comme porte-faix. Un géomètre a appris à faire les démonstrations et les calculs les plus difficiles, comme un singe à ôter ou mettre son petit chapeau et à monter sur son chien docile. Tout s'est fait par des signes; chaque espèce a compris ce qu'elle a pu comprendre : et c'est de cette manière que les hommes ont acquis la connaissance symbolique, ainsi nommée encore par nos philosophes d'Allemagne.

Rien de si simple, comme on voit, que la mécanique de notre éducation ! Tout se réduit à des sons ou à des mots, qui de la bouche de l'un, passent par l'oreille de l'autre dans le cerveau, qui reçoit en même temps par les yeux la figure des corps dont ces mots sont les signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier? Qui a été le premier précepteur du genre humain? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organisation? Je n'en sais rien; le nom de ces heureux et premiers

génies a été perdu dans la nuit des temps. Mais l'art est le fils de la nature; elle a dû longtemps le précéder.

On doit croire que les hommes les mieux organisés, ceux pour qui la nature aura épuisé ses bienfaits, auront instruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles sensations, être frappés de tous ces beaux objets divers qui forment le ravissant spectacle de la nature, sans se trouver dans le cas de ce sourd de Chartres [1] dont le grand Fontenelle nous a le premier donné l'histoire, lorsqu'il entendit pour la première fois, à quarante ans, le bruit étonnant des cloches.

De là serait-il absurde de croire que ces premiers mortels essayèrent, à la manière de ce sourd ou à celle des animaux et des muets (autre espèce d'animaux), d'exprimer leurs nouveaux sentiments par des mouve-

[1] Voir : Pièces justificatives, III.

ments dépendants de l'économie de leur imagination, et conséquemment ensuite par des sons spontanés propres à chaque animal, expression naturelle de leur surprise, de leur joie, de leurs transports ou de leurs besoins? Car sans doute ceux que la nature a doués d'un sentiment plus exquis ont eu aussi plus de facilité pour l'exprimer.

Voilà comme je conçois que les hommes ont employé leur sentiment ou leur instinct pour avoir de l'esprit, et enfin leur esprit pour avoir des connaissances. Voilà par quels moyens, autant que je peux les saisir, on s'est rempli le cerveau des idées, pour la réception desquelles la nature l'avait formé. On s'est aidé l'un par l'autre; et les plus petits commencements s'agrandissant peu à peu, toutes les choses de l'univers ont été aussi facilement distinguées qu'un cercle.

Comme une corde de violon ou une touche de clavecin frémit et rend un son, les cordes du cerveau frappées par les

rayons sonores, ont été excitées à rendre ou à redire les mots qui les touchaient. Mais comme telle est la construction de ce viscère, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'optique ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images et leurs différences : de même, lorsque les signes de ces différences ont été marqués ou gravés dans le cerveau, l'âme en a nécessairement examiné les rapports, examen qui lui était impossible, sans la découverte des signes ou l'invention des langues. Dans ces temps où l'univers était presque muet, l'âme était à l'égard de tous les objets comme un homme qui, sans avoir aucune idée des proportions, regarderait un tableau ou une pièce de sculpture; il n'y pourrait rien distinguer; ou comme un petit enfant (car alors l'âme était dans son enfance) qui, tenant dans sa main un certain nombre de petits brins de paille ou de bois, les voit en général, d'une vue

vague et superficielle, sans pouvoir les compter ni les distinguer. Mais qu'on mette une espèce de pavillon ou d'étendart à cette pièce de bois par exemple qu'on appelle mât, qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu se nombre par le signe 1 et le second par le signe ou chiffre 2, alors cet enfant pourra les compter, et ainsi de suite il apprendra toute l'arithmétique. Dès qu'une figure lui paraîtra égale à une autre par son signe numératif, il conclura sans peine que ce sont deux corps différents; que 1 et 1 font 2, que 2 et 2 font 4[1], etc.

C'est cette similitude réelle ou apparente des figures, qui est la base fondamentale de toutes les vérités et de toutes nos connaissances, parmi lesquelles il est évident que celles dont les signes sont moins simples et

[1] Il y a encore aujourd'hui des peuples qui, faute d'un plus grand nombre de signes, ne peuvent compter que jusqu'à 20. Note de la Mettrie.

moins sensibles, sont plus difficiles à apprendre que les autres, en ce qu'elles demandent plus de génie pour embrasser et combiner cette immense quantité de mots par lesquels les sciences dont je parle expriment les vérités de leur ressort : tandis que les sciences qui s'annoncent par des chiffres ou autres petits signes, s'apprennent facilement ; et c'est sans doute cette facilité qui a fait la fortune des calculs algébriques, plus encore que leur évidence.

Tout ce savoir dont le vent enfle le ballon du cerveau de nos pédants orgueilleux, n'est donc qu'un vaste amas de mots et de figures, qui forment dans la tête toutes les traces par lesquelles nous distinguons et nous nous rappelons les objets. Toutes nos idées se réveillent, comme un jardinier qui connaît les plantes se souvient de toutes leurs phrases à leur aspect. Ces mots et les figures qui sont désignées par eux, sont tellement liés ensemble dans le cerveau, qu'il est assez rare

qu'on imagine une chose sans le nom ou le signe qui lui est attaché.

Je me sers toujours du mot imaginer, parce que je crois que tout s'imagine, et que toutes les parties de l'âme peuvent être justement réduites à la seule imagination [1] qui les forme toutes; et qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire, ne sont que des parties de l'âme nullement absolues, mais de véritables modifications de cette espèce de toile médullaire, sur laquelle les objets peints dans l'œil sont renvoyés comme d'une lanterne magique.

Mais si tel est ce merveilleux et incompréhensible résultat de l'organisation du cerveau, si tout se conçoit par l'imagination, si tout s'explique par elle, pourquoi diviser le principe sensitif qui pense dans l'homme? N'est-ce pas une contradiction manifeste

[1] « L'imagination est la faculté dominante de l'homme. » Cabanis, 2e mémoire.

dans les partisans de la simplicité de l'esprit? Car une chose qu'on divise ne peut plus être, sans absurdité, regardée comme indivisible. Voilà où conduit l'abus des langues et l'usage de ces grands mots, spiritualité, immatérialité, etc., placés à tout hasard, sans être entendus, même par des gens d'esprit.

Rien de plus facile que de prouver un système fondé comme celui-ci, sur le sentiment intime et l'expérience propre de chaque individu. L'imagination ou cette partie fantastique du cerveau, dont la nature nous est aussi inconnue que sa manière d'agir, est-elle naturellement petite ou faible? elle aura à peine la force de comparer l'analogie ou la ressemblance de ses idées; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle ou ce qui l'affectera le plus vivement; et encore de quelle manière! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule aperçoit, que c'est elle qui se représente tous les objets, avec les

mots et les figures qui les caractérisent; et qu'ainsi c'est elle encore une fois qui est l'âme, puisqu'elle en fait tous les rôles. Par elle, par son pinceau flatteur, le froid squelette de la raison prend des chairs vives et vermeilles; par elle, les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux le piquant attrait de la volupté; elle la fait germer dans le cabinet du philosophe et du pédant poudreux; elle forme enfin les savants comme les orateurs et les poëtes. Sottement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des grâces et des beaux arts, elle ne peint pas seulement la nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourrait-elle si bien sentir les

beautés des tableaux qui lui sont tracés sans en découvrir les rapports? Non; comme elle ne peut se replier sur les plaisirs des sens sans en goûter toute la perfection ou la volupté, elle ne peut réfléchir sur ce qu'elle a mécaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination ou le plus maigre génie, plus il prend pour ainsi dire d'embonpoint; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuste, vaste et capable de penser. La meilleure organisation a besoin de cet exercice.

L'organisation est le premier mérite de l'homme; c'est en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités estimables celles qu'on tient de la nature, mais seulement les talents qui s'acquièrent à force de réflexions et d'industrie : car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la science et la vertu, si ce n'est d'une disposition qui nous rend propres à devenir ha-

biles, savants et vertueux? Et d'où nous vient encore cette disposition, si ce n'est de la nature? Nous n'avons de qualités estimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous sommes. Pourquoi donc n'estimerais-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquises et comme d'emprunt? Quel que soit le mérite, de quelque endroit qu'il naisse, il est digne d'estime; il ne s'agit que de savoir la mesurer. L'esprit, la beauté, les richesses, la noblesse, quoique enfants du hasard, ont tous leur prix, comme l'adresse, le savoir, la vertu, etc. Ceux que la nature a comblés de ses dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refusés; mais ils peuvent sentir leur supériorité sans orgueil et en connaisseurs. Une belle femme serait aussi ridicule de se trouver laide, qu'un homme d'esprit de se croire un sot. Une modestie outrée (défaut rare la vérité) est une sorte d'ingratitude envers

la nature. Une honnête fierté, au contraire, est la marque d'une âme belle et grande, que décèlent des traits mâles, moulés comme par le sentiment.

Si l'organisation est un mérite, et le premier mérite, et la source de tous les autres, l'instruction est le second. Le cerveau le mieux construit, sans elle, le serait en pure perte ; comme, sans l'usage du monde, l'homme le mieux fait ne serait qu'un paysan grossier. Mais aussi quel serait le fruit de la plus excellente école, sans une matrice parfaitement ouverte à l'entrée ou à la conception des idées? Il est aussi impossible de donner une seule idée à un homme privé de tous les sens, que de faire un enfant à une femme à laquelle la nature aurait poussé la distraction jusqu'à oublier de faire une vulve, comme je l'ai vu dans une qui n'avait ni fente, ni vagin, ni matrice [1], et qui, pour

[1] On trouvera des détails sur cette observation dans

cette raison, fut démariée après dix ans de mariage.

Mais si le cerveau est à la fois bien organisé et bien instruit, c'est une terre féconde parfaitement ensemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu : ou (pour quitter le style figuré souvent nécessaire pour mieux exprimer ce qu'on sent et donner des grâces à la vérité même) l'imagination élevée par l'art à la belle et rare dignité de génie, saisit exactement tous lés rapports des idées qu'elle a conçues, embrasse avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conséquences, lesquelles ne sont encore que de nouveaux rapports enfantés par la comparaison des premiers, auxquels l'âme trouve une parfaite ressemblance. Tel est, selon moi, la génération de l'esprit. Je dis trouve, comme j'ai donné ci-devant l'épi-

un autre ouvrage de notre auteur : Système d'Epicure, XIV.

thète d'apparente à la similitude des objets : non que je pense que nos sens soient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le P. Malebranche, ou que nos yeux, naturellement un peu ivres, ne voient pas les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, quoique les microscopes nous le prouvent tous les jours, mais pour n'avoir aucune dispute avec les pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'est distingué.

Je dis de la vérité en général ce que M. de Fontenelle dit de certaines en particulier : qu'il faut la sacrifier aux agréments de la société. Il est de la douceur de mon caractère d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiser la conversation. Les cartésiens viendraient ici vainement à la charge avec leurs idées innées; je ne me donnerais certainement pas le quart de la peine qu'a prise M. Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité, en effet, de faire à un gros livre, pour prouver une doctrine

qui était érigée en axiome, il y a trois mille ans?

Suivant les principes que nous avons posés et que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé comme ayant le plus d'esprit ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; et encore une fois, c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différents mots ou différents sons, auxquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

La plus belle, la plus grande ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux sciences comme aux arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'art des Aristote ou des Descartes, que dans celui des Euripide ou des Sophocle; et si la nature s'est mise en plus grands frais pour faire Newton que pour former Corneille (ce dont je doute fort), il est certain que c'est la seule imagination, diversement

appliquée, qui a fait leur différent triomphe et leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement avec beaucoup d'imagination, cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elle-même avec attention; plus profondément pénétrée des traces ou des images, que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clé ou mère des sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guère permis que de parcourir et d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par le tourbillon du sang et des esprits; une onde fait une trace, effacée par celle qui suit; l'âme

court après, souvent en vain : il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas assez vite saisi et fixé : et c'est ainsi que l'imagination, véritable image du temps, se détruit et se renouvelle sans cesse.

Tel est le chaos et la succession continuelle et rapide de nos idées; elles se chassent comme un flot pousse l'autre, de sorte que si l'imagination n'emploie, pour ainsi dire, une partie de ses muscles, pour être comme en équilibre sur les cordes du cerveau, pour se soutenir quelque temps sur un objet qui va fuir et s'empêcher de tomber sur un autre qu'il n'est pas encore temps de contempler, jamais elle ne sera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura senti de même; elle formera les orateurs, les musiciens, les peintres, les poëtes, et jamais un seul philosophe. Au contraire, si dès l'enfance on accoutume l'imagination à se brider elle-même, à ne point se laisser emporter à sa propre impé-

tuosité, qui ne fait que de brillants enthousiastes, à arrêter, contenir ses idées, à les retourner dans tous les sens pour voir toutes les faces d'un objet, alors l'imagination, prompte à juger, embrassera par le raisonnement la plus grande sphère d'objets, et sa vivacité, toujours de si bon augure dans les enfants, et qu'il ne s'agit que de régler par l'étude et l'exercice, ne sera plus qu'une pénétration clairvoyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les sciences.

Tels sont les simples fondements sur lesquels a été bâti l'édifice de la logique. La nature les avait jetés pour tout le genre humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abusé.

Malgré toutes ces prérogatives de l'homme sur les animaux, c'est lui faire honneur que de le ranger dans la même classe. Il est vrai que jusqu'à un certain âge, il est plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'instinct en naissant.

Quel est l'animal qui mourrait de faim au milieu d'une rivière de lait? L'homme seul. Semblable à ce vieux enfant dont un moderne parle d'après Arnobe[1], il ne connaît ni les aliments qui lui sont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour savoir quel est le nouveau phénomène qu'il aperçoit; c'est à ses dépens qu'il en connaîtra le danger, mais il n'y sera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal sur le bord d'un précipice : lui seul y tombera; il se noie où l'autre se sauve à la nage. A quatorze ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaisirs qui l'attendent dans la reproduction de son espèce; déjà adolescent, il ne sait pas trop comment s'y prendre dans un

[1] Voir : Pièces justificatives, IV.

jeu que la nature apprend si vite aux animaux : il se cache, comme s'il était honteux d'avoir du plaisir et d'être fait pour être heureux, tandis que les animaux se font gloire d'être cyniques. Sans éducation, ils sont sans préjugés. Mais voyons encore ce chien et cet enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne sait à quel saint se vouer; le chien, mieux servi par son odorat que l'autre par sa raison, l'aura bientôt retrouvé.

La nature nous avait donc faits pour être au-dessous des animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'éducation, qui seule nous tire du niveau et nous élève enfin au-dessus d'eux. Mais accordera-t-on la même distinction aux sourds, aux aveugles-nés, aux imbéciles, aux fous, aux hommes sauvages ou qui ont été élevés dans les bois avec les bêtes; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces bêtes, à

figure humaine, qui ne montrent que l'instinct le plus grossier? Non, tous ces hommes, de corps et non d'esprit, ne méritent pas une classe particulière.

Nous n'avons pas dessein de nous dissimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la distinction primitive de l'homme et des animaux, contre notre sentiment. Il y a, dit-on, dans l'homme, une loi naturelle, une connaissance du bien et du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des animaux [1].

Mais cette objection, ou plutôt cette assertion, est-elle fondée sur l'expérience, sans laquelle un philosophe peut tout rejeter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'homme seul a été éclairé d'un rayon refusé à tous les autres animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connaître

[1] Luzac s'appuie en effet sur cet argument dans sa contre-partie de l'*Homme machine*.

par elle ce qui se passe en eux, et même dans les hommes, que ne pas sentir ce qui affecte l'intérieur de notre être. Nous savons que nous pensons et que nous avons des remords; un sentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce sentiment qui est dans nous est insuffisant : c'est pourquoi il en faut croire les autres hommes sur leur parole ou sur les signes sensibles et extérieurs que nous avons remarqués en nous-mêmes, lorsque nous éprouvions la même conscience et les mêmes tourments.

Mais pour décider si les animaux qui ne parlent point ont reçu la loi naturelle, il faut s'en rapporter conséquemment à ces signes dont je viens de parler, supposé qu'ils existent. Les faits semblent le prouver. Le chien qui a mordu son maître qui l'agaçait a paru s'en repentir le moment suivant; on l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, et s'avouer coupable par un air rampant et humilié.

L'histoire nous offre un exemple célèbre d'un lion [1] qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur. Qu'il serait à souhaiter que l'homme même montrât toujours la même reconnaissance pour les bienfaits et le même respect pour l'humanité! On n'aurait plus à craindre les ingrats, ni ces guerres qui sont le fléau du genre humain et les vrais bourreaux de la loi naturelle.

Mais un être à qui la nature a donné un instinct si précoce, si éclairé, qui juge, combine, raisonne et délibère autant que s'étend et lui permet la sphère de son activité; un être qui s'attache par les bienfaits, qui se détache par les mauvais traitements et va essayer un meilleur maître; un être d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les

[1] La Morale en action, après Aulu-Gelle, a popularisé cette légende du lion d'Androclès.

mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes douleurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination et la délicatesse des nerfs; un tel être enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il sent ses torts et les nôtres, qu'il connaît le bien et le mal, et en un mot a conscience de ce qu'il fait[1] ? Son âme qui marque comme la nôtre les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertements, serait-elle sans aucune répugnance à la vue de son semblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoyablement mis en pièces? Cela posé, le don précieux dont il s'agit n'aurait point été refusé aux animaux; car puisqu'ils nous offrent des signes évidents de

[1] « Les animaux ont la conscience de leur existence actuelle et ils n'ont pas la pensée : mais qu'est-ce que la conscience de l'existence sans le discernement, la connaissance et par conséquent la pensée de l'existence? Peut-il y avoir conscience sans connaissance, et connaissance sans pensée? » M. Flourens.

leur repentir comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'absurde à penser que ces êtres, des machines presque aussi parfaites que nous, soient, comme nous, faites pour penser et pour sentir la nature?

Qu'on ne m'objecte point que les animaux sont pour la plupart des êtres féroces qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font; car tous les hommes distinguent-ils mieux les vices et les vertus? Il est dans notre espèce de la férocité comme dans la leur. Les hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en sont pas si tourmentés que ceux qui la transgressent pour la première fois et que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des animaux comme des hommes; les uns et les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, et ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres animaux semblables, et d'aliments

doux, sera ennemi du sang et du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir versé; avec cette différence peut-être que, comme chez eux, tout est immolé aux besoins, aux plaisirs et aux commodités de la vie dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse et peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs.

Mais je veux pour un moment supposer que je me trompe, et qu'il n'est pas juste que presque tout l'univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurais seul raison; j'accorde que les animaux, même les plus excellents, ne connaissent pas la distinction du bien et du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus; que ce lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres,

ne se souvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet homme qui fut livré à sa furie dans un spectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres et les ours; tandis que nos compatriotes se battent, Suisses contre Suisses, frères contre frères, se reconnaissent, s'enchaînent ou se tuent sans remords, parce qu'un prince paye leurs meurtres : je suppose enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux animaux, quelles en seront les conséquences ? L'homme n'est pas pétri d'un limon plus précieux [1]; la nature n'a employé qu'une seule et même pâte dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'animal ne se re-

[1] « C'est par la vanité de cette même imagination que l'homme s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble. » Montaigne, Apologie de Raymond Sebond.

pent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'homme soit dans le même cas : moyennant quoi adieu la loi naturelle et tous ces beaux traités qu'on a publiés sur elle! Tout le règne animal en serait généralement dépourvu. Mais, réciproquement, si l'homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne sont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il est facile de distinguer ce qui est vice ou vertu, par l'unique plaisir ou la propre répugnance qui en sont comme les effets naturels; il s'ensuit que les animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation pour égaler les hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, et qu'ainsi il n'est point d'âme

ou de substance sensitive, sans remords. La réflexion suivante va fortifier celle-ci.

On ne peut détruire la loi naturelle. L'empreinte en est si forte dans tous les animaux, que je ne doute nullement que les plus sauvages et les plus féroces n'aient quelques moments de repentir. Je crois que la fille sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de son crime, s'il est vrai qu'elle ait mangé sa sœur[1]. Je pense la même chose de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament : de Gaston d'Orléans qui ne pouvait s'empêcher de voler; de certaine femme qui fut sujette au même vice dans la grossesse

[1] « On parlait beaucoup à Paris, en 1745, d'une fille sauvage qui avait mangé sa sœur, et qui était alors au couvent, à Châlons-en-Champagne. Mgr le maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'histoire de cette fille. Mais elles sont plus curieuses que nécessaires pour comprendre ce qu'il y a de plus surprenant dans tous ces faits. » — **Histoire de l'Âme.**

et dont ses enfants héritèrent; de celle qui dans le même état mangea son mari; de cette autre qui égorgeait les enfants, salait leur corps, et en mangeait tous les jours comme du petit salé; de cette fille de voleur anthropophage, qui la devint à douze ans, quoique, ayant perdu père et mère à l'âge de un an, elle eût été élevée par d'honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis, et qui prouvent tous qu'il est mille vices et vertus héréditaires, qui passent des parents aux enfants, comme ceux de la nourrice à ceux qu'elle allaite. Je dis donc et j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La boulimie, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment; c'est une manie d'estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenues à elle-mêmes, et comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre

qu'elles ont commis dans ce qu'elles avaient de plus cher ! quelle punition d'un mal involontaire auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu aucune conscience ! cependant ce n'est point assez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée et brulée, l'autre enterrée vive. Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société. Mais il serait sans doute à souhaiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellents médecins [1]. Eux seuls pourraient distinguer le criminel innocent du coupable. Si la raison est esclave d'un sens

[1] Les faits amassés ci-dessus n'ont pas cessé d'avoir leurs analogues : on ferait tout un volume de ces crimes, petits ou grands, suite évidente des aberrations de l'intelligence et inexplicables autrement que par la folie. C'est le mérite de notre siècle d'avoir fait, suivant le vœu de La Mettrie, la part de plus en plus large à l'intervention du médecin dans toutes les causes où l'intégrité de la raison est douteuse. — Voir, entre autres livres excellents parus dans ces derniers temps, à ce propos : la Folie devant les tribunaux, par le docteur Legrand du Saulle ; et la Folie lucide, de M. Trélat

dépravé ou en fureur, comment peut-elle le gouverner?

Mais si le crime porte avec soi sa propre punition plus ou moins cruelle; si la plus longue et la plus barbare habitude ne peut tout à fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains; s'ils sont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effrayer l'imagination des esprits faibles par un enfer, par des spectres et des précipices de feu moins réels encore que ceux de Pascal [1]? Qu'est-il besoin de recourir à des

1 « Dans un cercle, ou à table, il lui fallait toujours un rempart de chaises ou quelqu'un dans son voisinage, du côté gauche, pour l'empêcher de voir des abîmes épouvantables dans lesquels il craignait quelquefois de tomber, quelque connaissance qu'il eût de ces illusions. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une singulière circulation dans un lobe du cerveau! Grand homme d'un côté, il était à moitié fou de l'autre. La folie et la sagesse avaient chacune leur département, ou leur lobe, séparé par la faux. De quel côté tenait-il si fort à MM. de Port-Royal? J'ai lu ce fait dans un extrait du Traité du vertige de M. de la Mettrie *. » — Note de La Mettrie.

* Nous n'avons trouvé qu'un mot à ce propos dans le

fables, comme un pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas assez punis par leur propre conscience, qui est leur premier bourreau? Ce n'est pas que je veuille dire que tous les criminels soient injustement punis; je prétends seulement que ceux dont la volonté est dépravée et la conscience éteinte, le sont assez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'ose encore le dire, dont la nature aurait dû en ce cas, ce me semble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale nécessité.

Les criminels, les méchants, les ingrats, ceux enfin qui ne sentent pas la nature, tyrans malheureux et indignes du jour, ont beau se faire un cruel plaisir de leur barbarie, il est des moments calmes et de ré-

Traité du vertige et dans l'Histoire de l'âme. La question n'a été étudiée sérieusement que de notre temps. — Lire le travail de M. Lélut sur l'Amulette de Pascal.

flexion où la conscience vengeresse s'élève, dépose contre eux, et les condamne à être presque sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les hommes est tourmenté par lui-même ; et les maux qu'il sentira seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnaître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant et généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être savants ; c'est peut-être par une espèce d'abus de nos facultés organiques que nous le sommes devenus, et cela à la charge de l'État, qui nourrit une multitude de fainéants que la vanité a décorés du nom de philosophes. La nature nous a tous créés

uniquement pour être heureux [1]; oui, tous, depuis le ver qui rampe jusqu'à l'aigle qui se perd dans la nue. C'est pourquoi elle a donné à tous les animaux quelque portion de la loi naturelle, portion plus ou moins exquise selon que le comportent les organes bien conditionnés de chaque animal.

A présent, comment définirons-nous la loi naturelle? C'est un sentiment qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fît. Oserais-je ajouter à cette idée commune qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espèce de crainte ou de frayeur, aussi

[1] La croyance en un but déterminé de la nature, dans la création des êtres, était générale au dix-huitième siècle. Elle s'est prolongée jusqu'à nos jours, surtout par l'influence des réformateurs socialistes de toutes les écoles. La nature mieux étudiée doit être considérée comme passive dans la création. Lui assigner un but avec le moyen de l'atteindre, c'est l'animer et rentrer par une voie détournée dans les anciens errements qui font de l'homme une émanation d'un autre être dont il dépend.

salutaire à l'espèce qu'à l'individu ; car peut-être ne respectons-nous la bourse et la vie des autres, que pour nous conserver nos biens, notre honneur et nous-mêmes ; semblables à ces Ixions du christianisme qui n'aiment Dieu et n'embrassent tant de chimériques vertus que parce qu'ils craignent l'enfer.

Vous voyez que la loi naturelle n'est qu'un sentiment intime qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi lesquels on compte la pensée. Par conséquent, elle ne suppose évidemment ni éducation, ni révélation, ni législateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les lois civiles, à la manière ridicule des théologiens.

Les armes du fanatisme peuvent détruire ceux qui soutiennent ces vérités ; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un être suprême ; il me semble,

au contraire, que le plus grand degré de probabilité est pour elle : mais comme cette existence ne prouve pas plus la nécessité d'un culte que toute autre, c'est une vérité théorique qui n'est guère d'usage dans la pratique ; de sorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences que la religion ne suppose pas l'exacte probité, les mêmes raisons autorisent à penser que l'athéisme ne l'exclut pas[1].

Qui sait d'ailleurs si la raison de l'existence de l'homme ne serait pas son existence même? Peut-être a-t-il été jeté au hasard sur un point de la surface de la terre sans qu'on puisse savoir ni comment, ni

[1] Il est bon à ce propos de reprendre Bayle, *Pensées sur la comète*, et de relire entre autres chapitres ceux où ce pyrrhonien de tant de sens démontre que « l'athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs, » et que « l'homme n'agit pas d'après ses principes. » On pourra y joindre d'Holbach, *Système de la nature*, chapitre : « l'athéisme est-il compatible avec la morale? »

pourquoi ; mais seulement qu'il doit vivre et mourir, semblable à ces champignons qui paraissent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les fossés et couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne sommes pas faits pour en avoir la moindre idée ; il nous est absolument impossible de remonter à l'origine des choses. Il est égal d'ailleurs pour notre repos que la matière soit éternelle ou qu'elle ait été créée, qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant se tourmenter pour ce qu'il est impossible de connaître et ce qui ne nous rendrait pas plus heureux quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit-on, lisez tous les ouvrages des Fénelon, des Nieuwentyt, des Abadie, des Derham, des Raïs, etc., eh bien ! que m'apprendront-ils ? ou plutôt que m'ont-ils appris ? ce ne sont que d'ennuyeuses répétitions d'écrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre

qu'un verbiage plus propre à fortifier qu'à saper les fondements de l'athéisme. Le volume des preuves qu'on tire du spectacle de la nature ne leur donne pas plus de force. La structure seule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, une observation de Malpighi, prouve tout, et sans doute beaucoup mieux que Descartes et Malebranche, ou tout le reste ne prouve rien. Les déistes et les chrétiens même devraient donc se contenter de faire observer que dans tout le règne animal, les mêmes vues sont exécutées par une infinité de divers moyens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes armes pourrait-on terrasser les athées? Il est vrai que si ma raison ne me trompe pas, l'homme et tout l'univers semblent avoir été destinés à cette unité de vues. Le soleil, l'air, l'eau, l'organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil comme dans un miroir qui présente fidèlement à l'imagination les objets qui y

sont peints, suivant les lois qu'exige cette infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille, nous trouvons partout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'homme, des animaux, des oiseaux, des poissons, produise différents usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites, qu'elles tendent également au seul et même but, qui est d'entendre. Le hasard, demande le déiste, serait-il donc assez grand géomètre pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'animal pour de futurs usages : le papillon dans la chenille, l'homme dans le ver spermatique, un polype entier dans chacune de ses parties, la valvule du trou ovale, le poumon dans le fœtus, les dents dans leurs alvéoles, les os dans leurs fluides, qui s'en détachent et se durcissent d'une manière

incompréhensible. Et comme les partisans de ce système, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne se lassent jamais d'accumuler preuves sur preuves, ils veulent profiter de tout et de la faiblesse même de l'esprit en certains cas. Voyez, disent-ils, les Spinosa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindin, apôtres qui font plus d'honneur que de tort au déisme ! la durée de la santé de ces derniers a été la mesure de leur incrédulité : et il est rare, en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'athéisme dès que les passions se sont affaiblies avec le corps qui en est l'instrument [1].

[1] On n'a pas manqué d'user du même procédé avec La Mettrie. L'abbé Sabatier (de Castres) prétend qu'à ses derniers moments il a « rétracté publiquement ses erreurs. » Un témoin oculaire, Desormes (Lettre au rédacteur de l'Année littéraire, 1753), rétablit la vérité qui était en même temps la vraisemblance. « La Mettrie, dit-il, est sorti du monde à peu près comme un acteur quitte le théâtre, sans autre regret que celui de perdre le plaisir d'y briller. »

Voltaire qui revient plusieurs fois sur cette fin, écrit:

« Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'i

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'existence d'un Dieu, quoique le dernier argument soit frivole, en ce que ces conversions sont courtes, l'esprit reprenant presque toujours ses anciennes opinions et se conduisant en conséquence dès qu'il a recouvré ou plutôt retrouvé ses forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le médecin Diderot dans ses Pensées philosophiques, sublime ouvrage qui ne convaincra pas un athée[1]. Que répondre,

est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte Tyrconnel de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps enflé et gros comme un tonneau a été porté, bon gré mal gré, dans l'église catholique où il est tout étonné d'être. — Lettre du 14 novembre 1751.

« Enfin il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe : « J'en suis bien aise, nous a dit le roi, pour le repos de son âme. » Nous nous sommes mis à rire et lui aussi. — Lettre du 24 décembre 1751. »

[1] La Mettrie cite souvent Diderot et toujours avec sympathie. Diderot a-t-il cru au persiflage ? Il est cruel pour La Mettrie dans son Essai sur les règnes de Claude et de Néron.

en effet, à un homme qui dit : « Nous ne « connaissons point la nature : des causes « cachées dans son sein pourraient avoir « tout produit. Voyez à votre tour le polype « de Trembley ! ne contient-il pas en soi les « causes qui donnent lieu à sa régénération ? « quelle absurdité y aurait-il donc à penser « qu'il est des causes physiques pour les- « quelles tout a été fait, et auxquelles toute « la chaîne de ce vaste univers est si néces- « sairement liée et assujettie, que rien de ce « qui arrive ne pouvait pas ne pas arriver ; « des causes dont l'ignorance absolument « invincible nous a fait recourir à un Dieu « qui n'est pas même un être de raison, « suivant certains ? Ainsi détruire le hasard, « ce n'est pas prouver l'existence d'un être « suprême, puisqu'il peut y avoir autre « chose qui ne serait ni hasard, ni Dieu, je « veux dire la nature, dont l'étude, par con- « séquent, ne peut faire que des incrédules, « comme le prouve la façon de penser de

« tous ses plus heureux scrutateurs [1]. »

Le poids de l'univers n'ébranle donc pas un véritable athée, loin de l'écraser; et tous ces indices mille et mille fois rebattus d'un créateur, indices qu'on met fort au-dessus de la façon de penser dans nos semblables, ne sont évidents, quelque loin qu'on pousse cet argument, que pour les antipyrrhoniens ou pour ceux qui ont assez de confiance dans leur raison, pour croire pouvoir juger sur certaines apparences, auxquelles, comme vous voyez, les athées peuvent en opposer d'autres peut-être aussi fortes et absolument contraires. Car si nous écoutons encore les naturalistes, ils nous diront

[1] C'est là l'idée même du Système de la nature. C'est aussi celle que beaucoup de livres de notre siècle reprennent en y adjoignant des raisons scientifiques que ne pouvait donner d'Holbach, et en en éliminant les raisons philosophiques qui ont fait aujourd'hui leur temps, parce qu'elles ont fait leur chemin et préparé les voies.—Lire : Force et matière, du docteur Büchner, entre beaucoup d'autres, moins nets et plus oublieux de leurs ancêtres.

que les mêmes causes qui, dans les mains d'un chimiste et par le hasard de divers mélanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la nature ont fait l'eau pure, qui en sert à la simple bergère; que le mouvement qui conserve le monde a pu le créer; que chaque corps a pris la place que sa nature lui a assignée; que l'air a dû entourer la terre, par la même raison que le fer et les autres métaux sont l'ouvrage de ses entrailles; que le soleil est une production aussi naturelle que celle de l'électricité; qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la terre et tous ses habitants qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pousser les grains qu'elle gâte souvent; que le miroir et l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété; que l'œil est à la vérité une espèce de trumeau dans lequel l'âme peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui sont représentés par ces corps; mais qu'il n'est pas démontré que

cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation [1], ni exprès placé dans l'orbite: qu'enfin il se pourrait bien faire que Lucrèce, le médecin Lamy et tous les épicuriens anciens et modernes, eussent raison, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il se trouve organisé et placé comme il l'est [2]; que, posées une fois, les mêmes règles de mouvement que suit la nature dans la génération et le développement des corps, il n'était pas possible que ce merveilleux organe fût organisé et placé autrement.

Tel est le pour et le contre, et l'abrégé des grandes raisons qui partageront éternelle-

[1] Lumina ne facias oculorum clara creata,
Prospicere ut possimus.
De rerum natura, l. IV, v. 823.

[2] Cetera de genere hoc inter quæcunque pretantur,
Omnia perversa præpostera sunt ratione;
Nil ideo quoniam natum est in corpore, ut uti
Possemus; sed quod natum est, id procreat usum:
Nec fuit ante videre oculorum lumina nata;
Nec dictis orare prius quam lingua creata est;
De rerum natura, l. IV, v. 830.

ment les philosophes. Je ne prends aucun parti.

Non nostrum inter vos tantas componere lites,

c'est ce que je disais à un Français de mes amis, aussi franc pyrrhonien que moi, homme de beaucoup de mérite et digne d'un meilleur sort. Il me fit à ce sujet une réponse fort singulière. « Il est vrai, me dit-il, que le pour et le contre ne doit point inquiéter l'âme d'un philosophe qui voit que rien n'est démontré avec assez de clarté pour forcer son consentement, et même que les idées indicatives qui s'offrent d'un côté sont aussitôt détruites par celles qui se montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'univers ne sera jamais heureux, à moins qu'il ne soit athée. » Voici quelles étaient les raisons de cet abominable homme. « Si l'athéisme, disait-il, était généralement répandu, toutes les branches de la religion seraient alors détruites et coupées par la racine. Plus de

guerres théologiques, plus de soldats de religion, soldats terribles! la nature infectée d'un poison sacré reprendrait ses droits et sa pureté [1]. Sourds à toute autre voix, les mortels tranquilles ne suivraient que les conseils spontanés de leur propre individu, les seuls qu'on ne méprise point impunément et qui peuvent seuls nous conduire au bonheur par les agréables sentiers de la vertu. »

Telle est la loi naturelle; quiconque en est rigide observateur, est honnête homme et mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la suit pas scrupuleu-

[1] Bayle met en action cette pensée :

* « Les historiens nous racontent qu'un ambassadeur de saint Louis vers le Soudan de Damas ayant demandé à une femme qu'il trouva dans les rues ce qu'elle prétendait faire avec le feu qu'elle portait d'une main et avec l'eau qu'elle portait de l'autre, apprit de cette femme qu'elle destinait le feu à brûler le paradis et l'eau à éteindre les flammes de l'enfer, afin que les hommes ne servissent plus la divinité pour des vues mercenaires, mais uniquement à cause de l'excellence de sa nature. » Pensées sur la comète, chap. : Si l'on peut avoir une idée d'honnêteté sans croire qu'il y ait un Dieu.

sement a beau affecter les spécieux dehors d'une autre religion, c'est un fourbe ou un hypocrite dont je me défie.

Après cela, qu'un vain peuple pense différemment, qu'il ose affirmer qu'il y va de la probité même à ne pas croire la révélation, qu'il faut, en un mot, une autre religion que celle de la nature, quelle qu'elle soit! quelle misère! quelle pitié! et la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embrassée! Nous ne briguons point ici le suffrage du vulgaire. Qui dresse dans son cœur des autels à la superstition, est né pour adorer des idoles et non pour sentir la vertu.

Mais puisque toutes les facultés de l'âme dépendent tellement de la propre organisation du cerveau et de tout le corps qu'elles ne sont visiblement que cette organisation même, voilà une machine bien éclairée! car enfin, quand l'homme seul aurait reçu en partage la loi naturelle, en serait-il moins une machine? Des roues, quelques ressorts

de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur et recevant aussi plus de sang, la même raison donnée ; que sais-je enfin ? des causes inconnues produiraient toujours cette conscience délicate si facile à blesser, ces remords qui ne sont pas plus étrangers à la matière que la pensée, et en un mot toute la différence qu'on suppose ici. L'organisation suffirait-elle donc à tout ? Oui, encore une fois ; puisque la pensée se développe visiblement avec les organes [1], pourquoi la matière dont ils sont faits ne serait-elle pas aussi susceptible de remords [2],

[1] Voir l'épigraphe traduite de Lucrèce, liv. III, v. 446.

[2] Le remords est la mémoire intempestive d'actes accomplis après un combat qui n'a pas laissé l'esprit convaincu de leur légitimité. Dès lors, ces actes doivent laisser plus de traces que les autres et reparaître à la surface plus fréquemment. Cet effet est donc tout mécanique, comme veut le prouver La Mettrie, et ne peut se présenter que chez les hommes imbus de l'idée de justice et en proportion de la prise que cette idée a sur eux.

quand une fois elle a acquis avec le temps la faculté de sentir.

L'âme n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir et se conduire, en un mot, dans le physique et dans le moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiraient que toutes les difficultés ne seraient pas encore levées, vont trouver des expériences [1] qui achèveront de les satisfaire.

[1] Les expériences qui vont suivre sont en partie explicables par l'irritabilité des muscles. Haller qui est resté dans la science comme l'auteur de cette découverte, ne l'a exposée en public qu'en 1752. Pour expliquer la connaissance que La Mettrie en pouvait avoir, il prétend que notre auteur tenait toute sa science d'un jeune Suisse « qui, sans être médecin et sans l'avoir jamais connu, avait lu ses ouvrages et vu les expériences de l'illustre M. Albi-

1. Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort, d'autant plus longtemps que l'animal est plus froid et transpire moins. Les tortues, les lézards, les serpents, etc., en font foi.

2. Les muscles séparés du corps se retirent lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent longtemps leur mouvement péristaltique ou vermiculaire.

4. Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur et les muscles, suivant Cowper.

5. Le cœur de la grenouille, surtout exposé au soleil, encore mieux sur une table ou

nus *. » Nous n'avons pas l'intention de déposséder Haller, nous rappelons seulement que l'Homme machine parut en 1748.

* « Les dissections que M. Albinus poussa jusqu'aux parties les plus minces et les plus cachées, les injections dont il sut profiter avec toute l'adresse qui les rend utiles; les planches de la plus grande beauté dont il enrichit l'anatomie, tout cela lui a donné un rang distingué parmi ceux des médecins qui se sont illustrés par la supériorité de leurs talents en ce genre. » Biographie médicale.

sur une assiette chaude, se remue pendant une heure et plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? Il n'y a qu'à piquer le cœur, et ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapauds.

6. Bacon de Verulam, dans son traité Sylva Sylvarum, parle d'un homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, et dont le cœur, jeté dans l'eau chaude, sauta à plusieurs reprises, toujours moins haut, à la distance perpendiculaire de deux pieds.

7. Prenez un petit poulet encore dans l'œuf, arrachez lui le cœur; vous observerez les mêmes phénomènes avec à peu près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences, que nous devons à Boyle et à Sténon, se font dans les pigeons, dans les chiens, dans les lapins, dont les morceaux de cœur se remuent comme les

cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de taupes arrachées.

8. La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille offrent les mêmes choses à considérer; et le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

9. Un soldat ivre emporta d'un coup de sabre la tête d'un coq d'Inde. Cet animal resta debout, ensuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des ailes en continuant de courir, et tomba enfin. Étendu par terre, tous les muscles de ce coq se remuaient encore. Voilà ce que j'ai vu, et il est facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats ou chiens dont on a coupé la tête.

10. Les polypes font plus que de se mouvoir après la section : ils se reproduisent dans huit jours en autant d'animaux qu'il y a de parties coupées. J'en suis fâché pour le système des naturalistes sur la génération,

ou plutôt j'en suis bien aise; car, que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues et les plus décisives!

Voilà beaucoup plus de faits [1] qu'il n'en faut pour prouver, d'une manière incontestable, que chaque petite fibre ou partie des corps organisés, se meut par un principe qui lui est propre et dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvements involontaires, puisque les mouvements en question s'exercent sans que les parties qui les manifestent aient aucun commerce avec

[1] Tous ces faits, d'une observation exacte, quoique un peu sommaire, sont rappelés dans tous les traités de physiologie. En les reprenant et en les examinant de plus près, la science n'arrive pas à des conclusions bien différentes de celles de La Mettrie. Elle leur donne au contraire quelque force de plus en délimitant mieux les propriétés de chacune des parties de l'animal et en localisant plus sévèrement le point affecté soit à ses mouvements, soit à ses instincts, soit à son intelligence.

la circulation. Or, si cette force se fait remarquer jusque dans des morceaux de fibres, le cœur, qui est un composé de fibres singulièrement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'histoire de Bacon n'était pas nécessaire pour me le persuader. Il m'était facile d'en juger, et par la parfaite analogie de la structure du cœur de l'homme et des animaux, et par la masse même du premier, dans laquelle ce mouvement ne se cache aux yeux que parce qu'il y est étouffé, et enfin parce que tout est froid et affaissé dans les cadavres. Si les dissections se faisaient sur des criminels suppliciés dont les corps sont encore chauds [1], on verrait dans leur cœur les

[1] Chercher à tirer un parti scientifique des corps sacrifiés à la vindicte publique est un vœu qui ne sera sans doute jamais satisfait; nous le trouvons cependant renouvelé par M. Vulpian, dans le Cours de physiologie comparée qu'il a professé l'an dernier au Muséum. Cette fois, c'est à propos de l'expérience si étrange indiquée par Legallois et réalisée par M. Brown-Sequard sur la tête d'un chien décapité depuis dix minutes. L'injection de sang défibriné dans

mêmes mouvements qu'on observe dans les muscles du visage des gens décapités.

Tel est ce principe moteur des corps entiers ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvements non déréglés, comme on l'a cru, mais très-réguliers, et cela, tant dans les animaux chauds et parfaits que dans ceux qui sont froids et imparfaits [1]. Il ne reste donc aucune ressource à nos adversaires, si ce n'est de nier mille et mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à présent quel est le siége de cette force innée dans nos corps, je réponds qu'elle réside très-clairement dans ce que les anciens ont appelé p a r e n c h y m e; c'est-à-dire dans la substance propre des

cette tête lui redonne toutes les apparences de la vie. « L'homme pourrait parler ou au moins esquisser quelques mots. »

[1] Les expériences réussissent mieux avec les animaux à sang froid.

parties, abstraction faite des veines, des artères, des nerfs, en un mot, de l'organisation de tout le corps; et que par conséquent chaque partie contient en soi des ressorts plus ou moins vifs, selon le besoin qu'elles en avaient.

Entrons dans quelques détails de ces ressorts de la machine humaine. Tous les mouvements vitaux, animaux, naturels et automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le corps se retire, frappé de terreur, à l'aspect d'un précipice inattendu? que les paupières s'abaissent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la pupille s'étrécit au grand jour pour conserver la rétine, et s'élargit pour voir les objets dans l'obscurité? n'est-ce pas machinalement que les pores de la peau se ferment en hiver pour que le froid ne pénètre pas l'intérieur des vaisseaux? que l'estomac se soulève irrité par le poison, par une certaine quantité d'opium, par tous les émétiques,

etc.? que le cœur, les artères, les muscles se contractent pendant le sommeil comme pendant la veille? que le poumon fait l'office d'un soufflet continuellement exercé? n'est-ce pas machinalement qu'agissent tous les sphincters de la vessie, du rectum, etc.? que le cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles érecteurs font dresser la verge dans l'homme comme dans les animaux qui s'en battent le ventre, et même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie soit irritée[1]? Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il est un ressort singulier dans ce membre, encore peu connu, et qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués,

[1] Cette nomenclature est celle des phénomènes réflexes, c'est-à-dire des phénomènes vitaux pour la production desquels l'action de la volonté est inutile. Elle est, à notre avis, bien incomplète, mais elle a l'avantage de ne donner que des exemples simples, faciles à vérifier, et dans lesquels il n'y a pas place pour les subtilités psychologiques.

malgré toutes les lumières de l'anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur tous ces petits ressorts subalternes connus de tout le monde. Mais il en est un autre plus subtil et plus merveilleux, qui les anime tous; il est la source de tous nos sentiments, de tous nos plaisirs, de toutes nos passions, de toutes nos pensées; car le cerveau a ses muscles pour penser, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant et impétueux qu'Hippocrate appelle ενορμων [1] (l'âme). Ce principe existe, et il a son siége dans le cerveau à l'origine des nerfs, par lesquels il exerce son empire sur

[1] « On sait que de tout temps les médecins avaient reconnu un principe de vie qui préside aux fonctions de l'économie vivante et qu'Hippocrate appelait ενορμων, impetum faciens. » Broussais, Examen des doctrines médicales, III, 385. — C'est la force vitale, dans tous les sens qu'on lui a donnés depuis que cette supposition ontologique a cours dans la science, c'est-à-dire depuis le commencement. La Mettrie commence ici à s'égarer, après beaucoup d'autres, en voulant localiser une abstraction.

tout le reste du corps [1]. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, jusqu'aux effets surprenants des maladies de l'imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richesse et une fécondité mal entendue, il faut se borner à un petit nombre de questions et de réflexions.

Pourquoi la vue ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvements et des désirs singuliers? Ce qui se passe alors dans certains organes vient-il de la nature même de ces organes? Point du tout ; mais du commerce et de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier ressort excité par le bene placitum des anciens, ou par l'image de la beauté qui en excite un autre, lequel était fort assoupi quand l'imagination l'a éveillé : et comment cela, si ce n'est par le désordre et le tumulte du sang et des es-

[1] Cabanis, 11e mémoire, I.

prits qui galoppent avec une promptitude extraordinaire et vont gonfler les corps caverneux?

Puisqu'il est des communications évidentes entre la mère et l'enfant [1], et qu'il est dur de nier des faits rapportés par Tulpius et par d'autres écrivains aussi dignes de foi (il n'y en a point qui le soient plus), nous croirons que c'est par la même voie que le fœtus ressent l'impétuosité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes sortes d'impressions, et que les mêmes traces ou envies de la mère peuvent s'imprimer sur le fœtus [2], sans que cela puisse se comprendre, quoi qu'en disent Blondel et tous ses adhérents. Ainsi, nous faisons réparation d'honneur au P. Malebranche, beaucoup trop raillé de sa crédulité par des

[1] Au moins par les vaisseaux. Est-il sûr qu'il n'y en a point par les nerfs? — Note de La Mettrie. — Cabanis, 11e mémoire, II.

[2] Cabanis, 10e mémoire, 2e section, X.

auteurs qui n'ont point observé d'assez près la nature, et ont voulu l'assujettir à leurs idées.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglais. Les efforts, les nerfs de son génie sont peints sur sa physionomie; elle est toute en convulsion; ses yeux sortent de l'orbite, ses sourcils s'élèvent avec les muscles du front. Pourquoi? C'est que l'origine des nerfs est en travail et que tout le corps doit se ressentir d'une espèce d'accouchement aussi laborieux. S'il n'y avait une corde interne qui tirât ainsi celles du dehors, d'où viendraient tous ces phénomènes [1]? Admettre une âme pour les expliquer, c'est être réduit à l'opération du Saint-Esprit.

En effet, si ce qui pense en mon cerveau

[1] Descartes qui plaçait l'âme dans la glande pinéale, regardait les pédoncules de cette glande comme deux cordes ou rênes qui permettaient à l'âme de diriger le corps.

n'est pas une partie de ce viscère, et conséquemment de tout le corps, pourquoi, lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un ouvrage ou que je poursuis un raisonnement abstrait, pourquoi mon sang s'échauffe-t-il? pourquoi la fièvre de mon esprit passe-t-elle dans mes veines? Demandez-le aux hommes d'imagination, aux grands poëtes, à ceux qu'un sentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la nature, de la vérité ou de la vertu transportent! Par leur enthousiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cause par les effets; par cette harmonie que Borelli [1], qu'un seul anatomiste a mieux connue que tous les leibniziens, vous connaîtrez l'unité matérielle de l'homme. Car enfin, si la tension des nerfs qui fait la douleur cause la fièvre par la-

[1] Borelli (1608-1679), mathématicien et anatomiste, a, l'un des premiers, exposé mécaniquement la théorie des mouvements dans les corps vivants.

quelle l'esprit est troublé et n'a plus de volonté, et que réciproquement l'esprit trop excercé trouble le corps et allume ce feu de consomption qui a enlevé Bayle dans un âge si peu avancé; si telle titillation me fait vouloir, me force de désirer ardemment ce dont je ne me souciais nullement le moment d'auparavant; si, à leur tour, certaines traces du cerveau excitent le même prurit et les mêmes désirs, pourquoi faire double ce qui n'est évidemment qu'un [1]? C'est en vain qu'on se récrie sur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle subit cent fois le joug [2]. Et quelle merveille que le corps obéisse dans l'état sain, puisqu'un torrent de sang et d'esprits vient l'y forcer; la vo-

[1] Cabanis, 11e mémoire, II.

[2] « Je veux aller plus loin, et vous prouver que la volonté n'agit jamais primitivement, contrairement à ce que l'on pense. Pour employer le langage métaphysique, ce n'est jamais une force primitive : elle n'agit que par suggestion. » Vulpian, *Cours de physiologie comparée.*

lonté ayant pour ministres une légion invisible de fluides plus vifs que l'éclair et toujours prêts à la servir! Mais comme c'est par les nerfs que son pouvoir s'exerce, c'est aussi par eux qu'il est arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuisé, les plus violents désirs lui rendront-ils sa vigueur perdue? Hélas! non; et elle en sera la première punie, parce que, posées certaines circonstances, il n'est pas dans sa puissance de ne pas vouloir du plaisir. Ce que j'ai dit de la paralysie, etc., revient ici.

La jaunisse vous surprend! ne savez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde! Ignorez-vous que telle est la teinte des humeurs, telle est celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illusions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuse de l'œil; faites couler la bile par son tamis naturel; alors l'âme ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'est-ce

pas encore ainsi qu'en abattant la cataracte ou en injectant le canal d'Eustachi, on rend la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Combien de gens qui n'étaient peut-être que d'habiles charlatans dans des siècles ignorants, ont passé pour faire de grands miracles! La belle âme et la puissante volonté qui ne peut agir qu'autant que les dispositions du corps le lui permettent, et dont les goûts changent avec l'âge et la fièvre! Faut-il donc s'étonner si les philosophes ont toujours eu en vue la santé du corps pour conserver celle de l'âme? si Pythagore a aussi soigneusement ordonné la diète que Platon a défendu le vin? Le régime qui convient au corps est toujours celui par lequel les médecins sensés prétendent qu'on doit préluder, lorsqu'il s'agit de former l'esprit, de l'élever à la connaissance de la vérité et de la vertu; vains sons dans le désordre des maladies et le tumulte des sens! Sans les préceptes de l'hygiène, Epictète,

Socrate, Platon, etc., prêchent en vain : toute morale est infructueuse pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les vertus, comme l'intempérance est celle de tous les vices.

En faut-il davantage (et pourquoi irais-je me perdre dans l'histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l'ενορμων d'Hippocrate) pour prouver que l'homme n'est qu'un animal ou un assemblage de ressorts qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la nature a commencé? si ces ressorts diffèrent entre eux, ce n'est donc que par leur siége et par quelques degrés de force, et jamais par leur nature; et par conséquent l'âme n'est qu'un principe de mouvement ou une partie matérielle sensible du cerveau [1], qu'on peut, sans craindre l'erreur,

[1] Ici La Mettrie cède au premier mouvement qui ne fait que déplacer le préjugé sans le détruire. Il ne faut pas, pour expliquer ce mot **âme**, en changer la na-

regarder comme un ressort principal de toute la machine, qui a une influence visible sur tous les autres, et même paraît avoir été fait pour lui; en sorte que tous les autres n'en seraient qu'une émanation, comme on le verra par quelques observations que je rapporterai et qui ont été faites sur divers embryons.

Cette oscillation naturelle ou propre à notre machine, et dont est douée chaque fibre et pour ainsi dire chaque élément fibreux, semblable à celle d'un pendule, ne peut

ture. Il ne faut pas le faire passer du monde abstrait, où il est bien, dans le monde concret où il serait mal. On est, dès lors, réduit à chercher un siége à l'âme, et, comme Van Helmont, on trouve ce siége au pylore; comme Descartes, dans la glande pinéale; comme Lancisi et de la Peyronie, dans le corps calleux; comme d'autres aujourd'hui encore, dans le nœud vital déterminé par M. Flourens. L'âme est une abstraction qui n'a par conséquent pas de siége. Le mot est synonyme de somme des fonctions répondant aux besoins de l'être. Il est utile pour simplifier la discussion, il ne faut pas qu'il la domine.

toujours s'exercer. Il faut la renouveler à mesure qu'elle se perd! lui donner des forces quand elle languit, l'affaiblir lorsqu'elle est opprimée par un excès de force et de vigueur [1]. C'est en cela seul que la vraie médecine consiste.

Le corps n'est qu'une horloge dont le nouveau chyle est l'horloger. Le premier soin de la nature, quand il entre dans le sang, c'est d'y exciter une sorte de fièvre que les chimistes qui ne rêvent que fourneaux ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'esprits, qui machinalement vont animer les muscles et le cœur, comme s'ils y étaient envoyés par ordre de la volonté.

Ce sont donc les causes ou les forces de la vie qui entretiennent ainsi durant cent ans le mouvement perpétuel des solides et

[1] C'est en voulant affaiblir sa machine trop vigoureuse, selon lui, que La Mettrie s'est donné la mort. L'application de son principe est difficile.

des fluides, aussi nécessaire aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire si les solides contribuent à ce jeu plus que les fluides, et vice versa? Tout ce qu'on sait, c'est que l'action des premiers serait bientôt anéantie sans le secours des seconds. Ce sont les liqueurs qui par leur choc éveillent et conservent l'élasticité des vaisseaux, de laquelle dépend leur propre circulation [1]. De là vient qu'après la mort le ressort naturel de chaque substance est plus ou moins fort encore, suivant les restes de la vie auxquels il survit, pour expirer le dernier. Tant il est vrai que cette force des parties animales peut bien se conserver et s'augmenter par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puisqu'elle se passe même de l'intégrité de chaque membre ou viscère, comme on l'a vu.

[1] « Pour l'exercice des fonctions, il faut que les liquides concourent avec les solides : dans toute stimulation, il y a donc impulsion, appel ou attraction des fluides vers les solides. » Broussais, Propositions de médecine, XI.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les savants, et que Stahl[1] surtout l'a fort dédaignée. Ce grand chimiste a voulu nous persuader que l'âme était la seule cause de tous nos mouvements. Mais c'est parler en fanatique et non en philosophe.

Pour détruire l'hypothèse stahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur un joueur de violon. Quelle souplesse ! quelle agilité dans les doigts ! les mouvements sont si prompts, qu'il ne paraît presque pas y avoir de succession. Or je prie, ou plutôt je défie les stahliens de me dire, eux qui connaissent si bien tout ce que peut notre âme, comment il serait possible qu'elle exécutât si vite tant de mouve-

[1] Stahl est le fondateur de l'animisme, mais il était conséquent. Plein de confiance en l'âme, il négligeait l'anatomie et faisait surtout de la médecine expectante.

ments, des mouvements qui se passent si loin d'elle et en tant d'endroits divers. C'est supposer un joueur de flûte qui pourrait faire de brillantes cadences sur une infinité de trous qu'il ne connaîtrait pas et auxquels il ne pourrait seulement pas appliquer le doigt.

Mais disons avec M. Hecquet [1] qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Stahl n'aurait-il pas été encore plus favorisé de la nature en qualité d'homme qu'en qualité de chimiste et de praticien? Il fallait (l'heureux mortel!) qu'il eût reçu une autre âme que le reste des hommes, une âme souveraine, qui, non contente d'avoir quelque empire sur les muscles volontaires, tenait sans peine les rênes de tous les mouvements du corps, pouvait les suspendre, les calmer ou les exciter à son gré! Avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle

[1] Le docteur Sangrado, de Lesage.

étaient en quelque sorte les battements du cœur et les lois de la circulation, point de fièvre sans doute, point de douleur, point de langueur, ni honteuse impuissance, ni fâcheux priapisme. L'âme veut et les ressorts jouent, se dressent ou se débandent. Comment ceux de la machine de Stahl se sont-ils si tôt détraqués[1]? Qui a chez soi un si grand médecin devrait être immortel.

Stahl, au reste, n'est pas le seul qui ait rejeté le principe d'oscillation des corps organisés. De plus grands esprits ne l'ont pas employé, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du cœur, l'érection du pénis, etc. Il n'y a qu'à lire les Institutions de médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux et séduisants systèmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

[1] Stahl est mort à soixante-quatorze ans.

Willis et Perrault, esprits d'une plus faible trempe, mais observateurs assidus de la nature, que le fameux professeur de Leyde n'a connue que par autrui et n'a eue, pour ainsi dire, que de la seconde main [1], paraissent avoir mieux aimé supposer une âme généralement répandue par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette hypothèse, qui fut celle de Virgile et de tous les épicuriens, hypothèse que l'histoire du polype semblerait favoriser à la première vue, les mouvements qui survivent au sujet dans lequel ils sont inhérents, viennent d'un reste d'âme que conservent encore les parties qui se contractent, sans être désormais irritées par le sang et les esprits. D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages solides éclipsent aisément toutes les fables philosophiques, ne se sont

[1] Boerhaave, destiné d'abord à la profession de ministre, ne fit que peu d'anatomie.

trompés que sur le modèle de ceux qui ont donné à la matière la faculté de penser, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obscurs et qui ne signifient rien. En effet, qu'est-ce que ce reste d'âme, si ce n'est la force motrice des leibniziens mal rendue par une telle expression, et que cependant Perrault[1] surtout a véritablement entrevue. Voir son Traité de la mécanique des animaux.

A présent qu'il est clairement démontré contre les cartésiens, les stahliens, les malebranchistes et les théologiens, peu dignes d'être ici placés, que la matière se meut par elle-même, non-seulement lorsqu'elle est organisée, comme dans un cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organisation est détruite; la curiosité de l'homme voudrait savoir comment un corps, par cela même qu'il est originairement doué d'un

[1] Claude Perrault, celui qui

De méchant médecin devint bon architecte.

souffle de vie, se trouve, en conséquence, orné de la faculté de sentir et enfin par celle-ci de penser. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu, quels efforts n'ont pas fait certains philosophes ! et quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce sujet !

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'est que tant que le mouvement subsiste, si petit qu'il soit dans une ou plusieurs fibres, il n'y a qu'à les piquer pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les systèmes. Il est donc constant que le mouvement et le sentiment s'excitent tour à tour, et dans les corps entiers et dans les mêmes corps, dont la structure est détruite, pour ne rien dire de certaines plantes qui semblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du sentiment et du mouvement.

Mais, de plus, combien d'excellents philosophes ont démontré que la pensée n'est

qu'une faculté de sentir, et que l'âme raisonnable n'est que l'âme sensitive appliquée à contempler les idées et à raisonner! Ce qui serait prouvé par cela seul que lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepsie, etc. Car ceux qui ont avancé que l'âme n'avait pas moins pensé dans les maladies soporeuses, quoique elle ne se souvînt pas des idées qu'elle avait eues, ont soutenu une chose ridicule.

Pour ce qui est de ce développement, c'est une folie de perdre le temps à en rechercher le mécanisme. La nature du mouvement nous est aussi inconnue que celle de la matière. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de ressusciter, avec l'auteur de l'Histoire de l'âme, l'ancienne et inintelligible doctrine des formes substantielles! Je suis donc tout aussi consolé d'ignorer comment la matière, d'inerte et simple, devient active et composée d'or-

ganes, que de ne pouvoir regarder le soleil sans verre rouge : et je suis d'aussi bonne composition sur les autres merveilles incompréhensibles de la nature [1], sur la production du sentiment et de la pensée dans un être qui ne paraissait autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde seulement que la matière organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différencie de celle qui ne l'est pas (eh! peut-on rien refuser à l'observation la plus incontestable?) et que tout dépend dans les animaux de la diversité de cette organisation, comme je l'ai assez prouvé; c'en est assez pour deviner l'énigme des substances et celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'univers et que l'homme est la plus parfaite. Il est au singe, aux animaux les plus spirituels, ce que le pendule

[1] Rien n'a été changé à cet égard; nous avouons notre ignorance des causes premières, et nous en prenons parfaitement notre parti.

planétaire de Huyghens est à une montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'instruments, plus de rouages, plus de ressorts pour marquer les mouvements des planètes que pour marquer les heures ou les répéter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son flûteur que pour son canard, il eût dû en employer encore davantage pour faire un parleur; machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, surtout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il était donc de même nécessaire que la nature employât plus d'art et d'appareil pour faire et entretenir une machine qui, pendant un siècle entier, pût marquer tous les battements du cœur et de l'esprit; car si on n'en voit pas au pouls les heures, c'est du moins le baromètre de la chaleur et de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'âme. Je ne me trompe point, le corps humain est une horloge, mais immense et construite avec tant d'artifice et d'habileté,

que si la roue qui sert à marquer les secondes vient à s'arrêter, celle des minutes tourne et va toujours son train; comme la roue des quarts continue de se mouvoir, et ainsi des autres, quand les premières, rouillées ou dérangées par quelque cause que ce soit, ont interrompu leur marche. Car n'est-ce pas ainsi que l'obstruction de quelques vaisseaux ne suffit pas pour détruire ou suspendre le fort des mouvements, qui est dans le cœur, comme dans la pièce ouvrière de la machine; puisqu'au contraire les fluides dont le volume est diminué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vite, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente en raison de la résistance qu'il trouve à l'extrémité des vaisseaux? Lorsque le nerf optique, seul comprimé, ne laisse plus passer l'image des objets, n'est-ce pas ainsi que la privation de la vue n'empêche pas plus l'usage de l'ouïe que la privation de ce sens, lorsque les fonc-

tions de la portion molle sont interdites, ne suppose celle de l'autre? n'est-ce pas ainsi encore que l'un entend sans pouvoir dire qu'il entend (si ce n'est après l'attaque du mal), et que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux sont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui passent par la tête? Phénomènes qui ne surprennent point les médecins éclairés. Ils savent à quoi s'en tenir sur la nature de l'homme : et pour mieux le dire en passant, de deux médecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'est toujours, à mon avis, celui qui est le plus versé dans la physique ou la mécanique du corps humain, et qui laissant l'âme et toutes les inquiétudes que cette chimère donne aux sots et aux ignorants, n'est occupé sérieusement que du pur naturalisme.

Laissons donc le prétendu M. Charp [1] se

[1] Nom supposé sous lequel La Mettrie a écrit l'Histoire de l'Âme.

moquer des philosophes qui ont regardé les animaux comme des machines. Que je pense différemment! Je crois que Descartes serait un homme respectable à tous égards, si, né dans un siècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience et de l'observation et le danger de s'en écarter. Mais il n'est pas moins juste que je fasse ici une authentique réparation à ce grand homme, pour tous ces petits philosophes, mauvais plaisants et mauvais singes de Locke, qui, au lieu de rire impudemment au nez de Descartes, feraient mieux de sentir que, sans lui, le champ de la philosophie, comme celui du bon esprit sans Newton, serait peut-être encore en friche.

Il est vrai que ce célèbre philosophe s'est beaucoup trompé, et personne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la nature animale; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étaient de pures machines. Or, après une découverte de cette importance

et qui suppose autant de sagacité, le moyen, sans ingratitude, de ne pas faire grâce à toutes ses erreurs !

Elles sont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoi qu'il chante sur la distinction des deux substances, il est visible que ce n'est qu'un tour d'adresse [1], une ruse de style, pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde et qu'eux seuls ne voient pas. Car c'est elle, c'est cette forte analogie qui force tous les savants et les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers et vains, plus distingués par leur orgueil que par le nom d'hommes, quelque envie qu'ils

[1] Les théologiens ont de Descartes absolument l'opinion qu'exprime ici, en raillant, La Mettrie. Ils nient s'être jamais laissé prendre à son prétendu spiritualisme, et déclarent que le fameux cogito, ergo sum ouvre la porte à tous les excès de raisonnement. Il n'y a plus que l'Université qui défende Descartes. Mais c'est affaire de tradition, et Descartes, du reste, était de bonne foi.

aient de s'élever, ne sont au fond que des animaux et des machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux instinct dont l'éducation fait de l'esprit, et qui a toujours son siége dans le cerveau, et, à son défaut, comme lorsqu'il manque ou est ossifié, dans la moelle allongée et jamais dans le cervelet; car je l'ai vu considérablement blessé, d'autres [1] l'ont trouvé squirreux, sans que l'âme cessât de faire ses fonctions [2].

Etre machine, sentir, penser, savoir distinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot, être né avec de l'intelligence et un instinct sûr de morale, et n'être qu'un animal, sont donc des choses qui ne sont pas plus contradictoires qu'être un

[1] Haller dans les Transactions philosophiques. — Note de La Mettrie.

[2] Les travaux de M. Flourens ont déterminé les fonctions des diverses parties de l'encéphale, surtout celles du cervelet, organe de la coordination des mouvements.

singe ou un perroquet et savoir se donner du plaisir. Car puisque l'occasion se présente de le dire, qui eût jamais deviné a priori qu'une goutte de la liqueur qui se lance dans l'accouplement, fît ressentir des plaisirs divins, et qu'il en naîtrait une petite créature qui pourrait un jour, posées certaines lois, jouir des mêmes délices? Je crois la pensée si peu incompatible avec la matière organisée, qu'elle semble en être une propriété, telle que l'électricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'étendue, etc.

Voulez-vous de nouvelles observations? En voici qui sont sans réplique et qui prouvent toutes que l'homme ressemble parfaitement aux animaux, dans son origine comme dans tout ce que nous avons déjà cru essentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos observateurs. Qu'ils vous disent s'il n'est pas vrai que l'homme, dans son principe, n'est qu'un ver qui devient homme, comme la chenille

papillon. Les plus graves[1] auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme Hartsœker, dans la semence de l'homme et non dans celle de la femme[2]; il n'y a que les sots qui s'en soient fait scrupule[3]. Comme chaque goutte de sperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils sont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit ou le plus vigoureux qui ait la force de s'insinuer et de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, et qui lui donne sa première nourriture[4]. Cet œuf, quelquefois

[1] Boerh. Inst. Méd. et tant d'autres. — Note de La Mettrie.

[2] La femme n'a pas de semence proprement dite.

[3] « Leuwenhœck avait soin de faire remarquer que ses études hartsœkeriennes n'avaient jamais été faites aux dépens de sa famille. » — Note de La Mettrie dans l'Histoire de l'Âme.

[4] La Mettrie est ici d'accord avec la science moderne. On ne peut lui reprocher que d'aller plus loin qu'elle et de ne pas s'arrêter à la fécondation même. Au delà, on ne sait rien expérimentalement sur le mode d'action de l'animalcule. — Voir l'Homme

surpris dans les trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoique il y devienne monstrueux par sa croissance de neuf mois, il ne diffère point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (l'amnios) ne se durcit jamais et se dilate prodigieusement, comme on en peut juger en comparant le fœtus trouvé en situation et près d'éclore (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme morte un moment avant l'accouchement) avec d'autres petits embryons très-proches de leur origine : car alors c'est toujours l'œuf dans sa coque, et l'animal dans l'œuf qui, gêné dans ses mouvements, cherche machinalement à voir le jour ; et, pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le

plante, autre ouvrage de notre auteur où il développe ce point de vue de l'accroissement de l'homme par voie végétative et entasse les analogies.

poulet, l'oiseau, etc., de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part : c'est que l'amnios n'en est pas plus mince[1], pour s'être prodigieusement étendu ; semblable en cela à la matrice dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment de la réplétion et du déploiement de tous ses coudes vasculeux.

Voyons l'homme dans et hors de sa coque; examinons avec un microscope les plus jeunes embryons, de quatre, de six, de huit ou de quinze jours; après ce temps, les yeux suffisent. Que voit-on? la tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce temps, tout étant informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le cerveau, dans lequel

[1] L'amnios est une membrane fort mince; La Mettrie nous paraît ici donner le nom d'amnios à la masse des enveloppes embryonnaires, masse qui ne s'amincit pas par l'extension, parce qu'elle est le siége d'une sorte de végétation cellulaire.

se forme d'abord l'origine des nerfs ou le principe du sentiment, et le cœur, qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre : c'est le punctum saliens de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de sa vivacité à l'influence des nerfs. Ensuite, peu à peu, on voit la tête allonger le col, qui, en se dilatant, forme d'abord le thorax, où le cœur a déjà descendu pour s'y fixer; après quoi vient le bas-ventre qu'une cloison (le diaphragme) sépare. Ces dilatations donnent l'une les bras, les mains, les doigts, les ongles et les poils; l'autre les cuisses, les jambes, les pieds, etc., avec la seule différence de situation qu'on leur connaît, qui fait l'appui et le balancier du corps [1]. C'est une végétation frappante. Ici ce sont des cheveux qui couvrent le sommet de nos têtes, là ce sont des feuilles et des fleurs [2];

[1] Il y a là quelques légères différences avec les observations plus récentes.
[2] Voir l'Homme plante.

partout brille le même luxe de la nature; et enfin l'esprit recteur des plantes est placé où nous avons notre âme, cette autre quintessence de l'homme.

Telle est l'uniformité de la nature qu'on commence à sentir, et l'analogie du règne animal et végétal, de l'homme à la plante. Peut-être même y a-t-il des plantes animales, c'est-à-dire qui, en végétant, ou se battent comme les polypes, ou font d'autres fonctions propres aux animaux?

Voilà à peu près tout ce qu'on sait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui sont faites pour s'unir ensemble et pour occuper telle ou telle place, se réunissent toutes suivant la nature et qu'ainsi se forment les yeux, le cœur, l'estomac et enfin tout le corps, comme de grands hommes[1] l'ont écrit, cela est possible. Mais comme l'expérience nous abandonne au milieu de

[1] Buffon entre autres.

ces subtilités, je ne supposerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes sens comme un mystère impénétrable. Il est si rare que les deux semences se rencontrent dans le congrès, que je serais tenté de croire que la semence de la femme est inutile à la génération [1].

Mais comment en expliquer les phénomènes sans ce commode rapport de parties, qui rend si bien raison des ressemblances des enfants, tantôt au père et tantôt à la mère. D'un autre côté, l'embarras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait ? Il me paraît que c'est le mâle qui fait tout, dans une femme qui dort comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties serait donc fait de toute éternité dans le germe ou dans le ver même de l'homme. Mais tout ceci est fort au-dessus de la portée des plus excellents observateurs. Comme il n'y peu-

[1] La Mettrie est encore ici en avance sur une grande partie de ses contemporains.

vent rien saisir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation et du développement des corps, qu'une taupe du chemin qu'un cerf peut parcourir.

Nous sommes de vraies taupes dans le champ de la nature; nous n'y faisons guère que le trajet de cet animal; et c'est notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous sommes dans le cas d'une montre qui dirait (un fabuliste en ferait un personnage de conséquence dans un ouvrage frivole) : « Quoi! c'est ce sot ouvrier qui « m'a faite, moi qui divise le temps! moi « qui marque si exactement le cours du so- « leil; moi qui répète à haute voix les heures « que j'indique! non, cela ne se peut pas. » Nous dédaignons de même, ingrats que nous sommes, cette mère commune de tous les règnes, comme parlent les chimistes. Nous imaginons ou plutôt nous supposons une cause supérieure à celle à qui nous devons tout, et qui a véritablement tout fait

d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil qu'aux yeux grossiers qui la méconnaissent dans ses plus brillants ouvrages ; et la nature n'est point une ouvrière bornée. Elle produit des millions d'hommes avec plus de facilité et de plaisir qu'un horloger n'a de peine à faire la montre la plus composée. Sa puissance éclate également et dans la production du plus vil insecte, et dans celle de l'homme le plus superbe ; le règne animal ne lui coûte pas plus que le végétal, ni le plus beau génie qu'un épi de blé. Jugeons donc par ce que nous voyons, de ce qui se dérobe à la curiosité de nos yeux et de nos recherches, et n'imaginons rien au delà. Suivons le singe, le castor, l'éléphant, etc., dans leurs opérations. S'il est évident qu'elles ne peuvent se faire sans intelligence[1], pourquoi la refuser à ces animaux ? et si vous

[1] « Les animaux ont donc de l'intelligence. » Flourens.

leur accordez une âme, fanatiques, vous êtes perdus ; vous aurez beau dire que vous ne décidez point sur sa nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité ; qui ne voit que c'est une assertion gratuite? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle ou immortelle, comme la nôtre, donc elle doit subir le même sort, quel qu'il soit! et qu'ainsi c'est tomber dans Scylla pour vouloir éviter Charybde?

Brisez la chaîne de vos préjugés ; armez-vous du flambeau de l'expérience et vous ferez à la nature l'honneur qu'elle mérite, au lieu de rien conclure à son désavantage, de l'ignorance où elle vous a laissés. Ouvrez les yeux seulement et laissez-là ce que vous ne pouvez comprendre, et vous verrez que ce laboureur dont l'esprit et les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de son sillon, ne diffère point essentiellement du plus grand génie, comme l'eût prouvé la dissection des cerveaux de Descartes et de

Newton : vous serez persuadé que l'imbécile ou le stupide sont des bêtes à figure humaine, comme le singe plein d'esprit est un petit homme sous une autre forme; et qu'enfin, tout dépendant absolument de la diversité de l'organisation, un animal bien construit, à qui on a appris l'astronomie, peut prédire une éclipse comme la guérison ou la mort, lorsqu'il a porté quelque temps du génie et de bons yeux à l'école d'Hippocrate et au lit des malades. C'est par cette file d'observations et de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable propriété de penser, sans qu'on en puisse voir les liens, parce que le sujet de cet attribut nous est essentiellement inconnu.

Ne disons point que toute machine, ou tout animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme après la mort; car nous n'en savons absolument rien. Mais assurer qu'une machine immortelle est une chimère ou un être de raison, c'est faire un raisonne

ment aussi absurde que celui que feraient des chenilles qui, voyant les dépouilles de leurs semblables, déploreraient amèrement le sort de leur espèce qui leur semblerait s'anéantir. L'âme de ces insectes (car chaque animal a la sienne) est trop bornée pour comprendre les métamorphoses de la nature. Jamais un seul des plus rusés d'entre eux n'eût imaginé qu'il dût devenir papillon. Il en est de même de nous. Que savons-nous plus de notre destinée que de notre origine? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui pensera ainsi sera sage, juste, tranquille sur son sort, et par conséquent heureux. Il attendra la mort sans la craindre ni la désirer; et chérissant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices; plein de respect pour la nature, plein de reconnaissance, d'attachement et de tendresse, à proportion du sentiment et des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la sentir et

d'être au charmant spectacle de l'univers, il ne la détruira certainement jamais dans soi ni dans les autres. Que dis-je! plein d'humanité, il en aimera le caractère jusque dans ses ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux sans les haïr : ce ne seront à ses yeux que des hommes contrefaits. Mais en faisant grâce aux défauts de la conformation de l'esprit et du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés et leurs vertus. Ceux que la nature aura favorisés lui paraîtront mériter plus d'égards que ceux qu'elle aura traités en marâtre. C'est ainsi qu'on a vu que les dons naturels, la source de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche et le cœur du matérialiste des hommages que tout autre leur refuse injustement. Enfin le matérialiste convaincu, quoi que murmure sa propre vanité, qu'il n'est qu'une machine ou qu'un animal, ne maltraitera point ses semblables, trop instruit sur la nature de ces actions dont l'inhumanité est toujours propor-

tionnée au degré d'analogie prouvée ci-devant, et ne voulant pas, en un mot, suivant la loi naturelle donnée à tous les animaux, faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'il lui fît.

Concluons donc hardiment que l'homme est une machine, et qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une substance diversement modifiée. Ce n'est point ici une hypothèse élevée à force de demandes et de suppositions : ce n'est point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raison seule; j'eusse dédaigné un guide que je crois si peu sûr, si mes sens portant, pour ainsi dire, le flambeau, ne m'eussent engagé à la suivre en m'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raison; c'est ainsi que je les ai jointes ensemble.

Mais on a dû voir que je ne me suis permis le raisonnement le plus vigoureux et le plus immédiatement tiré, qu'à la suite d'une multitude d'observations physiques qu'aucun savant ne contestera; et c'est encore eux seuls que je reconnais pour juges des consé-

quences que j'en tire, récusant ici tout homme à préjugés, et qui n'est ni anatomiste, ni au fait de la seule philosophie qui est ici de mise, celle du corps humain. Que pourraient contre un chêne aussi ferme et solide ces faibles roseaux de la théologie, de la métaphysique et des écoles; armes puériles, semblables aux fleurets de nos salles, qui peuvent bien donner le plaisir de l'escrime, mais jamais entamer son adversaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuses et triviales, de ces raisonnements rebattus et pitoyables, qu'on fera sur la prétendue incompatibilité de deux substances qui se touchent et se remuent sans cesse l'une et l'autre, tant qu'il restera l'ombre du préjugé ou de la superstition sur la terre? Voilà mon système, ou plutôt la vérité si je ne me trompe fort. Elle est courte et simple. Dispute à présent qui voudra!

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Lettre *de M. Haller, conseiller aulique, médecin du corps de S. M. Britannique, et professeur ordinaire de l'Université de Gœttingue, membre du conseil souverain de la république de Berne, à Messieurs les auteurs du Journal des Savants* [1].

Messieurs,

Il m'est revenu, par des personnes de mérite, que des personnes éclairées avaient marqué leur étonnement de ma correspondance avec M. de la Mettrie, auteur prétendu de l'Homme Machine, qui s'y est donné pour mon disciple, mon ami et mon compatriote, et qui m'a fait l'honneur peu désirable de me dédier ce livre impie.

Quoique tout le monde sache en Allemagne que je n'ai jamais eu de liaison avec M. de la Mettrie, cela est peut-être moins connu en France, où la traduction

[1] Journal des Savants, de mai 1749, — p. 300 et 301.

que M. de la Mettrie a faite de mes Commentaires sur Boerhaave pourrait ajouter à la probabilité de notre correspondance réciproque.

Je me suis hâté de détruire une idée qui me paraît si désavantageuse, et j'ai envoyé à l'éditeur de la Bibliothèque Raisonnée un désaveu formel de l'amitié et des principes de M. de la Mettrie. Ce libraire n'a pas trouvé à propos d'imprimer ce désaveu; il m'a obligé par là d'avoir recours à vous, Messieurs, et je prends la liberté de vous prier d'insérer dans votre journal la déclaration suivante signée de mon nom.

« L'auteur anonyme de l'Homme Machine « m'ayant dédié cet ouvrage également dangereux et « peu fondé, je crois devoir à Dieu, à la religion et à « moi-même la présente déclaration, que je prie « Messieurs les auteurs du Journal des Savants d'in- « sérer dans leur ouvrage. Je désavoue ce livre comme « entièrement opposé à mes sentiments. Je regarde « sa dédicace comme un affront plus cruel que tous « ceux que l'auteur anonyme a faits à tant d'honnêtes « gens et je prie le public d'être assuré que je n'ai « jamais eu de liaison, de connaissance, de correspon- « dance, ni d'amitié, avec l'auteur de l'Homme « Machine, et que je regarderais comme le plus « grand des malheurs toute conformité d'opinions « avec lui. »

Je suis, etc.

Signé: Haller.

A Gœttingue, le 12 de mars 1749.

Lettre *de M. de Haller à M. de Maupertuis* [1].

Monsieur,

La place que j'ai l'honneur de remplir, dans votre Académie, me donne un droit marqué sur votre faveur et sur la protection du ROI. L'intention gracieuse, que l'auguste chef de cette illustre SOCIÉTÉ a marquée à mon égard, et dont des engagements antérieurs ne m'ont pas empêché de sentir tout le prix, et la bonté que vous avez eue de m'en instruire, m'encouragent à soumettre à vos lumières supérieures les raisons de plainte qu'un autre membre de l'Académie vient de me donner.

Vous connaissez, Monsieur, et mieux que moi, l'auteur d'une brochure publiée depuis peu [2]; il ne s'est pas donné la peine de se cacher. Il s'y donne à la vérité pour mon ami, pour mon auditeur, pour le compagnon de mes plaisirs. Mais cet ami aime d'une manière si extraordinaire, que c'est de son amitié même que je vais me défendre.

Il y a quatre ans qu'il me fit l'honneur inespéré de me dédier un livre [3], dans lequel il attaque le principe

[1] Bibliothèque Impartiale, tome V. 1re partie, janvier et février 1752.
[2] Le Petit Homme.
[3] L'Homme Machine.

commun de toutes les religions, l'existence d'un Etre suprême. On fut surpris, et à Paris, et dans ma patrie, de me voir des liaisons avec un auteur qui ménage si peu ce que le reste des hommes croit le plus sacré. On me marqua cette surprise. Serait-ce un homme semblable à M. de la Mettrie, disait-on? J'étais actuellement occupé à un ouvrage destiné à défendre cette même religion qu'attaquait ce médecin[1]. Sa dédicace et mes sentiments faisaient un contraste que je crus devoir lever; j'en écrivis à M. de Réaumur, qui publia ma lettre, écrite dans les termes les plus mesurés, et dans laquelle je me contentais d'assurer le public, que je n'étais ni l'ami, ni le précepteur d'un homme dont les principes étaient si opposés aux miens, que je n'avais jamais vu, et avec lequel je n'avais jamais eu de commerce.

Il paraît que cette lettre, publiée dans le Journal des Savants[2], a irrité mon prétendu disciple. La brochure que j'ai devant moi est écrite apparemment dans l'intention de me punir de la manière dont j'ai reçu ses éloges.

Vous me direz que c'est un persiflage, un badinage qui ne doit pas porter coup, parce que le faux en saute aux yeux; que l'auteur ne croit rien de ce qu'il dit, et qu'il a laissé à chaque page de quoi empêcher le lecteur de se tromper à mon désavantage.

Mais il y a toujours eu des Bayles, il y aura

[1] La traduction d'un ouvrage de MM. de Crousaz et Formey contre le scepticisme, publié en 1751.

[2] Voir ci-dessus.

toujours des collecteurs d'anecdotes, qui trouvent leur compte à les rendre les plus piquantes et les plus contraires qu'il se puisse au caractère dont un auteur a fait profession. Quelle contradiction que d'écrire pour la religion, dans le temps même qu'avec un Démétrius[1], je prêcherais l'athéisme dans des compagnies si peu assortissant au ton général de ma vie !

Vous sentez jusqu'où pourrait aller la vengeance de M. de la Mettrie. Elle ne vise pas à moins qu'à me rendre également odieux et aux chrétiens avec lesquels je vis, et aux libertins, auxquels il m'associe.

Quelle insulte et pour les hommes et pour l'Etre suprême, que de prétendre le tromper avec eux, en affectant des sentiments de religion que mon cœur démentirait et que j'aurais l'imprudence de démentir en présence d'un homme si disposé à se prévaloir contre moi de mes imprudences. Pourrait-on ne pas mépriser un homme tel que M. de la Mettrie a fait de moi ; et quel cruel état que celui d'un homme méprisé par la partie la plus estimable du public, par tous ceux qui aiment la vérité et la vertu.

Me dérober quelques pistoles, c'est me priver de la centième partie de mon bien, d'un centième aisé à recouvrer, et dont le centuple même n'est pas irréparable. Me rendre odieux à tous les amis du beau et du vrai, c'est m'ôter tout ce qui peut rendre l'existence supportable, c'est me faire des ennemis de tous les hommes généralement dont j'ambitionne l'amitié.

J'en appelle à vous, Monsieur, puis-je ne pas sou-

[1] Pseudonyme de La Mettrie pour l'Ouvrage de Pénélope.

haiter de désarmer un ennemi aussi dangereux, du moins par ses intentions? Puis-je mépriser assez mon caractère, pour ne pas le défendre quand il est mis de niveau avec les hypocrites et les scélérats?

Mon silence même aurait un air de conviction, et contre un ami qui sent tout le faux de la satire, il y a dix hommes estimables qui, comme vous, Monsieur, ne me connaissent pas personnellement, et dont l'estime est le présent le plus précieux de la Providence.

M. de la Mettrie m'a vu, connu, entendu mes leçons, dit-il, en 1735 (p. 38). Il a demeuré avec moi en 1736, il a même longtemps vécu avec moi (p. 50). Il a eu des raisons pour cette date apparemment. Il paraît qu'après cette année il est retourné en France, où il a fait imprimer, dès 1735, son système des maladies vénériennes, et d'autres ouvrages dans les années suivantes.

Mais si l'année 1735 cadre avec son histoire, elle ne cadre pas avec la mienne. Comment a-t-il pu me voir et prendre mes leçons, à Gœttingue en 1735, puisque je n'y suis venu que vers la fin de 1736? D'ailleurs, son nom ne se trouve nulle part sur nos registres; et un Français qui fréquente une Académie d'Allemagne est un phénomène trop peu commun pour qu'on puisse ne pas s'en apercevoir.

Il a défendu, dit-il (p. 39), sous moi, en 1736, une thèse, il en marque même le contenu. Je n'ai point défendu de thèse en 1736. Je n'en ai jamais défendu qui ait du rapport aux hémorrhoïdes.

J'ai introduit M. de la Mettrie chez ce M. Steiguer, que lui seul a fait connaître, et que je n'ai jamais

connu[1]. Il a oublié apparemment qu'il m'a vu à Gœttingue, et que M. Steiguer a toujours vécu en Suisse. Il m'était difficile de l'introduire chez un homme dont nous étions, selon M. de la Mettrie lui-même, l'un et l'autre éloignés de cent cinquante lieues.

Lui et ses amis imaginaires ont fait la débauche avec moi, et il a soupé avec des la..... (p. 42). Cette histoire est affreuse; il faut bien de la patience pour ne pas lui donner le titre de calomnie. Quelque idée qu'aient bien des gens d'esprit sur les mœurs, la mienne a toujours été qu'elles doivent assortir nos discours; et quand j'aurais voulu penser moins régulièrement, ma santé toujours faible, et traversée par de grandes maladies, m'aurait rappelé les idées de sobriété qui ont formé le plan de ma vie. Je l'ai passée presque entièrement dans la solitude que m'imposaient mes occupations et le soin de ma santé.

Pour l'année 1751, que désigne M. de la Mettrie en me faisant citer ma préface de la traduction de M. de Buffon (p. 46), il est cruel assurément de m'attribuer des soupers en filles, comme il les appelle. Mon âge, le nombre de mes enfants, le contraste qu'une débauche publique ferait avec les mœurs et le ton de la vie de Gœttingue, petite ville où rien ne se cacherait, la profession que j'ai toujours faite d'une vie réglée, l'état de ma santé nouvellement affaiblie, comme vous ne l'ignorez pas, Monsieur, par une maladie dangereuse, tout concourt à former une contradiction avec le conte de notre auteur, qui lui fera donner autant de démen-

[1] Voir l'Homme Machine, p. 40.

tis qu'il y a de citoyens ou d'étudiants à notre Université. Sera-t-il permis, Monsieur, d'attribuer à un homme des mœurs si contraires aux siennes et de fouler aux pieds les droits sacrés de la vérité? Le bien public souffre-t-il des gens qui passent leur vie à peindre ceux qu'ils trouvent bon de haïr, de toutes les couleurs que puisse leur prêter une imagination échauffée?

La harangue que M. de la Mettrie a la bonté de me prêter, a heureusement conservé ses marques : il n'a pas réussi à imiter mon langage. La fortune de M. Bouillac et de quelques autres médecins de la cour de France est l'objet des satires de la Pénélope. Mais quelle raison aurais-je d'envier leurs places à des hommes dont la fortune est séparée de mes espérances par des barrières insurmontables, par la différence de la patrie et de la religion, à des hommes qui n'ont pas écrit, où dont du moins les écrits ne sont pas parvenus jusqu'à moi. La distance qui sépare la France du pays ou j'ai vécu, me servira d'excuse à l'égard de ces médecins, quand je dirai que je n'ai jamais entendu prononcer leur nom. Ils peuvent être très-estimables sans être connus d'un professeur de Gœttingue, mais assurément ils ne sauraient exciter son envie.

Des éloges de la Bibliothèque Raisonnée, que M. de la Mettrie met sur mon compte (p. 37), il n'y a pas une ligne de ma plume. Quel ridicule de se vanter soi-même! Quand on serait vain, on entendrait mal ses intérêts en le paraissant. En se payant soi-même le tribut de la louange, on en dispense le public. C'est M. Massuet qui a fait le seul panégyrique que j'y

connaisse[1], il s'est désigné en citant ses ouvrages.

Pour mon savoir et la juste valeur de mes productions, je les abandonne au jugement du public. Peu de personnes peuvent me connaître, et s'assurer par elles-mêmes de mon caractère. Mais tout le monde peut lire mes ouvrages et en juger. Si j'avais une apologie à faire contre des expressions bien impolies, ce serait M. de la Mettrie que j'opposerais à lui-même. Lui, dont le goût est si fin, si difficile, aurait-il traduit six volumes de mes ouvrages, s'il ne les avait trouvés excellents[2]? Et ce double fils d'Apollon, dont il a tant chanté les mérites[3], n'a-t-il plus, en 1751, ce qui lui a attiré tant d'éloges de la part de M. de la Mettrie en 1747?

Sera-t-il nécessaire, après cette réflexion, de demander à M. de la Mettrie les passages de mes poésies où il a trouvé le matérialisme (p. 36)? Il l'y trouvera désapprouvé dans le caractère d'un philosophe sceptique, entre lequel et le superstitieux[4], je place le milieu, que je trouve être le parti du Sage ou qui du moins est le mien. Il y trouvera le contraire à chaque page[5], lorsque je parle d'après moi-même.

Il est plus nécessaire de me défendre sur mon Doris, dont M. de la Mettrie a fait une espèce de para-

[1] Bibliothèque Raisonnée, t. XLVI, p. 38 et suiv.

[2] C'est son expression dans sa traduction de mes Commentaires sur les Institutions de Boerhaave, qu'il a donnée en 7 ou 8 vol. in-12 (lisez : six volumes).

[3] Dans la dédicace de l'Homme Machine.

[4] Dans les Réflexions sur la religion et la superstition.

[5] Sur l'origine du mal, par exemple.

phrase[1]. Si une déclaration d'amour me rendrait ridicule à mon âge, elle était excusable dans un jeune homme de vingt ans qui chante sa maîtresse, quatre ou cinq mois avant son mariage.

Je ne sais pas, Monsieur, si après ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer, vous me permettrez de vous demander vos bons offices pour réhabiliter la réputation d'un Académicien et d'un homme que vous avez honoré de vos correspondances et de votre amitié. Il me paraît qu'il serait digne de vous d'obliger un auteur badin et léger, qui fait peut-être plus de mal qu'il n'a dessein d'en faire, à me rendre justice, et à désavouer les particularités ridicules qu'il lui a plu de mettre sur mon compte, et dont il sait mieux que personne la fausseté. S'il prétend conserver à l'irréligion des ménagements avec la vertu et avec les devoirs les plus inséparables de la vie civile, je ne crois pas qu'il puisse se cacher à lui-même qu'il a agi avec moi contre des lois que l'intérêt du genre humain ferait faire quand même la religion ne serait plus.

Je suis avec la plus parfaite estime, etc.

HALLER.

Gœttingue, le 10 novembre 1751.

[1] A la tête de l'Art de jouir.

Réponse *de M. de Maupertuis.*

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et n'avais pas attendu jusque-là à être indigné de l'écrit dont vous vous plaignez. Vous faites trop d'honneur à de pareils ouvrages, si vous croyez qu'ils puissent porter la moindre atteinte à votre réputation : mais vous faites tort au caractère de la Mettrie, si vous pensez qu'il ait mis dans ce qu'il a écrit le degré de méchanceté qui y paraît. Ceci est un paradoxe pour tous ceux qui ne l'ont pas connu personnellement : mais la vérité me force à l'avancer. Il est mort, et s'il vivait encore, il vous ferait toutes les réparations que vous pourriez souhaiter, avec autant de facilité qu'il a écrit contre vous. Il m'a juré cent fois qu'il n'écrirait jamais rien de contraire à la religion ni aux mœurs, et bientôt après reparaissait quelque ouvrage de la nature de ceux dont nous nous plaignons.

Vous avez raison de dire que je le connais mieux que vous. Nous sommes de la même ville. Cette raison seule aurait suffi pour que je lui voulusse du bien. Je ne me cache pas de l'avoir servi du peu de crédit que j'avais en France. Il n'a pu s'y soutenir, dans un assez bon poste que ses amis lui avaient fait obtenir : et par des ouvrages inconsidérés s'étant exclu de sa patrie, il se retira en Hollande, où le mécontentement de ses parents et de ceux qui l'avaient jusque-là protégé, le laissèrent longtemps dans un état déplorable. Un roi qui pardonne les fautes et qui met en valeur

les talents, voulut le connaître et m'ordonna de lui écrire de venir. Je reçus l'ordre sans l'avoir prévu : Je l'exécutai, et la Metrie fut bientôt ici.

Peu de temps après j'eus le chagrin de voir la licence de sa plume augmenter de jour en jour. Je me reproche toujours cet écrit qu'il a mis au devant de son Sénèque [1]. Je connaissais sa fureur d'écrire et en redoutais les suites : je l'avais engagé à se borner à des traductions, l'en croyant plus capable que d'autres ouvrages, et pensant brider par là sa dangereuse imagination. Le hasard qui lui fit trouver Sénèque ouvert sur ma table, le fit choisir le chapitre de la vie heureuse. Je partais pour la France : à mon retour, je trouvai sa traduction imprimée et précédée d'un ouvrage aussi détestable que le livre qu'il avait traduit est excellent. Je lui en fis les reproches les plus forts : il fut touché, promit tout ce que je voulus et recommença.

Il faisait ses livres sans dessein, sans s'embarrasser de leur sort et quelquefois sans savoir ce qu'ils contenaient. Il en a fait sur les matières les plus difficiles sans avoir réfléchi ni raisonné. Il a écrit contre tout le monde et aurait servi ses plus cruels ennemis. Il a excusé les mœurs les plus effrénées ayant presque toutes les vertus sociales. Enfin, il trompait le public d'une manière tout opposée à celle dont on le trompe d'ordinaire. Je sais combien tout ce que je vous dis est peu croyable ; mais il n'en est pas moins vrai : et l'on commençait à en être si persuadé ici, qu'il y était aimé de tous ceux qui le connaissaient.

Tout ceci, Monsieur, ne serait point une répara-

[1] L'Anti-Sénèque ou Discours sur le bonheur.

tion, s'il vous avait fait quelque tort. Mais ses plaisanteries ne pouvaient pas plus vous en faire qu'elles n'en ont fait aux vérités qu'il a attaquées. Ceci n'est donc que pour défendre son cœur, rejeter ses fautes sur son jugement et vous faire connaître l'homme. Tout le monde sait qu'il ne vous a jamais vu, ni connu ; il me l'a dit cent fois. Il ne vous avait mis dans ses ouvrages que parce que vous étiez célèbre et que les esprits qui coulaient au hasard dans son cerveau avaient rencontré les syllabes de votre nom.

Voilà, Monsieur, ce dont je puis vous assurer et assurer le public. Je souhaite qu'il vous tienne lieu de la satisfaction que vous étiez en droit de prétendre et qu'il serve de témoignage authentique du respect que j'ai pour vos mœurs, pour votre esprit et pour votre personne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

De Berlin, ce 25 novembre 1751.

MAUPERTUIS.

M. de Haller n'a pas paru satisfait de cette réponse à sa lettre, et ses amis, dans des libelles qu'ils ont publiés contre M. de Maupertuis, en ont parlé comme d'un nouvel outrage que M. de Haller aurait reçu. Le public jugera si l'on a omis ici quelque chose de ce que la justice exigeait, ou de ce que l'amour-propre le plus difficile pouvait prétendre. — Note de l'édition des Œuvres complètes de Maupertuis, 1769.

— Comme dernier mot de ce débat, donnons le grain de sel de Voltaire :

« La réponse grave de Maupertuis n'était pas ce qu'il

fallait. C'était bien le cas d'imiter Swift, qui persuadait à l'astrologue Patridge qu'il était mort. Persuader un vieux médecin qu'il avait fait des leçons au b... eût été une plaisanterie à faire mourir de rire. » Lettre du 5 septembre 1753 au roi de Prusse.

II

Voici ce que rapporte au sujet d'un perroquet M. le chevalier Temple, dans ses Mémoires. « J'avais « toujours eu envie de savoir de la propre bouche « du prince Maurice de Nassau, ce qu'il y avait de « vrai dans une histoire, que j'avais ouï dire plusieurs « fois, au sujet d'un perroquet, qu'il avait pendant qu'il « était dans son gouvernement du Brésil. Comme je « crus que vraisemblablement je ne le verrais plus, je « le priai de m'en éclaircir. On disait que ce perroquet « faisait des questions et des réponses aussi justes « qu'une créature raisonnable aurait pu en faire, de « sorte que l'on croyait dans la maison de ce prince que « ce perroquet était possédé. On ajoutait qu'un de ses « chapelains, qui avait vécu depuis ce temps-là en « Hollande, avait pris une si profonde aversion pour « les perroquets à cause de celui-là, qu'il ne pouvait « pas les souffrir, disant qu'ils avaient le diable dans « le corps. J'avais appris toutes ces circonstances et « plusieurs autres, qu'on m'assurait être véritables, « ce qui m'obligea de prier le prince Maurice de me « dire ce qu'il y avait de vrai en tout cela. Il me « répondit avec sa franchise ordinaire et en peu de « mots, qu'il y avait quelque chose de véritable;

« mais que la plus grande partie de ce qu'on m'avait « dit était faux. Il me dit que, lorsqu'il vint dans le « Brésil, il avait ouï parler de ce perroquet, qu'encore « qu'il crût qu'il n'y avait rien de vrai dans le récit « qu'on lui en faisait, il avait eu la curiosité de l'en- « voyer chercher, quoiqu'il fût fort loin du lieu où le « prince faisait sa résidence : que cet oiseau était fort « vieux et fort gros, et que lorsqu'il vint dans la salle « où le prince était avec plusieurs Hollandais auprès « de lui, le perroquet dit, dès qu'il le vit : Quelle « compagnie d'hommes blancs est celle-ci? « On lui demanda, en lui montrant le prince, qui il « était? Il répondit que c'était quelque géné- « ral. On le fit approcher, et le prince lui demanda : « d'où venez-vous? Il répondit, de Marinan. « Le prince : à qui êtes-vous? et le perroquet : à un « Portugais. Le prince : que fais-tu là? le per- « roquet : je garde les poules. Le prince se mit « à rire, et dit : Vous gardez les poules? Le per- « roquet répondit : Oui, moi, et je sais bien « faire chuc, chuc; ce qu'on a accoutumé de faire « quand on appelle les poules, et ce que le perroquet « répéta plusieurs fois. Je rapporte les paroles de ce « beau dialogue en français comme le prince me les dit. « Je lui demandai encore en quelle langue parlait ce « perroquet. Il me répondit : que c'était en brésilien. « Je lui demandai s'il entendait cette langue. Il me « répondit que non; mais qu'il avait eu soin d'avoir « deux interprètes : un Brésilien, qui parlait hollandais; « et l'autre Hollandais qui parlait brésilien; qu'il les « avait interrogés séparément, et qu'ils lui avaient rap- « porté tous deux les mêmes paroles. Je n'ai pas voulu

« omettre cette histoire, parce qu'elle est extrêmement
« singulière, et qu'elle peut passer pour certaine. J'ose
« dire, au moins, que ce prince croyait ce qu'il me
« disait, ayant toujours passé pour un homme de bien
« et d'honneur. Je laisse aux naturalistes le soin de
« raisonner sur cette aventure, et aux autres hommes
« la liberté d'en croire ce qui leur plaira. Quoi qu'il
« en soit, il n'est peut-être pas mal d'égayer la scène
« par de telles digressions, à propos ou non. »

On pourrait ajouter à ce fait l'histoire du perroquet suicidé par chagrin de la mort de sa maîtresse, dont parle M. Brierre de Boismont, et celle de Kokoly, le perroquet de Bougainville, devenu fou de terreur après avoir assisté à un combat naval, et qui vécut vingt ans, n'imitant que ce bruit : poum!.. poum!... poum! accompagné d'un tremblement des ailes et de la tête où se peignait encore sa frayeur.

III

D'UN SOURD DE CHARTRES.

« Un jeune homme, fils d'un artisan, sourd et muet
« de naissance, commença tout d'un coup à parler,
« au grand étonnement de toute la ville. On sut de lui
« que trois ou quatre mois auparavant, il avait entendu
« le son des cloches, et avait été extrêmement surpris
« de cette sensation nouvelle et inconnue. Ensuite
« il lui était sorti comme une espèce d'eau de l'oreille
« gauche, et il avait entendu parfaitement des deux
« oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter

« sans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas « les paroles qu'il entendait, et s'affermissant dans la « prononciation et dans les idées attachées aux mots. « Enfin, il se crut en état de rompre le silence, et il « déclara qu'il parlait, quoique ce ne fût encore qu'im- « parfaitement. Aussitôt des théologiens habiles l'in- « terrogèrent sur son état passé, et leurs principales « questions roulèrent sur Dieu, sur l'âme, sur la bonté « ou la malice morale des actions. Il ne parut pas « avoir poussé ses pensées jusque là. Quoiqu'il fût né « de parents catholiques, qu'il assistât à la messe, « qu'il fût instruit à faire le signe de la croix, et à se « mettre à genoux dans la contenance d'un homme « qui prie, il n'avait jamais joint à cela aucune inten- « tion, ni compris celles que les autres y joignaient : « Il ne savait pas bien distinctement ce que c'était « que la mort, et n'y pensait jamais. Il menait une vie « purement animale, tout occupée des objets sensi- « bles et présents, et du peu d'idées qu'il recevait par « les yeux. Il ne tirait pas même de la comparaison « de ces idées, tout ce qu'il semble qu'on aurait pu en « tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût naturellement de l'es- « prit [1], mais l'esprit d'un homme privé du com- « merce des autres, et si peu cultivé, si peu exercé, « qu'il ne pensait qu'autant qu'il était indispensa- « blement forcé par les objets extérieurs. Le plus « grand [2] fond des idées des hommes est dans leur « commerce réciproque. »

[1] Ou plutôt la faculté d'en avoir.

[2] Tout le fond. M. de F*** l'affirme sans y penser, lorsqu'il dit que ce sourd n'avait que les idées qu'il

Cette histoire, connue de toute la ville de Chartres, se trouve dans celle de l'Académie des sciences [1].

IV

CONJECTURE D'ARNOBE.

J'ai rapporté plusieurs faits, que le hasard ou un art admirable ont fourni aux Fontenelle, aux Cheselden, aux Locke, aux Amman, aux Tulpius, aux Boerhaave, aux Conor, etc. Je passe à présent à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'est une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte visiblement sur des observations qu'il avait eu occasion de faire, quoique il n'en dise qu'un mot en passant.

Faisons, dit-il [2], un trou en forme de lit, dans la terre, qu'il soit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne soit ni trop chaud, ni trop froid; qu'on n'y entende absolument aucun bruit; imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténèbres. Qu'on mette un enfant nouveau né dans ce souterrain : que ses sens ne soient frappés d'aucuns objets; qu'une nourrice nue, en silence, lui donne son lait et ses soins. A-t-il besoin d'aliments plus solides? qu'ils soient toujours de même nature, tels que le pain et l'eau froide, bue dans le creux de la main. Que cet enfant, sorti de la race de Platon ou

recevait par les yeux, car il s'ensuit qu'aveugle, il eût été sans idées.

[1] 1703, p. 1 de l'Histoire.

[2] Advers. Gent. L. II.

de Pythagore, quitte enfin sa solitude à l'âge de vingt, trente, ou quarante ans ; qu'il paraisse dans l'assemblée des mortels : qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penser et à parler, ce qu'il est lui-même, quel est son père, ce qu'il a fait, ce qu'il a pensé, comment il a été nourri et élevé jusqu'à ce temps. Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentiment que le bois ou le caillou ; il ne connaîtra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connaître tout ce qui peut y suppléer, il se laissera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes venimeuses, il se jettera au milieu du danger, parce qu'il ne sait encore ce que c'est que la crainte. S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux, dont il est frappé, il ne sortira de sa bouche béante que des sons inarticulés, comme plusieurs ont coutume de faire en pareil cas. Demandez-lui, non des idées abstraites et difficiles de métaphysique, de morale ou de géométrie, mais seulement la plus simple question d'arithmétique; il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puisse signifier quelque chose, ni même si c'est à lui, ou à d'autres que vous parlez. Où est donc cette portion immortelle de la divinité ? Où est cette âme, qui entre dans le corps, si docte et si éclairée, et qui par le secours de l'instruction ne fait que se rappeler les connaissances qu'elle avait infuses ? Est-ce donc là cet être si raisonnable et si fort au-dessus des autres êtres ? Hélas ! oui, voilà l'homme ; il vivrait éternellement séparé de la société, sans acquérir une seule idée. Mais polissons ce diamant brut, envoyons ce vieil enfant à l'école,

quantum mutatus ab illo! l'animal devient homme, et homme docte et prudent. N'est-ce pas ainsi que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent les uns à rendre divers services aux hommes, et les autres à parler, et peut-être (si, comme Locke, on pouvait croire le chevalier Temple) à faire une conversation suivie.

Jusqu'ici Arnobe, que j'ai librement traduit et abrégé. Que cette peinture est admirable dans l'original! C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. (Note de l'Histoire naturelle de l'âme.)

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — E. DE SOYE, imprimeur, 2, place du Panthéon.